37

LA

REVANCHE D'ABSALON

C'était à Absalon que l'épicière confiait ses commissions. (Page 159.)

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

ALBERT CIM

LA REVANCHE D'ABSALON

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 60 GRAVURES

d'aprés les dessins de J.-L. BEUZON

133149
19/6/14

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1911

Droits de traduction et de reproduction réservés.

PQ
2207
C5R4

A LA MÉMOIRE

DE MON BON ET CHER CAMARADE

ALFRED MAYEUR

A. C.

« Ton cousin le forestier vient d'être tué. »

I

UN FAIT DIVERS

Ce matin d'octobre, M. et Mme Desrigny déjeunaient, comme de coutume, dans leur chambre à coucher, assis en face l'un de l'autre, devant un guéridon de marbre placé entre les deux fenêtres, et, tout en trempant des rôties dans leur café au lait, lisaient leur courrier. C'était, d'ailleurs, la règle : Vincent, le valet de chambre, avait ordre de ne jamais apporter le déjeuner sans le courrier, en sorte que l'heure de ce premier repas dépendait du passage du facteur, qui, heureusement, ne variait guère.

Ancien négociant, possesseur d'une fortune de plusieurs millions très laborieusement et honorablement acquis dans le commerce de la passementerie, M. Jean-Adolphe Desrigny, qui atteignait la soixantaine, et que sa femme suivait de près, menait une existence des plus paisibles et des plus simples. L'été à Montgeron, — d'où précisément ils étaient revenus

l'avant-veille. — l'hiver dans leur petit hôtel de la rue Raynouard, à Passy.

M. Desrigny n'avait guère qu'une occupation, qui consistait à faire autour de lui le plus de bien possible, à venir en aide de maintes façons, et en appliquant au choix de ces façons toute sa réflexion, toute son expérience et son intelligence, à quantité de gens rencontrés par lui jadis sur sa route ou qu'on lui avait recommandés et qu'il jugeait dignes d'intérêt. A telle veuve d'un ancien commis ou garçon de magasin il servait une pension annuelle, et que de pensions il servait ainsi! A tel vieillard tombé dans la gêne, ex-camarade de classe ou de régiment, il payait son loyer, et combien de loyers il avait ainsi pris à sa charge! Pour s'y retrouver, n'oublier personne, il lui fallait tenir registre de tous ses engagements, de toutes ses échéances. Et tous les frais d'instruction de jeunes garçons ou d'apprentissage de fillettes acquittés par lui! Et toutes les petites rentes fixes ou tous les dons variables qu'il faisait bénévolement, mais judicieusement et délicatement, à ceux-ci ou à celles-là, de tous côtés, dans les plus diverses intentions, ici, pour remédier à un désastre subit; là, pour combler un déficit provenant d'une maladie; ailleurs, pour permettre à un jeune ménage dénué de ressources de s'établir avec un peu de bien-être; ailleurs encore, pour hâter une guérison, envoyer un convalescent respirer l'air de la campagne ou de la mer. Que sais-je!

M. Jean-Adolphe Desrigny portait sur sa physionomie le reflet de ses qualités morales, de son noble et excellent cœur. De haute taille, d'avenante et imposante prestance, le front large, bien dégagé, encadré de cheveux légèrement bouclés et d'un blanc de neige, les yeux bleus, le regard clair, franc, brillant d'intelligence, pétillant parfois de finesse et de malice, et perçant comme une vrille, un regard qui semblait vouloir lire dans l'esprit ou sonder l'âme de l'interlocuteur; le nez droit, aux méplats nettement et purement dessinés; les lèvres

et le menton toujours rasés avec soin ; de petits favoris sur le gras des joues, comme il était de mode vers le milieu du siècle dernier, et à l'instar et l'image du roi Louis-Philippe, M. Jean-Adolphe Desrigny offrait bien l'aspect et réalisait bien le type de ce qu'on appelle communément « un beau vieillard ».

Sa femme, au contraire, n'avait rien de séduisant, rien d'aimable, et formait auprès de lui le plus saisissant contraste. Elle était maigre, longue, sèche, osseuse et anguleuse, avait le teint jaunâtre et bilieux, les lèvres toutes minces et exsangues, le front sillonné de rides, les joues creuses, les yeux sans expression, dénués de vie et même comme déviés de leur axe et bistournés : d'une grave maladie, une fièvre hectique qui lui était survenue peu après ses trente ans, accompagnée d'accidents pulmonaires dont elle souffrait encore, il lui était resté cette difformité. On assurait cependant que, jeune, Mme Desrigny avait été de très agréable mine, voire fort jolie, et une ancienne miniature, appendue dans sa chambre, près de la glace de la cheminée, confirmait cette assertion.

Et cette sécheresse et cette raideur physiques, qui frappaient à première vue tous ceux qui approchaient de Mme Desrigny, correspondaient à un état d'âme analogue. En elle, il n'y avait aucune grâce, ni douceur ni tendresse. Elle ne riait jamais, semblait même ignorer ce que c'était que rire ou sourire, et, de ses petits yeux obliques et torves, vous considérait toujours du même regard terne, glacial et mort. Cette disposition d'esprit, cette extrême froideur et cette dureté de caractère étaient peut-être encore, paraît-il, une conséquence de l'ancienne et incurable maladie, qui avait ainsi altéré le moral de Mme Desrigny non moins que son organisme. Par bonheur, elle aimait son mari jusqu'à l'admiration, n'avait d'autre but que de lui complaire, et les éminentes qualités de M. Desrigny avaient nécessairement fini par réagir sur elle, par aiguillonner et

affiner son intelligence, hausser son jugement et son cœur. Et elle n'aurait pu prendre un meilleur exemple, suivre un meilleur guide que celui-là.

M. Desrigny avait vidé sa tasse de café, et était en train de parcourir son journal, *le Figaro*, lorsqu'il se redressa soudain en poussant une exclamation, comme un cri d'effroi :

« Oh ! Madame Desrigny !... »

Ainsi désignait-il toujours sa femme, même en lui adressant la parole; elle, pareillement, ne l'appelait jamais que « Monsieur Desrigny ».

« Ton cousin le forestier vient d'être tué!

— Thévenot? fit Mme Desrigny, qui laissa échapper le catalogue de magasin de nouveautés dont elle feuilletait distraitement les pages.

— Assassiné hier matin....

— Comment cela? Par qui?

— Voici l'article. »

Et M. Desrigny lut à mi-voix le fait divers suivant :

« **Assassinat d'un garde forestier.** — Bar-le-Duc, 7 octobre.
« — On a trouvé, ce matin, sur le territoire de la commune
« de Savonnières-devant-Bar, dans un fossé du chemin con-
« duisant au bois du Haut-Juré, le corps du garde Médéric
« Thévenot, domicilié à la maison forestière de la Vierge du
« Hêtre....

— C'est bien cela, murmura Mme Desrigny.

— « Atteint en plein cœur d'une charge de menus plombs
« qui ont fait balle, le malheureux a été tué sur le coup.
« Certains indices résultant des premières constatations auto-
« risent à croire qu'il s'agit, non d'un meurtre accidentel,
« mais d'un assassinat. On est d'ailleurs sur la trace du cou-
« pable, un braconnier bien connu dans la région.

« Le garde Thévenot, qui était très estimé de ses chefs et « jouissait de la considération générale, laisse une veuve âgée « de trente-sept ans, et deux fillettes de douze et treize ans. « Il avait, en outre, à sa charge sa belle-mère sexagénaire « et un orphelin, un neveu, qu'il avait adopté.

« Ce tragique événement a produit dans toute la contrée « une douloureuse et profonde émotion. »

« Il ne peut y avoir de doute : c'est mon cousin, conclut Mme Desrigny.

— Aucun doute!

— Dire que je ne serai jamais tranquille avec ma famille! reprit-elle en poussant un soupir. Si ce n'est une chose, c'est une autre! Cela n'en finit jamais, jamais!

— Tu ne vas pas, j'imagine, reprocher à ta cousine Thévenot le cruel coup qui la frappe et la peine qu'elle éprouve?

— Évidemment! Mais....

— Il faut lui écrire tout de suite, lui dire combien nous prenons part à son chagrin, et lui demander si elle a besoin de notre aide... ou plutôt et plus simplement, joindre un billet de banque à ta lettre, un billet de cinq cents francs. On a toujours besoin d'argent dans ces tristes circonstances. Qu'en dis-tu, madame Desrigny?

— Je dis que tu es la bonté même....

— Ce n'est pas cela que je te demande.

— ...et que j'ai honte de voir ma famille toujours recourir à toi, t'importuner....

— Elle ne m'importune pas du tout, et tu n'as aucune honte à avoir. Est-ce que la fortune que nous avons gagnée n'appartient pas à nous deux?

— Que tu as gagnée, rectifia Mme Desrigny.

— Que-nous-a-vous-ga-gnée, répéta, en scandant sa phrase, M. Jean Desrigny. Tu plaisantes, voyons! Est-ce que, par ton

affection, tes soins, ton dévouement, et ton ordre, et ton économie, tu ne m'as pas admirablement secondé? »

Mme Desrigny ne répondit mot. C'était là, du reste, un fréquent thème de discussion entre les deux époux. Toujours Mme Desrigny, qui, outre sa cousine Thévenot, possédait une ribambelle de parents dont la situation de fortune laissait à peu près également à désirer, se plaignait que son mari « faisait trop, était trop bon » pour les siens, et, par scrupule, par une sorte de honte aussi, comme elle venait de l'avouer, elle s'efforçait souvent de le retenir sur cette généreuse pente.

Fille d'un négociant en vins dont les affaires n'avaient pas prospéré, Élisabeth-Henriette Huguenin n'avait eu, lors de son mariage avec Jean-Adolphe Desrigny, qu'une très modeste dot de dix mille francs; et, en présence des millions amassés par l'ancien passementier, elle se sentait gênée, se considérait comme l'obligée de son mari. N'avait-il pas fallu jadis, à une époque où les millions étaient loin d'être acquis, venir en aide au père Huguenin, menacé par la faillite? N'avait-il pas fallu ensuite assurer le pain de ses vieux jours? Puis c'était l'oncle Maussant, un frère de la défunte Mme Huguenin, qui avait, depuis des années, perdu de vue sa nièce Élisabeth, et, apprenant qu'elle avait fait un beau mariage, qu'elle était « dans une brillante position », s'était ingénié à se rapatrier avec elle, et était venu faire appel à son aide, c'est-à-dire à l'aide et à la bourse de M. Desrigny. Le cousin Milon avait agi de même, et il s'était si bien implanté dans l'estime de M. Desrigny que celui-ci l'avait aidé à s'établir dans un commerce de graineterie, s'était chargé de l'éducation de ses trois filles, aujourd'hui mariées et bien mariées, grâce encore à la libérale entremise de M. Desrigny. Deux autres cousins, le cousin Ribadieu et le cousin Pagès... mais, ceux-ci, c'était M. Desrigny qui était allé au-devant d'eux et s'était informé de leurs besoins; de même qu'il avait tenu à être renseigné sur le sort

de la cousine Thévenot, la femme du garde forestier, — Fanny Thévenot, née Pellegrin, dont Mme Desrigny était la marraine, — et lui était venu délicatement en aide, envoyant, par exemple, aux deux fillettes, Rose et Agathe, ou à l'orphelin, au petit Pierre, des cadeaux de nouvel an ou de Pâques dont profitait toute la maisonnée.

Loin de fuir les parents pauvres, M. Desrigny, cet original et singulier personnage, allait à eux, les recherchait, leur offrait ou leur imposait son appui, et ne leur demandait en retour que d'être d'honnêtes gens et de courageux travailleurs. N'ayant pas eu le bonheur d'avoir d'enfants, il se consolait de ce vide en prodiguant ses bienfaits et en se prodiguant lui-même sans cesse de tous côtés, et tout d'abord du côté de sa famille et de celle de sa femme.

Des scrupules, protestations ou remords de Mme Desrigny, il ne faisait que rire, et la plaisantait ou la rabrouait souvent à ce sujet.

« Mais, mon Dieu, madame Desrigny, on croirait vraiment que tu as pris en grippe toute ta parenté! Ce n'est pas raisonnable! Ils ne t'ont rien fait de mal, tous ces cousins et arrière-cousins, au contraire! Ils t'adressent de jolies lettres au premier janvier, n'oublient jamais de te souhaiter ta fête....

— C'est-à-dire qu'ils donnent un œuf pour recevoir un bœuf.

— Ne crois donc pas cela! Ne les juge donc pas ainsi! Loin de penser comme toi, je suis persuadé que ta cousine Thévenot, — pour n'en citer qu'une, — si modeste que soit son sort, est douée d'une fierté de caractère peu commune, d'une très grande délicatesse de sentiments....

— Soit, pour cette bonne Fanny! Bien! Mais les Milon, surtout la fille aînée, Mme Verdelet....

— Jeanne Verdelet? Elle est charmante!

— Insinuante, rampante....

— Charmante! J'ai dit le mot, et je le maintiens.

— Et sa sœur cadette, Clémentine Sénéchal? Et l'autre, Octavie Baticle? Et le cousin Pagès? Et son fils Amable, si mal nommé?

— Tous! Tous, n'est-ce pas? »

Cette fois, comme il s'agissait uniquement de « cette bonne Fanny », Mme Fanny Thévenot, qu'un si grand malheur venait de frapper, Mme Desrigny ne put qu'approuver les charitables dispositions de son mari. Tous deux convinrent d'écrire sur-le-champ à la veuve du garde forestier pour lui exprimer la douleur que leur causait ce cruel événement, et M. Desrigny ne manqua pas d'insérer dans la lettre, comme il l'avait dit, un billet de banque de cinq cents francs.

« Que va-t-elle devenir, la pauvre femme? reprit-il, tout en fermant l'enveloppe et la cachetant à la cire. Il va lui falloir quitter sa maisonnette, c'est évident.... Son mari assassiné! Oh! Ces braconniers, ces misérables, toujours en lutte avec les gardes!... Et où ira-t-elle s'installer? Au village de Savonnières....

— A Bar-le-Duc plutôt, opina Mme Desrigny.

— A Bar, en effet, c'est plus probable : elle y aura plus de ressources.... La voilà seule avec sa mère et trois enfants.... Quel âge au juste a ton petit cousin Pierre, Pierre Gallois?

— Quatorze ans... quatorze ans et quelques mois. Sa mère, la sœur aînée de Fanny, est décédée comme il allait avoir trois ans.... C'est cela : quatorze ans et cinq mois.

— Eh bien, madame Desrigny, je serais d'avis de nous occuper de cet orphelin, d'en débarrasser la cousine Fanny, qui va avoir bien assez de ses deux filles....

— Comment! Nous charger de ce garçon?

— Oui, c'est une bonne et excellente œuvre à accomplir. J'y ai songé souvent déjà, et bien avant que cette mort tra-

gique.... Quelle horrible chose! Et dans quelle désolation doit être plongée ta cousine! Oui, j'ai souvent pensé à ce petit garçon; je me suis souvent dit qu'il fallait l'aider à préparer son avenir, le mettre à même de faire son chemin, que c'est un devoir pour nous.... Nous ne pouvons rien entreprendre de plus utile et de meilleur, vois-tu, et nous rendrons à cet enfant un service dont il profitera toute sa vie.

— Sans doute, mais....

— Il est, me disais-tu, dans sa quinzième année : il n'y a plus à tarder. Il faut le faire venir....

— Le faire venir? Le prendre chez nous? se récria Mme Desrigny terrifiée. Mais nous ne sommes plus d'âge, monsieur Desrigny, à être ainsi dérangés dans nos habitudes, à avoir avec nous, du matin au soir, un enfant que nous ne connaissons pas.... Car enfin nous ne le connaissons pas, ce petit Pierre!

— Nous ferons connaissance, répliqua, avec son flegme ironique, M. Desrigny.

— Et s'il est mal élevé, si c'est un mauvais sujet?

— Nous nous efforcerons de le corriger, de faire de lui un bon sujet, et nous n'aurons ainsi que plus de mérite.

— Tu plaisantes; mais dans quels ennuis, dans quels tracas tu vas nous plonger, monsieur Desrigny!

— Baste! Laisse donc!

— Tu ne raisonnes pas!

— Mais si, au contraire.

— Nous qui avons une vie si calme!

— Justement! Cela mettra un peu d'animation dans cette monotonie, cela nous distraira!

— Alors c'est sérieux? Tu veux installer cet enfant chez nous?

— Je ne t'ai pas dit cela, madame Desrigny. Je t'ai dit seulement qu'il était de notre devoir de nous occuper de cet

orphelin, maintenant que son père adoptif, son oncle Thévenot, n'est plus là ; qu'il fallait le faire venir....

— Eh bien?

— Mais nous n'avons pas besoin de le prendre avec nous. Nous pouvons le mettre dans quelque pension, collège ou lycée, où il achèvera ses études. Puis je verrai de quel côté l'orienter; je le placerai, par exemple, chez Costard et Montardier, mes successeurs.... Enfin tout cela est à examiner. Il suffit, pour l'instant, que nous soyons d'accord sur les grandes lignes du projet; nous envisagerons ensuite peu à peu les détails. N'est-ce pas, madame Desrigny, c'est entendu, c'est convenu? Nous nous chargeons de l'éducation de ton petit cousin?

— Et c'est encore un bienfait de plus que tu vas répandre sur quelqu'un de ma famille! une grâce de plus que je te devrai!

— Et tu plies sous le poids de la reconnaissance! conclut M. Desrigny, en souriant de son fin et malicieux sourire. Je t'écrase sous ce fardeau!

Je t'en avais comblé : je t'en veux accabler! »

« C'est un médecin qu'il faudrait ! » clamait la petite Mme Lerat.

II

ABSALON

La maison forestière de la Vierge-du-Hêtre se trouvait située au milieu du bois du Haut-Juré, à proximité et au-dessus de la Ville-Haute de Bar-le-Duc. Avec son toit de tuiles rouges, ses contrevents verts, son enclos d'un hectare transformé en potager, et sa verdoyante ceinture de taillis et de futaies, elle a fort belle mine, la gaie maisonnette, et il n'est pas un promeneur qui ne se dise, en passant près d'elle, qu'on doit être heureux dans ce petit coin et qu'il y ferait bon vivre.

Deux routes se coupent à angles droits devant la porte à claire-voie percée dans la haie de charmille de l'enclos : l'une, la principale, partant de la Ville-Haute de Bar et franchissant en droite ligne le plateau sur lequel s'étend la forêt, longe bientôt les fermes du Chêne et de la Herbillonne, puis descend en zigzaguant vers le village de Montplonne et la vallée de la Saulx, à dix ou douze kilomètres du point de départ. L'autre route, issue d'un

carrefour voisin baptisé *la Croix-Rouge*, se dirige, en descendant aussi et en décrivant de rapides lacets, vers le village de Savonnières-devant-Bar, situé non loin de la rivière de l'Ornain, à trois kilomètres de l'intersection de ces routes, c'est-à-dire de la maison forestière de la Vierge-du-Hêtre.

En face de la porte de l'enclos, sur la lisière de la forêt, s'élevait jadis un hêtre superbe dont le fût supportait, à quelques mètres au-dessus du sol, une statuette de la Vierge, objet d'une profonde vénération dans le pays : de là le nom donné au carrefour et à la maison du garde.

Plus d'un rimeur ou conteur de la région a célébré ce pieux et gracieux site.

> Grandiose et muette, au seuil du Haut-Juré,
> La hêtraie en massif semble une basilique,
> Et, comme elle, abritant une sainte relique,
> Elle expose au passant son arbre consacré,

a très joliment et justement dit un poète meusien, le forestier Jules Forget, l'auteur d'*En plein bois*.

Mais, peu à peu, le grand et glorieux arbre a subi les atteintes du temps ; le hêtre majestueux, « le vénérable aïeul », au tronc toujours enguirlandé d'ex-voto, de couronnes et de bouquets champêtres, a vu l'inévitable mort le menacer. Il a fallu transporter ailleurs, sur un hêtre voisin, « la sainte image » et ces rustiques offrandes ; mais beaucoup regrettent l'ancien hêtre, le vrai, et considèrent le nouveau, son successeur, comme un usurpateur ou un pis-aller.

C'est sur le chemin de Savonnières, un peu au delà du dernier lacet et du très pittoresque ravin boisé qui porte le nom significatif de *Fond-de-l'Enfer*, que le corps du garde Thévenot avait été trouvé. Là, en contre-bas du chemin, à travers l'herbe et sous la feuillée, coule un clair ruisselet dont l'argentin gazouillis vous accompagne jusqu'aux abords du village : ce ruisseau s'appelle *la fontaine d'Étue* ou *des Tues*, — en souvenir, paraît-

Le vignoron s'approche.

il, d'anciennes hordes de Turcs, ou tout au moins de Croates ou Cravates, qui ont campé jadis en ces parages.

Un vigneron de Savonnières, parti vers six heures du matin pour se rendre à sa vigne, située sur une côte toute proche de ce chemin et de cette fontaine, *la côte des Tues*, aperçut ce corps à demi enfoui dans l'herbe, au bas du talus, les pieds presque dans l'eau.

Il s'approcha : une tache de sang s'étalait sur la blouse du garde, qui gisait sans mouvement, sans connaissance, mort.

Aucune arme n'était près de lui, — rien que sa canne, son bâton d'épine bruni au feu.

Le vigneron s'empressa de regagner le village et de donner avis de l'événement, du meurtre, qu'il venait de découvrir.

Aussitôt prévenu, M. Jordanis, le maire de la commune, expédia une estafette à Bar, au procureur de la République; puis, escorté de son adjoint et du garde champêtre l'Épaisseur, — ainsi surnommé par antiphrase, parce qu'il était maigre comme un clou, — il se rendit sur le lieu du crime.

Tout le village fut bientôt en révolution, et la plupart, grands et petits, de se précipiter sur les pas « des autorités », de se diriger en masse vers la fontaine des Tues.

« C'est un médecin qu'il faudrait ! » ne cessait de clamer la petite Mme Lerat, dite la Souris, l'épicière et buraliste de l'endroit.

Ce surnom de « la Souris » donné à cette dame n'était pas un simple jeu de mots, un sobriquet imaginé par opposition au nom réel de la personne; il convenait d'autant mieux à Mme veuve Olympe Lerat que celle-ci était toute mince, fine, fluette et maigrelette, toute exiguë et quasiment microscopique, un tout petit brin de femme, et quoique ses cinquante ans fussent sonnés, toujours vive, alerte, dégagée, toujours en mouvement, remuante, trottinante et sautillante, toujours sur le qui-vive; avec cela un petit œil noir, brillant, perçant un

petit nez fûté et fureteur, un petit menton pointu, une vraie petite frimousse ou petit museau de souris.

« Un médecin? Mais puisqu'*il* est mort, qu'on vous dit! » riposta le boulanger Patricot, que son travail, « sa cuisson », retenait attaché au logis, et furieux de ne pouvoir aller « là-bas », avec les autres.

« En effet, un médecin ne servirait pas à grand'chose, confirma une autre voisine, la veuve Brisetuile, prénommée Artémise, amie intime de Mme Lerat, et qui, en cette qualité sans doute, avait la manie de toujours la contredire, et, en outre, était aussi grande, grosse et mastoc, que la Souris était mince et menue.

— ...mande mille pardons! Un médecin serait bien... bien utile, car il y a les... les... les constatations », articula gravement, d'une voix chevrotante, le père Rossignol, l'ancien charron, plus connu sous son prénom de Séraphin, qui avait eu peine à se traîner jusqu'à la boutique de l'épicière, tant, en ce moment, sa sciatique lui paralysait les membres.

— Évidemment! Rien que pour les constatations! fit la vieille mère Pichancourt, fort hypothéquée, elle aussi, et qui, pour marcher, s'aidait toujours d'une canne.

— Par malheur, il ne faut pas chercher de médecin à Savonnières! Ah non! On a beau réclamer! » lança, d'un ton sec et cassant, et comme elle arrivait devant l'épicerie, où se tenait ce conciliabule, une dame entre deux âges, coiffée d'une capeline blanche ou *hâlette*, et enveloppée d'un peignoir à ramages.

— C'est vrai, madame la comtesse! C'est vrai! dirent en chœur l'épicière, le boulanger et l'ex-charron.

— Lorsqu'on a besoin d'un médecin, force est d'aller jusqu'à Bar. Encore y a-t-il de *ces messieurs* qui trouvent la course trop longue et hésitent à se déranger.... C'est déplorable!

— Est-ce que M. Adhémar aurait eu une nouvelle crise? Serait-il plus malade? s'empressa de demander l'épicière.

— Non, madame Lerat, non, par bonheur ! Mon fils va actuellement aussi bien que possible, répondit la personne qualifiée de comtesse. — Mme la comtesse de Vadinsaux, dont le château s'élevait à quelques pas de là, derrière l'église, toute proche de l'épicerie Lerat. — Mais, reprit-elle aussitôt, sait-on qui a tué ce pauvre garde ? A-t-on quelques détails ?

— On ne sait rien encore de précis, répliqua Mme Lerat. C'est Hermelin, le vigneron de la rue Haute, qui l'a trouvé....

— Ne se serait-il pas tué lui-même accidentellement ? » demanda un nouveau venu, encore un vieillard, le père Chaborel, qui, ne pouvant, lui non plus, à cause de son âge, suivre la foule jusqu'à la côte des Tues, s'était traîné jusqu'à l'épicerie de la Souris, centre accoutumé de toutes les nouvelles et de tous les cancans de Savonnières.

— Il ne s'agit pas d'accident ! Mais non ! Impossible ! fit le boulanger Patricot.

— Comment voulez-vous ? Pas de fusil, pas d'arme auprès de lui ! ajouta Mme Lerat.

— Oh alors !

— Il a été tué, cela ne fait aucun doute, tué par un braconnier, déclara le père Rossignol.

— C'est sûr et certain ! opina également le boulanger.

— Le malheureux Thévenot ! Et sa pauvre femme ! soupira Mme Brisetuile.

— Mais qui ? quel braconnier ? demanda, d'une voix toujours aigre et impérieuse, la comtesse de Vadinsaux.

— Ah... ça ! fit Patricot en levant les bras au ciel, — ses bras nus, où la farine et la pâte avaient laissé leurs empreintes, comme pour signifier que ce renseignement était au-dessus de sa compétence.

— C'est peut-être quelque mauvais gars qui sera venu de la ville, insinua l'épicière.

— Le fait est que les maraudeurs ne manquent pas à Bar.

observa le père Chaborel avec un mélancolique hochement de tête.

— Oh! non, certes! s'exclama Mme de Vadinsaux. Il ne se passe pas de semaine que je ne m'en aperçoive, pas de semaine qu'on ne vienne, la nuit, commettre toutes sortes de dégâts dans mon potager ou dans mon parc.

— Et moi, madame la comtesse, interrompit Patricot, il y aura demain huit jours, pas plus tard, que tous mes lapins m'ont été raflés! Raflés tous et déménagés en une nuit! Et j'en avais vingt-quatre, deux douzaines, là, tenez, dans ma remise! Et par qui? Ah oui! par qui? Cherche, cherche.... Ce sont des *mandrins* qui nous arrivent de Bar....

— Parfaitement! dit la mère Pichancourt.

— Ici, à Savonnières, il n'y a que d'honnêtes gens, déclara Mme Lerat, d'un ton net, qui n'admettait aucune réplique.

— C'est vrai, c'est... c'est bien vrai! bégaya derechef la mère Pichancourt.

— Pas de traîneurs ni de malfaiteurs chez nous! proclama de son côté Séraphin Rossignol en se redressant et se rengorgeant, autant toutefois que le lui permettait sa maudite sciatique.

— Ni de braconniers! ajouta le boulanger Patricot.

— Ah pardon! Si! Nous avons Absalon! objecta le père Chaborel.

— Ah oui! Absalon! En effet! dirent simultanément Mme Artémise Brisetuile et l'ex-charron Séraphin Rossignol.

— Oh! Absalon! se récria Mme Lerat. Jamais Absalon ne serait capable d'un tel mauvais coup! Jamais! Absalon va bien à la maraude dans la rivière ou dans la forêt, mais non chez les particuliers. Absalon ne ferait pas tort d'un centime à qui que ce soit....

— Qu'en savez-vous, Olympe? interrompit vivement la grosse Mme Brisetuile.

— Ce que j'en sais? Mais voyons, Artémise, ne savons-nous pas tous qu'Absalon n'est pas un malfaiteur, que....

— Le garde Thévenot ne lui avait-il pas dressé procès-verbal il y a quelque temps? interrompit soudain le père Chaborel.

— Mais oui! s'écria Patricot. Vous me faites souvenir....

— Procès-verbal pour des collets tendus du côté de votre ferme, madame la comtesse, ajouta Séraphin Rossignol.

— Je me rappelle aussi fort bien, dit Mme de Vadinsaux. Cela remonte à sept ou huit mois.

— Oui, et ce n'était pas la première fois qu'Absalon avait à se plaindre du garde....

— Ou que le garde avait à se plaindre d'Absalon, si vous préférez, monsieur Patricot, rectifia Mme de Vadinsaux.

— En effet, madame la comtesse, vous avez raison : c'est le garde qui avait à se plaindre.... Et c'est au moins le troisième procès-verbal qu'il lui déclarait. Si bien qu'Absalon était furieux et ne cessait de déblatérer contre les agents forestiers en général et contre le garde de la Vierge du Hêtre en particulier.

— Vous n'allez cependant pas accuser Absalon d'avoir assassiné le pauvre Thévenot! protesta Mme Lerat. Non, voyons! Non!

— Je n'accuse personne, madame Lerat, dit Patricot.

— Moi non plus! Moi encore moins! s'empressèrent d'ajouter Séraphin Rossignol et le père Chaborel.

— Certes, non, Olympe, nous n'accusons pas! déclara, de son côté, la veuve Brisetuile.

— Seulement je fais une remarque,... une simple remarque, poursuivit le boulanger Patricot. Absalon ne cachait pas qu'il avait « une dent » contre Thévenot : c'était sa locution.

— Je l'ai entendu plus d'une fois, confirma Mme Brisetuile. Il déclarait que le garde Thévenot « ne l'emporterait pas en paradis ».

— C'est cela! s'exclama Patricot.

— Il l'appelait aussi « sa bête noire », je me souviens, remarqua Séraphin.

— Parfaitement! repartit de nouveau Patricot.

— Absalon a pu dire cela et bien d'autres choses encore. Nous savons tous qu'il a la manie de clabauder contre ceux dont il n'est pas satisfait; mais « de bouche, le cœur n'y touche » : cela se passe en paroles, en menaces et invectives, et ne va pas plus loin, assura Mme Lerat.

— Ta, ta, ta! Ne vous y fiez point! lança son amie, la veuve Brisetuile.

— Convenez, madame Lerat, convenez, répondit le boulanger, qu'il est très fâcheux que de tels discours aient été tenus, et que, si la justice en est informée, elle ne manquera pas de mettre la main au collet de votre ami Absalon....

— Absalon n'est pas plus mon ami que le vôtre, monsieur Patricot, protesta l'épicière ; je le défends, comme je vous défendrais vous-même si l'on vous attaquait.

— Merci du rapprochement, madame Lerat, merci bien! Cependant, entre un commerçant patenté, comme votre serviteur, et ce fainéant et vaurien d'Absalon, il y a — permettez-moi de vous le faire observer — il y a une légère différence, n'est-ce pas donc, madame la comtesse?

— Certainement, dit celle-ci.

— Je le sais bien, et personne ne l'ignore, monsieur Patricot, repartit l'épicière. Je ne voudrais pas vous avoir froissé, tout en défendant Absalon, que je ne puis croire coupable d'un pareil crime. Non, mille fois non ! »

Le magistrat chargé de l'instruction de « l'affaire de Savonnières » ne fut pas de l'avis de Mme Lerat; ses soupçons, tout comme ceux de la veuve Brisetuile et du boulanger Patricot, se portèrent presque d'emblée sur le braconnier Absalon de son vrai nom Gravisse (Urbain-Nicolas), dont

l'arrestation eut lieu le jour même de la découverte du cadavre.

Absalon eut beau protester, jurer ses grands dieux qu'il n'était « pour rien là-dedans » : d'importantes conjonctures militaient contre lui, de lourdes charges l'accablaient.

D'abord ses menaces à l'adresse du garde Thévenot, menaces proférées à maintes reprises et en présence de nombreux témoins. Absalon ne pardonnait pas au garde le procès-verbal qu'il lui avait déclaré, l'hiver précédent, pour collets tendus sur la lisière du bois, près de la ferme de Vadinsaux, procès-verbal qui faisait suite à bien d'autres, dressés tant par le garde Thévenot que par ses prédécesseurs, et qui avait valu à l'incorrigible braconnier une condamnation à deux mois de prison.

Absalon était l'ennemi avoué et avéré du garde : voilà le fait, fait indéniable, et que l'inculpé lui-même était contraint de reconnaître.

« C'est possible ! Je ne nie pas avoir dit *pis que pendre* de Thévenot, protestait sans relâche Absalon devant le magistrat ; j'ai même bien pu me vanter de lui faire, un jour ou l'autre, *son affaire*, c'est encore possible, je ne conteste pas ; mais je ne la lui ai pas faite, je ne l'ai pas tué ! Cela, je le jure ! »

Et c'était avec un incontestable accent de sincérité qu'Absalon proférait ce serment.

En second lieu, on avait découvert, au milieu d'un taillis, à proximité de la fontaine des Tues, à quelques pas et en face même de l'endroit où avait été relevé le corps de l'infortuné garde, une *tendue*, c'est-à-dire une rangée de pièges, appelés *raquettes*, destinés aux petits oiseaux, et, cette fois encore, Absalon avait dû s'incliner, avouer que c'était bien lui qui avait préparé cette tendue, à lui seul qu'elle appartenait. Il était réputé pour un enragé *tendeur*, et, depuis plusieurs années déjà que des arrêtés préfectoraux, de plus en plus sévères, avaient interdit ce qu'on nommait « la petite chasse », cette

barbare et stupide guerre faite aux oiseaux de nos forêts, si utiles destructeurs des vers et insectes, et précieux auxiliaires de notre agriculture, il n'avait cessé de se rire de toutes les prescriptions et prohibitions de l'autorité, avait plus que jamais continué de fabriquer et planter ses *raquettes* et ses *rejauts*. C'était plus fort que lui, une irrésistible passion. Il avait beau se savoir surveillé de près par les gardes, beau être « pincé », condamné, incarcéré : rien n'y faisait, il retombait toujours dans son péché d'habitude ; chaque année, l'époque venue, c'est-à-dire dès les approches de l'automne, du commencement de septembre à la mi-octobre, il lui fallait sa tendue.

« Si je ne l'avais pas, je crois que j'en mourrais, m'ame Lerat! » disait-il un jour à l'épicière de Savonnières, comme un garde forestier, — le petit Gilquin, prédécesseur immédiat de l'infortuné Thévenot, — venait encore de le surprendre en flagrant délit de chasse prohibée et de le gratifier d'un procès-verbal.

Mais, un de plus ou un de moins, Absalon n'y regardait pas de si près et n'était plus à les compter.

Tant il y a que le juge d'instruction, moralement convaincu de la culpabilité du braconnier, s'efforçait de lui arracher l'aveu de son crime, ou d'en découvrir une preuve matérielle et irréfutable.

« Le jour où le meurtre a été commis, le 7 octobre, vous êtes sorti de chez vous de bon matin, vers cinq heures et demie : on vous a vu.

— Je ne dis pas non, monsieur le juge.

— Votre fusil était caché sous votre blouse, selon votre habitude. Vous montiez la rue Haute, et vous vous êtes dirigé, en suivant toujours le cours du ruisseau, vers la fontaine des Tues et le ravin du Fond-de-l'Enfer ; et c'est comme vous visitiez vos raquettes, comme vous faisiez votre *tournée*, que le garde, qui vous épiait, a surgi devant vous. Une altercation

s'est produite, altercation inévitable, et vous avez soudain mis vos menaces à exécution, — vos menaces de mort, que vous ne pouvez contester non plus. J'admets très bien que vous n'avez pas prémédité votre crime : vous avez agi subitement, involontairement, emporté par la colère, au milieu d'une discussion, furieux que vous étiez de voir le garde Thévenot venir encore....

— Non, non! Rien de tout cela n'est exact, monsieur le juge! Je suis bien sorti de chez moi de bonne heure, avec mon fusil sous ma blouse. J'ai bien monté la rue Haute et le chemin du Fond-de-l'Enfer; mais j'ai pris ensuite à droite, enfilé un sentier menant à travers bois du côté de la ferme Godard, où je connaissais un lièvre remisé par là.... On ne fait pas de tournée dans les tendues de si bon matin, monsieur le juge, permettez-moi de vous le dire : vous n'êtes pas de la partie, ça se voit. C'est à ce moment-là que les oiseaux se prennent : pas si bête d'aller les déranger! Ce n'est jamais guère avant huit ou neuf heures qu'on doit faire la première tournée.

— D'accord, bien que je ne sois pas, en effet, comme vous le dites très justement, de la partie. Mais vous aviez, vous, un motif pour la faire de bonne heure, votre tournée. Vous vous êtes plaint plusieurs fois à l'un de vos voisins, l'ancien charron Rossignol dit Séraphin, ainsi qu'à la veuve Lerat, l'épicière, que des enfants du village vous devançaient dans vos tournées, et allaient visiter vos pièges....

— C'est vrai! Ces brigands-là!... C'est à eux que les gardes auraient dû flanquer des procès!

— Et alors, pour éviter que les oiseaux pris à vos raquettes ne fussent dérobés par ces gamins, il vous fallait avancer l'heure de vos tournées....

— Eh oui! Ces garnements! Je ne savais de quelle façon les dépister.... Ils étaient pires que les gardes!

— Ne me dites donc pas que vous ne faisiez jamais vos tournées avant huit heures du matin, ce n'est pas exact : vous

le voyez bien. Et votre fusil? Parlons un peu de votre fusil à présent. Un seul des deux canons était chargé, et l'est encore : où avez-vous déchargé l'autre?

— Sur un renard, un renard que j'ai rencontré là-haut, près des friches....

— Quand cela?

— Ce même jour, ce même matin, comme j'approchais de la ferme Godard.

— De la ferme on aurait entendu la détonation.

— Pas sûr, monsieur le juge; c'était dans un petit chemin très encaissé et bien au-dessous de la ferme, une *chalaide* qui contourne les vignes.

— Vous ne vous servez pas de cartouches?

— Pas la peine!

— Et précisément, on a ramassé près de la victime la bourre de la charge qui l'a atteinte en plein cœur et l'a tuée. Cette bourre, un fragment de journal, d'un numéro de *l'Écho de l'Est*... la voici... ne correspond pas, il est vrai, à celle qu'on a retirée de votre fusil, celle qui se trouvait dans le second canon.

— Heureusement!

— Et l'on n'a pas non plus découvert chez vous, dans les perquisitions faites à votre domicile, de numéros de ce journal local, je dois le constater.

— Ce qui est encore une chance pour moi, fit Absalon. Tout ce que je puis vous certifier, monsieur le juge, vous répéter à satiété, vous jurer aussi sur tout ce que j'ai de plus sacré, c'est que je suis innocent de ce dont vous m'accusez. J'ai eu le tort de déblatérer contre Thévenot, j'ai eu la langue trop longue, je le reconnais et j'en supporte les conséquences; mais de là à l'avoir tué, non! Halte-là! Braconnier, soit! tant qu'on voudra! Assassin, non, mille fois non! »

En attendant que la véracité de cette déclaration fût établie, Absalon demeurait enfermé dans la prison de Bar-le-Duc, et

Milord saisit son maître par les cheveux.

continuait à gémir et maugréer sur la paille humide, ou, plus exactement, sur le lourd banc de chêne de sa cellule. Il était furieux, ne décolérait pas.

Ce n'était cependant pas la première fois qu'il se trouvait interné dans « le château » de la Ville-Haute, et il ne la connaissait que trop, cette prison. Mais jusqu'alors ce n'avait jamais été que pour *délits*, pour contraventions réitérées et obstinées aux règlements de chasse ou de pêche, tandis qu'aujourd'hui il s'agissait d'un meurtre, d'un *crime*.

Originaire de ce coquet petit village de Savonnières-devant-Bar, dont les maisons s'alignent ou s'éparpillent au pied d'une haute et verdoyante colline, à proximité d'une dérivation de la rivière de l'Ornain, Urbain-Nicolas Gravisse, surnommé Absalon, qui atteignait aujourd'hui la cinquantaine, n'avait jamais quitté ce coin de terre. A six lieues à la ronde, il en connaissait tous les chemins et sentiers, raidillons, *chalaides* et *grippelots*, toutes les maisons, baraques, cabanes, cahutes et *cabourottes*, et tous les habitants aussi. Il était de même connu de tout le monde, réputé pour un incorrigible flâneur et fainéant, ou plutôt pour un original, un indépendant, qui ne voulait subir aucun joug, supporter aucune chaîne, et tenait à vivre à sa guise, vivre de pêche, de chasse, et, — conformément à son principe et à sa locution : « La forêt, c'est mon garde-manger, c'est le buffet des pauvres gens », — de tout ce qu'il récoltait sous bois : escargots, champignons, fraises, mûres, framboises, noisettes, faînes (fruit du hêtre), dont il faisait une excellente huile, merises, *arlosses* (fruit de l'alisier), prunelles, *blosses* ou *balosses* (sorte de prunes), *pochottes* même (fruit de l'aubépine), etc., etc. Et, si rudimentaire et sauvage qu'il fût, ce régime avait admirablement réussi à Absalon, qui se portait comme le plus beau charme de ses futaies du Haut-Juré, et à qui l'on n'aurait certainement pas donné plus de trente ans, s'il avait consenti à faire raser sa barbe, quelque peu grisonnante,

et raccourcir la longue et épaisse, ruisselante, moutonnante et truculente chevelure qui lui avait valu son surnom.

« Tu as tort : rien que par hygiène, par propreté, tu devrais faire rogner cette tignasse! lui disait souvent le bon docteur Michel, qui avait l'habitude de tutoyer à peu près tous ses clients et concitoyens. C'est malsain.... Cela te jouera un mauvais tour! »

Or, au contraire, ladite tignasse avait, certain soir, rendu à son propriétaire un signalé et inoubliable service.

Urbain Gravisse, qui n'avait guère alors qu'une vingtaine d'années, pêchait à la main sous le pont-canal de Longeville, et contournait une fosse bordée d'herbes et de roseaux, quand soudain le pied lui manqua, ou plutôt il sentit que ses deux pieds s'enfonçaient dans la vase. Il essaya de se dégager, retira prestement un pied, mais l'autre, supportant alors seul tout le poids du corps, s'enfonça davantage. Urbain se vit enlizé et se mit à crier de toutes ses forces, à hurler au secours. La vase lui montait déjà jusqu'aux aisselles, il allait disparaître, lorsque son chien, le brave Milord, qui vagabondait non loin de là, dans les vignes, accourut aux appels de cette voix bien connue de lui, et, devant l'imminence du danger, commença à hurler à son tour et à geindre désespérément. Personne ne se montrait, et, la situation devenant de plus en plus critique, Milord se dit que c'était à lui de sauver son maître. Il se jeta résolument à l'eau, et alla le saisir, ce cher maître, — non sans lui faire pousser alors d'autres cris, des cris de torture, — par l'endroit le plus apparent de sa personne, le plus accessible, le seul d'ailleurs qui émergeât au-dessus de l'eau, par son ample, puissante et mirobolante crinière.

Aux grands maux les grands remèdes.

C'est, paraît-il, depuis ce temps-là, après ce miraculeux mais très douloureux sauvetage, qu'Urbain Gravisse reçut le biblique surnom d'Absalon, malgré la complète et flagrante différence

qu'il y avait entre son sort et celui du fils de David : tandis que celui-ci, en effet, fuyant à toute bride, s'était trouvé accroché à un arbre et était mort victime de sa riche toison, Urbain Gravisse, lui, tout à l'opposé, avait trouvé son salut dans la sienne, et justifié ainsi le vers de notre grand Corneille :

Et par où l'on perd un autre est conservé.

L'aventure, comme bien on pense, fit du bruit dans Landerneau, c'est-à-dire à Bar-le-Duc et aux alentours, à Savonnières d'abord, puis à Longeville, à Tannois, Guerpont, Silmont, Resson, etc. Les journaux locaux, *l'Écho de l'Est* et *l'Indépendance*, dépêchèrent des reporters à Urbain Gravisse, qui ne manqua pas de mettre en cause le docteur Michel et de le confondre manifestement :

« Voyez un peu si je l'avais écouté ! Si j'avais fait couper mes cheveux, comme il me le conseillait sans cesse, sous prétexte que c'est malsain, que ça donne des migraines !... Je serais propre à l'heure qu'il est, joli coco ! Par où donc que Milord aurait eu prise sur moi, qu'il aurait pu *m'empoigner*, ce bon chéri? Par la peau du cou alors? Il m'aurait étranglé ! »

Et, bien entendu, à partir de ce jour, Urbain Gravisse, que tout le monde finit par ne plus désigner, et même peu à peu par ne plus connaître que sous le vocable d'Absalon, tint plus que jamais à préserver du fer sa très précieuse « tignasse » : — on ne sait jamais ce qui peut advenir ! Plus que jamais il s'en montrait glorieux.

Cette terrible mésaventure dans la fosse bourbeuse, sous le pont-canal de Longeville, aurait dû sans doute refroidir la passion d'Absalon pour la pêche, la pêche à la main tout au moins. Mais non : le danger disparu, il n'y songea plus, et si le premier résultat de cette sévère leçon avait été de lui démontrer l'insigne utilité de sa longue chevelure, le second fut de remplir son âme de reconnaissance envers son sauveur, d'attacher par

les liens d'une véritable amitié, d'une profonde affection, le maître à l'animal, Absalon à son chien Milord, son « bon chéri », comme il l'appelait souvent.

En sa compagnie, il continua de vaguer le long des rives de l'Ornain et sur les bords du canal, ici s'arrêtant pour amorcer et jeter la ligne, là pour descendre dans l'eau, et, le trident — *la fourchette* — en main, lever doucement les pierres et piquer loches ou *baveux* ; ou encore et surtout fouiller sous les racines de saules et agripper au passage truites, vilains ou barbeaux.

Toujours escorté de son « bon chéri », il flânait et rôdait dans tous les cantons de la forêt du Haut-Juré, déroulée au-dessus de Savonnières, sur le plateau qui sépare la vallée de l'Ornain de celle de la Saulx. Là, outre les récoltes de champignons, de fraises, de mûres et de noisettes, il guignait « tout ce qui peut se manger », guerroyait contre tous les gibiers, lièvres, écureuils, hérissons, sangliers même, et grives, *jacques*, rouges-gorges ou mésanges.

En dépit de ce que se plaisait à insinuer Mme Brisetuile, uniquement pour contrecarrer son amie la Souris, l'épicière, Absalon n'aurait pas enlevé une tête de salade dans le jardin de son voisin ; il n'avait jamais rien dérobé à personne, jamais causé le moindre dommage à qui que ce fût ; mais la forêt, le canal, la rivière, cela c'est autre chose !

« Cela appartient à tout le monde, c'est le bien public, c'est le patrimoine commun, s'obstinait, malgré tant d'avertissements et de condamnations qui auraient dû lui enseigner le contraire, à répéter et ressasser Absalon. Je n'empêche personne de faire comme moi, de se régaler de prunelles ou de *chevrottes* (champignons), d'écrevisses ou de perchettes, d'un civet de lièvre ou d'une bonne fricassée de petits oiseaux : — avec du pain grillé, il n'y a rien de plus succulent ; mais au moins qu'on ne m'en empêche pas, moi ! »

Il n'y a pire sourd que celui qui ne veut entendre, et jamais

Absalon, véritable « enfant de la nature », comme on aurait dit au dix-huitième siècle, n'avait voulu se plier aux exigences sociales, reconnaître que « ce qui est à tout le monde » est, non à la disposition, mais sous la protection de chacun de nous.

« Je suis un braconnier, je ne m'en cache pas ; mais je ne suis pas un voleur ! proclamait-il fréquemment. Personne n'a jamais osé et personne n'oserait jamais dire qu'Urbain-Nicolas Gravisse, surnommé Absalon à cause de sa superbe perruque, lui a causé le plus petit tort. Non, personne n'oserait ! Personne, — à part les gardes, les gardes de la rivière, du canal ou de la forêt ; mais, eux, c'est leur métier ! — personne n'a à se plaindre de moi ! »

« Et voilà, — ajoutait-il aujourd'hui, en arpentant son étroite geôle et en se prenant par instants la tête à deux mains, indigné, courroucé, exaspéré, — voilà qu'on m'accuse d'avoir assassiné quelqu'un ! A *les* entendre, c'est moi qui ai tué le grand Thévenot, un gaillard que je ne portais pas dans mon cœur, ça, c'est vrai, je l'avoue, et j'avais, fichtre ! mes raisons pour ne pas être au mieux avec lui.... Oui, nous avions tous deux nos raisons pour être mal ensemble.... Mais je n'aurais pas dû piailler cela sur les toits ! Ah non, je n'aurais pas dû ! C'est de ma faute, ce qui m'arrive ! N'empêche que si je tenais le gredin qui a fait le coup, le misérable qui est cause que je suis là, entre ces quatre murs, *à l'ombre*.... Ils ne peuvent donc pas le trouver, les juges, les gendarmes, toute la police ! Je ne suis pas le seul qui ait eu maille à partir avec le grand Thévenot.... Il y en avait bien d'autres que moi qui lui en voulaient.... Il était sévère et rigoureux au possible, impitoyable, ce mâtin-là !... J'en connais, à Bar, des habitués de la forêt, qui n'ont pas eu à se louer de lui non plus, j'en connais, et sans sortir même de la Ville-Haute.... Ah ! si l'on voulait bien me laisser chercher.... »

Ainsi raisonnait, se sermonçait et grommelait le prisonnier,

qui, comme un ours dans sa cage, allait et venait et tournait sans relâche sur lui-même. Et, plein de rage, il se mordait les poings, ou plongeait dans son épaisse crinière ses doigts crispés :

« Moi, un assassin !... Ah! si je n'avais pas tant bavardé! Si j'avais retenu ma langue !... »

Mme Thévenot dut abandonner la maison forestière.

III

CHANGEMENTS D'EXISTENCE — L'INSTITUTION CHAMPION

Privée de son mari, et si soudainement, dans de si tragiques circonstances, Mme Thévenot dut abandonner la gentille maison forestière de la Vierge-du-Hêtre, et chercher à gagner son pain et celui de sa vieille mère et de ses deux fillettes. L'administration lui avait alloué un secours de trois cents francs, qu'elle avait à peu près promis de lui renouveler chaque année ; mais trois cents francs, c'est peu pour l'entretien et la subsistance de quatre personnes, et, sans le cousin Desrigny, la situation de la pauvre veuve eût été des plus précaires. Heureusement qu'il était là, toujours prévoyant, attentionné, d'une générosité pleine de tact et de délicatesse, — une véritable Providence.

Mme Thévenot se réfugia à Bar-le-Duc, à la Ville-Haute, où, moyennant cent quatre-vingts francs par an, elle loua deux

chambres et une cuisine, et elle se mit, ainsi que sa mère, à border et à piquer des corsets : les corsets sans couture, dus au grand inventeur Jean Werly, émule de Jacquart, étaient alors une des principales et des plus florissantes industries du Barrois. Rose et Agathe, les deux sœurs, qui touchaient, la première à ses treize ans, l'autre à ses douze ans, furent placées en apprentissage chez les demoiselles Maginot, les modistes de la Grand'-Rue.

Quant à son neveu Pierre Gallois, unique enfant de sa sœur aînée, orphelin de père et de mère, qu'elle avait recueilli jadis et qui approchait maintenant de ses quinze ans, M. Desrigny l'avait, selon son programme, et en dépit des appréhensions et exclamations de Mme Desrigny, mandé à Paris et s'était chargé de lui.

La séparation avait été très pénible. Nature impressionnable, « sensible », comme on se plaisait à dire du temps de Rousseau, Pierre Gallois aimait Mme Thévenot absolument comme si elle eût été sa mère; il ne l'appelait même pas autrement; elle était toujours pour lui « maman Fanny » : sa vraie mère, il l'avait perdue dans sa petite enfance et ne gardait d'elle aucun souvenir. Rose et Agathe étaient deux sœurs pour lui, et il affectionnait tout particulièrement sa vieille grand'mère, sa « bonne-maman », qui, de son côté, n'ayant jamais eu de garçon et en ayant toujours désiré, lui témoignait une très vive tendresse, « un faible » dont elle ne faisait pas mystère, et qui ne laissait pas de provoquer la jalousie des deux fillettes. Pierre, en outre, était profondément attaché à son coin de terre natale, à ces bois du Haut-Juré et cette maison forestière du Hêtre où s'étaient éveillées ses premières sensations, où il avait tant joué, couru, gambadé, où les intimes et passionnantes joies de la lecture et de l'étude s'étaient révélées à lui.

Quand il avait fallu s'arracher à tout cela, à ces êtres si chers, à ces lieux si familiers, le cœur lui avait manqué, il avait éprouvé comme un affreux déchirement. En vain ses cousines,

Rose et Agathe, le plaisantaient et l'enviaient. — « Tu devrais être si heureux de partir ! — D'aller voir Paris ! — C'est nous qui voudrions être à ta place ! » — il ne répondait que par de gros soupirs, et se sauvait dans quelque coin pour pleurer à son aise. Une seule chose calmait ses regrets : on n'habitait plus la maison forestière, et ce logement de la Grand'Rue de la Ville-Haute, malgré l'admirable panorama qu'on y découvrait sur la route de Véel et les coteaux de Corotte, ne lui disait rien, ne lui rappelait rien.

A Paris, Pierre fut très cordialement reçu par M. Desrigny, mais l'air pincé et gourmé, sec, distant et frigide de Mme Desrigny le glaça et lui fit peur tout d'abord. Cependant — et la réflexion lui en venait à l'esprit — c'était elle qui était sa parente, sa cousine ; M. Desrigny n'avait de parenté avec lui que par alliance ; c'est donc elle qui aurait dû se montrer plus accorte et plus affectueuse. Et pas du tout, c'était le contraire qui se produisait.

A table, le soir même de son arrivée rue Raynouard, et pendant que Vincent, le valet de chambre, circulait dans la salle à manger, Pierre fut longuement interrogé par son cousin Desrigny, qui se plaisait à le faire causer, qui l'observait et l'étudiait.

« Madame Desrigny, j'espère bien, dit-il tout à coup, que tu as l'intention de mener demain ton jeune cousin faire un tour dans Paris ? Il ne faut pas qu'il entre en pension sans avoir rien vu. Si, par hasard, tu n'étais pas libre, Vincent pourrait se charger....

— Vincent le conduira demain matin au bois de Boulogne, qui est tout près de nous, et, comme j'ai à sortir l'après-midi, j'emmènerai Pierre avec moi.

— Parfait ! Cela lui fera deux promenades. Moi, pour le soir, j'ai retenu une loge à Robert-Houdin. Comme cela, la journée se trouvera complète.

— Je vous remercie, mon cousin. »

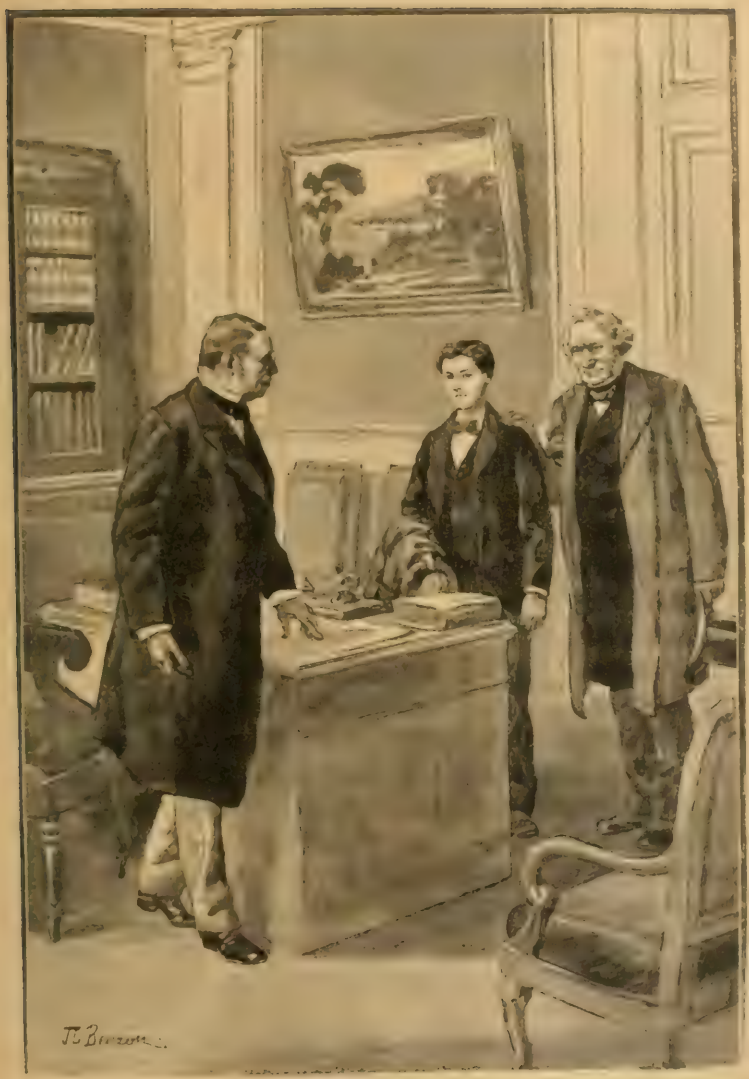
C'était à l'institution Champion, située dans le haut de la rue Miromesnil, que M. Desrigny se proposait de placer Pierre. De longue date, il connaissait le directeur de cet établissement, et avait su apprécier son lumineux bon sens, sa placide et haute raison, son esprit d'ordre et de méthode.

« Certainement, se disait-il, un enfant ne peut être confié à de meilleures mains. »

Après donc quelques jours passés à initier sommairement le jeune provincial aux splendeurs de la capitale, à lui faire parcourir le musée du Louvre et le musée de Cluny, le Jardin des Plantes et les Buttes-Chaumont, à lui montrer Notre-Dame et la Sainte-Chapelle, les Invalides et le tombeau de l'Empereur, la Madeleine et le Panthéon, M. Desrigny emmena Pierre, un après-midi d'octobre, rue Miromesnil.

« M. Champion s'attend à notre visite, lui dit-il. Je lui ai parlé de toi, et il a été convenu que je te présenterais à lui aujourd'hui. Il y a quelques jours déjà que la rentrée générale a eu lieu.... Le régime de la pension n'est nullement sévère, tu n'as pas à t'effrayer; vous êtes là comme en famille.... M. Champion n'a pas un grand nombre d'élèves, ce qui lui permet de s'occuper attentivement de ceux qu'il possède, de veiller de près sur eux, de vivre avec eux en quelque sorte. Tous ceux qui sont passés par son établissement et ont grandi sous sa tutelle ont gardé bon souvenir de lui, tous se plaisent à entretenir avec lui de cordiales relations, et lui ont voué une très fidèle gratitude: pour eux tous il est resté un ami et un guide. J'espère qu'il en sera de même pour toi, Pierre, et que M. Champion n'aura qu'à se louer de ton travail et de ta conduite.

— Et je ferai tout, mon cousin, pour que, vous aussi, vous qui êtes si bon, vous soyez content de moi. C'est la seule façon dont je puisse vous témoigner ma reconnaissance....



Ah ! Ah ! voici notre jeune homme. (Ed. M. Champion)

— Je ne doute pas de tes affectueux sentiments, interrompit M. Desrigny, qui n'aimait pas à être remercié et s'empressait toujours alors de couper la parole et de détourner l'entretien. Oui, mon petit Pierre, je suis certain que nous serons tous contents de toi, M. Champion, ta cousine et moi, et aussi là-bas, à Bar, ta tante Fanny et la grand'maman, qu'il ne faut pas oublier. C'est pour elles, mon cher enfant, que tu vas travailler ; dès à présent tu dois te dire que tu es appelé à être leur soutien plus tard, à être aussi le soutien et le protecteur de tes deux petites cousines, Rose et Agathe, qui sont pour toi comme des sœurs.

— C'est très vrai, mon cousin.

— Tu es le seul homme de la famille, et c'est à toi que plus tard, bientôt, dans quelques années, on demandera secours ; on peut donc dire que tu as charge d'âmes dès maintenant. Ne l'oublie pas, Pierre. Tu es assez grand pour comprendre cela.

— Oui, mon cousin, je me rends bien compte de ma situation, des devoirs qui m'incombent, et mon but serait de... de tâcher... de faire pour ma grand'mère, maman Fanny et mes cousines, ce que... ce que vous avez fait, vous, pour toute notre famille,... de marcher sur vos traces....

— Nous voici à la pension, Pierre. Tu vois cette grande porte verte ? C'est là.... Je ne sais, ajouta M. Desrigny en tirant le bouton de la sonnette, si vous aurez congé dimanche : M. Champion va nous le dire.... Si vous aviez congé, Vincent viendrait te chercher dès le matin.... »

Le concierge, proprement vêtu de noir, se tenait sur le seuil de sa loge, tout prêt à répondre aux visiteurs. Il n'y avait, du reste, une fois la porte de la rue franchie, qu'une cour à traverser : un double perron de quelques marches donnait accès dans un vestibule sur lequel ouvrait, à main gauche, le cabinet directorial.

« Ah! Ah! voici notre jeune homme, fit M. Champion, en même temps qu'il s'avançait pour serrer la main à M. Desrigny. Oh! mais c'est bien un jeune homme, un grand garçon! reprit-il en considérant Pierre et le toisant des pieds à la tête, de son bon regard clair et franc, accueillant et souriant.

L'expression générale de la physionomie de M. Champion était d'ailleurs des plus sympathiques, et il suffisait de le voir pour se sentir attiré à lui. Rien de sévère ni de solennel dans sa mine ou son allure : il avait les joues pleines et le teint vermeil d'un homme qui possède bon appétit et digère aisément. Le front large et bien dégagé annonçait l'intelligence; le nez, d'une rectitude parfaite, la perspicacité et la finesse; la bouche, un peu grande, aux lèvres saillantes et charnues, la bonté, la cordialité, et peut-être aussi la gourmandise. Le visage était soigneusement rasé; les cheveux grisonnants, taillés courts; l'œil vif, perçant, à la fois caressant et malicieux, étincelait derrière des lunettes à monture d'or. Près de M. Champion, sur un coin de son bureau, reposait sa calotte de velours noir, dont il ne se servait qu'en dehors de son cabinet, lorsqu'il avait à se rendre dans les classes, les cours ou le réfectoire. Quoique ses cinquante ans fussent sonnés, le maître de l'institution, qui était de taille moyenne et d'un embonpoint modéré, avait conservé la tournure et la démarche juvéniles, belle prestance aussi bien que belle humeur.

D'après le degré d'instruction de Pierre Gallois, instruction qu'il avait puisée à Bar, à l'école communale de la Ville-Haute, et dont M. Champion s'était enquis auprès de M. Desrigny, il avait été convenu que ce nouvel élève entrerait dans la première classe ou première année de l'enseignement technique « moyen », ou « première annexe » : ainsi appelait-on, en ce temps-là, à l'institution Champion et ailleurs, les cours correspondant à l'enseignement moderne d'aujourd'hui. M. Desrigny, qui avait acquis sa fortune dans le commerce, ne voyait rien au-dessus

de la carrière commerciale, et jugeait tout à fait inutile de faire étudier à Pierre le latin et le grec. L'enseignement technique, dans son entier, comprenait, à l'institution Champion, trois sections réparties en sept années : deux années pour la section élémentaire, qui se confondaient d'ailleurs avec les classes septième et huitième de l'enseignement dit classique ; trois années pour la seconde section, l'enseignement technique moyen ; et deux pour l'enseignement technique supérieur. Ses trois années d'enseignement technique moyen terminées, Pierre aurait dix-huit ans.

« Ce sera le moment, concluait le cousin Desrigny, de le placer chez mes successeurs, Costard et Montardier. »

En attendant, M. Champion interrogeait son nouveau pensionnaire sur les connaissances qu'il possédait et les méthodes qu'il avait suivies.

« Très bien ! Très bien ! Vous serez tout à fait à votre place en première technique. Vous serez là, du reste, ajouta-t-il, sous la gouverne d'un excellent maître, qui m'est attaché depuis longtemps, M. Demorange.... Tenez, le voici qui se promène dans la cour.... Nous allons le prier de venir.... »

Le cabinet de M. Champion, très vaste et haut de plafond, était éclairé par quatre fenêtres qui se faisaient vis-à-vis : deux de ces fenêtres donnaient sur la cour d'entrée, et les deux autres sur une cour intérieure, bien plus étendue que la précédente, et où avaient lieu les récréations des élèves. C'est vers une de ces dernières fenêtres que M. Champion se dirigea. Il n'eut d'ailleurs pas la peine de manœuvrer la crémone et d'ouvrir pour appeler M. Demorange : celui-ci, qui, tout en se promenant, s'entretenait avec un élève, un petit blondin au minois éveillé et espiègle, aperçut le signe que lui faisait son directeur, et, quittant aussitôt l'enfant, il s'empressa d'accourir.

C'était un homme de haute taille et d'imposante prestance, à la longue barbe d'un noir de jais, mais déjà sillonnée de blanc :

au front large et d'autant plus élevé que le sommet de la tête était presque dégarni de cheveux.

M. Champion présenta Pierre.

« Un futur négociant, Pierre Gallois, qui nous est amené par son cousin.... »

M. Demorange s'inclina devant M. Desrigny.

« ... Et l'un de vos élèves à partir d'aujourd'hui, monsieur Demorange, poursuivit M. Champion. N'est-ce pas avec le jeune Boisserand, reprit-il, que vous étiez en train de causer?

— Oui, monsieur le directeur.

— Lui aussi se destine au commerce, ou du moins c'est la carrière que son père a choisie pour lui et vers laquelle nous le dirigeons,... absolument comme vous, monsieur Desrigny, à l'égard de votre jeune parent. J'ai idée, continua M. Champion en caressant du bout des doigts les joues de Pierre, que ces deux enfants s'entendront bien ensemble et pourront faire deux bons camarades. Ayez donc soin, monsieur Demorange, de les placer l'un à côté de l'autre et d'aider à ces relations.... »

Quelques minutes plus tard, Pierre Gallois, après avoir embrassé bien fort son cousin et l'avoir remercié une dernière fois, était emmené par M. Demorange, et faisait connaissance avec son condisciple et futur voisin de table, Raymond Boisserand.

« Prends un siège, Emma, prends.... »

IV

UNE VOCATION

« Est-ce que tu te sens du goût pour le commerce, toi? » demanda un matin Raymond Boisserand à son nouveau camarade Pierre Gallois.

C'était le surlendemain même de l'arrivée de Pierre à la pension, et Raymond et lui venaient de s'asseoir côte à côte sur un banc du préau, durant la courte récréation qui suivait le déjeuner.

« Je ne sais pas, répondit Pierre. Non, je n'en sais rien.... Cela viendra peut-être.

— Moi, cela ne viendra pas, j'en suis sûr.

— Comment en es-tu sûr?

— Parce que je me sens du goût pour autre chose, une vocation toute différente.

— Laquelle?

— Ah voilà! Laquelle! Si je te le disais....

— Tu ne veux pas me le dire? »

Raymond parut embarrassé et hésita un instant.

« Tu te moquerais de moi! fit-il.

— Pourquoi me moquerais-je?

— C'est que...

— Que... quoi?

— Ce n'est pas une vocation comme les autres.

— Quelles autres? demanda Pierre.

— Je veux dire que... ce n'est pas un métier comme tout le monde.

— Ah!

— Non, et je n'en ai encore rien dit chez nous; je n'ai pas osé.... Je voudrais être acteur, là!

— Acteur?

— Oui, et je pressens bien que... cela n'ira pas tout seul! Mon père ne me parle que de sa maison de commission, ses exportations, ses trafics avec Alexandrie, le Caire, l'Amérique du Sud; il ne voit pas autre chose.

— Moi aussi, mon cousin me destine au commerce....

— Et moi, poursuivit Raymond, cela ne me dit rien du tout, l'exportation... pas plus que l'importation, du reste... rien du tout! J'aimerais autant... je ne sais quoi! que de me voir fourré là-dedans. Je veux faire du théâtre : voilà ma vocation, mon rêve, mon but! Et ce n'est pas d'hier, mon vieux, que cette idée me trotte dans la cervelle! »

« Mon vieux » était la locution favorite de Raymond Boisserand, et, quoiqu'il connût Pierre depuis quarante-huit heures à peine, il le gratifiait déjà de ce terme familier.

« Il y a longtemps que je rumine ce projet... le projet d'entrer au Conservatoire. Mais jamais mon père ne consentira.... Ce n'est pas la peine d'y songer! Alors?... Ah! je suis bien ennuyé, mon vieux, bien ennuyé! »

Il y avait plusieurs années, en effet, que Raymond Boisserand

rêvait de devenir acteur, et même, ce rêve, il l'avait, pour ainsi dire, caressé dès l'enfance. Dès ses cinq ou six ans, son goût pour le théâtre s'était manifesté, et parfois avec une singulière et bien drolatique véhémence. Sa mère le conduisait-elle à une représentation de marionnettes, au guignol des Champs-Élysées ou des Tuileries, on le voyait, suivant le jeu des acteurs et les incidents de la pièce, se tordre de rire, trépigner de joie ou de colère, hurler même des imprécations ou des menaces.

« Va-t'en donc, Polichinelle! Veux-tu bien te sauver! »

Ou encore :

« A bas le commissaire! Tapez dessus! Tapez dessus! »

Mme Boisserand, tout en ayant peine à retenir elle-même son hilarité, s'efforçait de rappeler son fils aux convenances et de modérer cette fougue, qui faisait scandale :

« Raymond! Tu ne vois donc pas que tout le monde te regarde? Tu te donnes en spectacle.... C'est toi le guignol! »

Il avait dix ans lorsqu'il pénétra pour la première fois, et toujours sous l'escorte de sa mère, bien entendu, dans un vrai théâtre, le « Théâtre Comte » ou « Théâtre des Jeunes-Élèves », — ainsi se nommait cet établissement, — qui était situé dans le passage Choiseul, et où de vrais acteurs, en chair et en os, jouaient des pièces destinées à la jeunesse. Dans le drame auquel Raymond Boisserand assista, à la fin d'un acte, un des personnages, un riche voyageur, poursuivi par des brigands, s'était réfugié dans une salle d'auberge, momentanément déserte, et où il allait être bien vite et infailliblement pris. L'acteur courait et tournait de tous côtés dans cette salle, et Raymond prenait si bien part à l'action, aux angoisses et à la terreur du fuyard, qu'il en était arrivé à faire cause commune avec lui.

« Mais cache-toi donc dans l'armoire! » lui cria-t-il soudain de toutes ses forces, et en se levant d'un bond, comme pour se précipiter vers lui et voler à son secours.

A cet impérieux avertissement, cette suprême injonction d'ami ou de complice, un intarissable éclat de rire retentit dans toute la salle; l'acteur lui-même s'arrêta, le sourire aux lèvres, cherchant des yeux son interrupteur.

Dès cette époque, tout ce qui concernait le monde théâtral, le machinisme des coulisses, la vie des acteurs, leurs débuts, leurs études, us et coutumes, procédés et particularités, provoquait la curiosité de Raymond Boisserand, l'intriguait et le passionnait. Déjà, — tout comme le Corrège s'écriant, à l'aspect d'un tableau de Raphaël, qu'il était peintre, lui aussi, — il se disait qu'il pourrait plus tard, à son tour, monter sur la scène et conquérir les bravos du public; déjà, et sans en souffler mot, il songeait à se faire acteur.

Ce goût, cette passion se développa davantage encore, lorsque Raymond entra à l'institution Champion.

D'abord M. Demorange, le professeur qui dirigeait la classe de Raymond, et, de plus, était en relations personnelles avec M. Boisserand, avait coutume de faire apprendre à ses élèves de nombreux morceaux de poésie ou de prose extraits de nos grands écrivains. Raymond, tenant à être bien noté par l'ami de son père et à gagner ses bonnes grâces, s'appliquait à étudier ces leçons, en sorte que sa mémoire toute fraîche, intacte et d'autant plus perméable, s'enrichit promptement de quantité de tirades célèbres : *le Combat du Cid* et *les Imprécations de Camille*, *la Mort d'Hippolyte*, *le Songe d'Athalie* et *les Fureurs d'Oreste*, *le Monologue de Sosie*, etc., etc.

En outre, à peu près vers ce même temps, Raymond fit la connaissance d'un jeune artiste, — artiste par occasion, mais bureaucrate de profession, — nommé Séverin Matteo, qui ne tarda pas à exercer sur lui une très profonde influence.

Alors âgé d'une vingtaine d'années, c'est-à-dire d'environ cinq ans de plus que Raymond, Séverin Matteo demeurait dans la même maison que M. et Mme Boisserand, avenue de Wagram.

Mais tandis que ceux-ci occupaient un vaste appartement du premier étage, Mme Matteo et son fils habitaient au cinquième, un petit logement uniquement composé de deux pièces et d'une cuisine.

Veuve d'un receveur des postes, originaire de la Corse, sans autres ressources qu'une modique pension de sept cents francs, Mme Matteo avait élevé son fils de son mieux, et l'avait ensuite dirigé vers l'administration postale et télégraphique, où, grâce à son mari, elle possédait quelques hautes relations. A dix-huit ans, ses examens passés, Séverin avait été nommé surnuméraire et attaché aux bureaux ambulants de la ligne du Nord; il était à présent commis dans ce même service, à quinze cents francs d'appointements, plus un millier de francs d'indemnités diverses, et c'étaient ces 2500 francs joints aux 700 francs de la pension qui faisaient vivre la mère et le fils.

Séverin Matteo, beau garçon, de haute taille, bien découplé, à la chevelure d'un noir bleuâtre légèrement frisottante, à l'œil tour à tour vif et doux, étincelant et caressant, à la voix chaude et bien timbrée, avait, lui aussi, la passion du théâtre. Il débitait fort gentiment le monologue, et volontiers « prêtait son concours » et allait « se faire entendre » dans des matinées ou soirées artistiques et des fêtes de bienfaisance. Il recevait un petit journal spécial, *la Presse théâtrale*, et c'est grâce à cette feuille, aperçue par Raymond sur la table du concierge, que les deux jeunes gens entrèrent en rapports. Raymond n'avait pas manqué naturellement de s'enquérir de ce locataire qui s'intéressait aux choses du théâtre, et lorsqu'il apprit que M. Séverin Matteo ne se contentait pas de recevoir ce journal, qu'il appartenait, par à peu près, il est vrai, et comme par raccroc, au monde artistique, qu'il pratiquait son art, « jouait » de temps à autre çà et là, il fut saisi d'une enthousiaste admiration pour cet illustre personnage; il le vit haut perché dans le ciel, le front ceint d'une

auréole comme une divinité; il se prit à envier son sort et grilla du désir de frayer avec lui. Les inévitables rencontres devant la loge du concierge et dans l'escalier favorisèrent ce projet; les deux jeunes gens furent bientôt très liés, — une paire d'amis.

Mme Boisserand n'avait évidemment pas laissé cette amitié se nouer sans prendre des renseignements sur le nouveau camarade de son fils, ainsi que sur sa famille. Ces renseignements étaient, en tous points, excellents : la veuve du receveur des postes menait une existence très modeste, mais c'était une personne aussi distinguée qu'honorable, et l'on n'entendait que ses louanges; son fils, commis des postes, avait une conduite irréprochable, et il témoignait à sa mère un respect, une affection et un dévouement que tout chacun avait remarqués dans la maison et qui faisaient de lui le plus grand éloge.

Ni Mme Boisserand ni son mari ne s'avisèrent de trouver à redire à ce goût pour le théâtre manifesté par Raymond, et qu'encourageait le jeune employé artiste amateur; ni l'un ni l'autre ne songèrent à redouter les suites de cette liaison et de cette influence. En voyant son fils transformer pour ainsi dire en salle de spectacle une des pièces de l'appartement, — une pièce reculée et mal éclairée dont elle avait fait une garde-robe, — Mme Boisserand ne protesta pas, au contraire : elle enleva elle-même les jupes et corsages suspendus aux portemanteaux, et les transporta dans un cabinet voisin de sa chambre.

« Il faut bien que cet enfant s'amuse! » disait-elle.

Et Raymond s'amusait, en effet, chaque dimanche de sortie, à jouer la comédie avec son ami et mentor Séverin Matteo, quand celui-ci toutefois n'était pas de service, ne roulait pas entre Paris et Lille, dans son « bureau ambulant ».

Dès l'inauguration de ce théâtre en chambre, Raymond avait, bien entendu, invité son condisciple Pierre Gallois, devenu son inséparable intime, non seulement à assister à ces

spectacles, mais à y prendre part et y tenir un rôle, — à s'affubler, comme lui, d'un drap de lit, qualifié de pallium ou de toge romaine, ou encore de quelque pourpoint ou d'un juste-au-corps tant bien que mal taillés dans une vieille redingote paternelle, et, à défaut de Matteo, à lui donner la réplique dans la grande scène d'Auguste et de Cinna :

Prends un siège, Cinna, prends ...

dans le début du *Misanthrope*, la discussion entre Alceste et Philinte, ou l'algarade et prise de bec de Vadius et de Trissotin des *Femmes savantes*.

Raymond avait fait des prodiges pour décorer *son* théâtre et particulièrement la scène, installée dans une alcôve dont les deux cabinets adjacents, reliés entre eux par un étroit passage ménagé derrière la toile du fond, formaient comme les coulisses, les magasins et les loges d'habillement. Cette toile, qui occupait le fond de la scène et sur laquelle nos artistes avaient dessiné et peinturluré une lisière de forêt avec auberge et relais de poste, ne tarda pas à être remplacée par une tapisserie verdure en assez piètre état, il est vrai, qui garnissait un panneau du cabinet de travail de M. Boisserand, et que celui-ci consentit à abandonner à son fils. Raymond utilisa de même de vieux tapis et d'antiques portières pour couvrir le plancher et revêtir les côtés de la scène. Sans cesse il furetait dans tous les coins et recoins de l'appartement, et faisait main basse sur tout ce qui pouvait convenir à son théâtre : si on l'eût laissé libre, il aurait, à son profit, déménagé tout le salon et dévalisé en partie les autres pièces. Son ingéniosité était même allée jusqu'à fabriquer des personnages, hommes et femmes, tenant lieu de spectateurs :

« Car nous ne pouvons pas jouer toujours devant des banquettes ! C'est stupide ! »

Mais, avant d'en être réduit à cette extrémité, avant de con-

struire ainsi des mannequins, à l'aide de bouts de carton, de planches, de manches à balai, etc., revêtus de loques et de chiffons, coiffés de chapeaux ou de bonnets, etc., et qui avaient tout l'air d'épouvantails à moineaux, Raymond s'était efforcé de décider sa mère à lancer des invitations à tout son monde, à convoquer le ban et l'arrière-ban de ses relations « à vouloir bien honorer de leur présence la matinée artistique qui sera donnée chez elle, le...., par MM. Séverin Matteo, de la Société de Melpomène, Raymond Boisserand et Pierre Gallois, du Théâtre Champion (!) ».

Mme Boisserand avait eu bien de la peine à calmer les impatiences de son fils et à lui faire entendre raison :

« Plus tard, mon ami, plus tard! Je ne dis pas non, mais... vous ne jouez pas encore assez bien.

— Comment, pas assez bien? Passe pour Gallois, qui, effectivement, joue sans goût et sans art, a toujours l'air d'être dans la lune.... Il ne nous seconde pas du tout, Gallois, et, les trois quarts des rôles, on n'ose pas les lui confier, c'est vrai! Mais Matteo....

— Mais toi-même, dimanche dernier, tu n'as pas eu de cesse que je ne sois allée t'applaudir, et tu ne faisais que t'arrêter, te reprendre, bafouiller, comme vous dites. Est-ce vrai?

— C'était dans la grande scène de *Polyeucte*.... Je la jouais pour la première fois; mais à présent....

— Attendons encore, mon enfant. Tu ne voudrais pas ennuyer tous nos amis avec tes tirades?

— Mais, maman, ça ne les ennuiera nullement, je t'assure. D'ailleurs Matteo sait de très jolis monologues....

— Eh bien, lorsque tu en sauras, toi aussi, nous verrons. Ne pouvez-vous pas vous amuser tranquillement entre vous, sans mettre des étrangers dans la confidence?

— Maman, tous les acteurs ont besoin d'avoir un public devant eux, un public qui les écoute, qui les applaudisse, qui...

qui les stimule et les encourage enfin! Ça fait pour eux comme partie des accessoires. C'est le métier qui veut cela! » conclut Raymond d'un ton doctoral et péremptoire.

Tous les efforts du futur Talma tendirent alors à se perfectionner dans ses divers rôles et aussi à les varier, de façon à se rendre digne de jouer autrement que devant des mannequins inertes et muets, de misérables morceaux de bois affublés de haillons.

Il fut naturellement aidé dans ce travail par son cher Matteo, qui, lui, ne s'en tenait pas au répertoire classique, à Corneille, Racine et Molière presque exclusivement, mais, ainsi que Raymond l'avait dit à sa mère, possédait, pour le divertissement des salons où il s'exhibait, nombre de monologues et de saynètes comiques ou dramatiques. Doué de volonté et d'énergie, d'entrain et de brio, et aussi et surtout d'une excellente opinion de sa personne et de son talent, d'une imperturbable confiance en lui-même, Séverin Matteo continua d'être l'initiateur de son jeune ami; il lui communiqua quelques-unes de ces piécettes destinées aux collèges et aux réunions de familles, et les lui fit apprendre et répéter, en lui montrant de son mieux à les bien dire.

Un jour vint, un grand jour, où Mme Boisserand elle-même, si indulgente du reste envers son fils, et si empressée à lui complaire, dut reconnaître que les rôles de nos trois acteurs étaient suffisamment sus, le programme de leur séance dominicale suffisamment intéressant, pour qu'on pût récompenser de tels efforts et risquer quelques invitations.

« A nos plus intimes seulement, ajouta-t-elle. Nous verrons comment vous vous en tirerez....

— Maman, sois tranquille!

— Oui, c'est ce que tu dis toujours. Avec toi, il n'y a jamais de danger, jamais rien à craindre.

— Je te jure, maman.... Ce n'est que Gallois qui m'inquiète.

Quel dommage qu'il ne nous seconde pas un peu mieux! Voilà le seul point noir. Mais cela marchera, cela marchera, je t'en réponds!

— Eh bien, si cela marche aussi joliment que tu l'espères....

— Oui, oui, maman!

— ...et que je le souhaite, mon enfant, une autre fois nous allongerons la liste des spectateurs, — de ces heureux! »

Le maître de Savonnettes était venu prévenir Mme Thévenet.

V

ABSALON CONTINUE SES RECHERCHES

Vois-tu, madame Desrigny, je suis persuadé que cet enfant n'est pas en bonne santé. Il n'a plus la belle mine qu'il avait lors de son arrivée à Paris. Je lui trouve le teint pâle, le visage amaigri, l'œil terne....

— Mais pas du tout, monsieur Desrigny, tu t'imagines....

— Je ne m'imagine rien : je n'ai qu'à regarder pour voir. Pierre n'est certainement plus le même; il a quelque chose,... quelque chose qui l'attriste, l'abat.

— Que pourrait-il avoir?

— Le mal du pays, voilà tout. Cet enfant a besoin de revoir son coin de terre natale, sa grand'mère, sa tante, qui l'a élevé, ses cousines, tout son monde d'autrefois. Il ne se plaint de rien,

ne réclame rien, mais il n'en souffre pas moins. Je m'en vais lui proposer d'aller passer ses vacances de Pâques chez sa maman Fanny, et tu verras comme sa figure s'épanouira, tu verras sa joie!

— Comme tu te préoccupes! Quel mal tu te donnes! Et toujours pour ma famille!

— Ah! oui, toujours! C'est désolant! C'est.... C'est notre refrain! » ajouta en riant M. Desrigny.

Cette conversation avait lieu un dimanche matin, sur la terrasse de la maison de campagne que M. Desrigny possédait à Montgeron, et d'où l'on embrassait un vaste horizon, une longue et superbe étendue de la vallée de l'Yères. Il faisait très doux, très beau; le printemps, bien qu'on ne fût encore qu'à la mi-avril, était « en avance », et M. et Mme Desrigny avaient quitté leur hôtel de la rue Raynouard, afin de mieux profiter du renouveau et le mieux savourer.

Le cousin Desrigny ne s'était pas trompé : aux premiers mots qu'il adressa à Pierre pour lui demander s'il lui serait agréable d'aller passer les fêtes de Pâques à Bar-le-Duc, les yeux de l'écolier étincelèrent de bonheur, tout son visage s'illumina et resplendit.

« Oh! oui, mon cousin! s'écria-t-il en sautant au cou de l'excellent homme.

— Ah! Ah! je m'en doutais bien! Tu vois, madame Desrigny, tu vois? »

Pierre, qui n'avait jusqu'ici jamais mis le pied hors de son lieu de naissance, était, en effet, atteint de cette accablante mélancolie, cet invincible dépérissement causé par l'absence des êtres et des sites qui vous ont vu grandir et vous sont chers entre tous, de ce « mal du pays » ou nostalgie, si bien nommé *agrité* en patois lorrain (du latin *ager*, champ, pays). Ce n'était pas, selon l'expression de son ami Raymond, « dans la lune » qu'il errait ou que vaguait sa pensée, lorsqu'il lui fallait donner

Absalon avait reconnu Pierre et s'avançait vers lui.

la réplique, dans quelque scène de drame ou de comédie, à son condisciple ou « au maître » Matteo; c'était sur les sommets boisés de sa chère Ville-Haute ou à travers les prairies, les friches et les vignes du gentil village de Savonnières. De là lui venaient ses distractions ; voilà pourquoi il avait l'air si dépaysé, si ahuri et hurluberlu chez Mme Boisserand, sur le « Théâtre Champion ».

Ce profond malaise disparut comme par enchantement au premier contact du sol natal. Tel Antée, le géant de la Fable, reprenait des forces dès qu'il venait à toucher la terre maternelle.

La durée des vacances de Pâques, à l'institution Champion, était d'une semaine, — toute la semaine pascale; mais, sur l'intercession de M. Desrigny, et vu l'état de santé de Pierre, M. Champion n'hésita pas à lui doubler son congé, à lui accorder quinze jours, qu'il passa tout entiers en famille, auprès de sa bonne-maman et de sa maman Fanny, ou dans les bois du Haut-Juré, aux alentours de la Vierge-du-Hêtre.

Certes, cela lui faisait gros cœur de voir occupée par d'autres, par des étrangers, la maison forestière, l'humble mais si avenante et riante demeure où s'était écoulée son enfance et où il avait laissé tant d'intimes et enivrants souvenirs. Sans doute, il aurait pu entrer, faire visite au garde qui avait succédé à son oncle Thévenot, et qui certainement ne lui aurait pas refusé l'accès de ses trois pièces et de l'hectare de terrain dont se composait son petit domaine. Mais Pierre, toujours si impressionnable, ne se sentait pas le courage de pénétrer sous ce toit qui n'abritait plus rien de lui, rien de vivant pour lui, rien que des images mortes et de vains fantômes. Il se contentait d'errer dans tous ces chemins et ces sentiers à travers bois, qu'il avait, dès l'enfance, maintes fois parcourus avec son oncle, et qui lui étaient tous restés si familiers.

Le pauvre oncle Thévenot, « papa Médéric », comme Pierre

l'appelait tout enfant, — de même que sa tante était pour lui « maman Fanny », — quelle triste et horrible fin! Il y pensait souvent, le revoyait sans cesse auprès de lui, dans ses sylvestres promenades. Quelle mort soudaine! Quel coup pour maman Fanny, pour bonne-maman, pour eux tous! Pierre se rappelait ce matin-là, ce matin d'octobre, où le maire de Savonnières, M. Jordanis, accompagné du garde champêtre l'Épaisseur, était venu les prévenir, avec d'étranges circonlocutions.... Jamais cette visite, cette scène, ne s'effacerait de sa mémoire.

« Et dire qu'on n'a pas trouvé l'assassin! songeait-il. Comment n'a-t-on rien pu découvrir?... Comment?... Les recherches, forcément restreintes à une classe d'individus, confinées aux braconniers de Bar et de Savonnières, auraient dû pourtant être si faciles!... »

Un après-midi qu'il ruminait ces funèbres pensées, tout en cheminant dans un sentier rocheux, qui, à certain endroit de la forêt, longeait une excavation bordée de sapins, seul vestige d'un pavillon de chasse, désigné jadis sous le nom de Saint-Roch, et démoli peu d'années auparavant, il entendit soudain un sourd grognement, et vit surgir un gros caniche noir, bientôt suivi d'un pauvre hère, en train de fouiller et querir chapechute dans cette fosse, parmi ces restes de décombres.

C'était Milord et son maître Absalon, le fameux braconnier, — non plus Milord, « le sauveur », « le bon chéri », depuis longtemps décédé; mais un de ses congénères, qui, en mémoire du défunt et en reconnaissance de l'insigne service rendu, avait été baptisé du même nom.

Instinctivement, Pierre eut un mouvement de recul et voulut rebrousser chemin, mais Absalon, qui l'avait reconnu, s'avançait vers lui :

« Pourquoi vous sauver, monsieur Pierre? dit-il d'une voix dolente et comme suppliante. Pourquoi? Est-ce que, vous aussi, vous croyez que c'est moi qui... qui ai... moi, le...? Vous

savez bien pourtant que les juges n'ont pu relever aucune charge contre moi, et qu'ils ont dû me relâcher ? Et cependant Dieu sait! ce n'est pas faute de m'avoir questionné, tourné et retourné! Non, ils n'ont rien pu relever, parce qu'il n'y a rien, parce qu'on ne peut rien me reprocher.... Voyons, monsieur Pierre, est-ce que, si c'était moi, je causerais comme ça avec vous ? Est-ce que je vous aurais abordé ? Est-ce qu'au contraire je ne vous éviterais pas?

— C'est vrai, murmura Pierre.

— Je suis assez malheureux, allez, qu'on ait pu me soupçonner.... Eh! je comprends bien, je vis toujours dans les bois, et naturellement.... Mais, vous savez, j'y arriverai! Ce que les juges n'ont pu faire, je le ferai! Je me le suis juré et je ne cesse d'y penser. J'y mettrai le temps.... Ça, ça peut être long ; mais, tonnerre de Brest! il faudra bien que je parvienne à mon but, que je découvre le criminel pour qui j'ai été arrêté et mis en cage! Ah! le misérable! Quand je le pincerai!... »

Dans son impatience de saisir le coupable et de dissiper et détruire tout soupçon, Absalon s'était même, en ces derniers temps, attiré une fâcheuse affaire.

Un tisserand de Bar, qui avait sa *cave* ou *boutique* au sommet de la Ville-Haute, au tournant de la rue du Jard et de la rue de Naga, et qui, tout comme Absalon lui-même, faisait de la pêche et de la chasse ses plus constantes et sérieuses occupations, avait eu la malchance de braconner dans les bois voisins de sa demeure durant plusieurs nuits, au commencement d'octobre, notamment pendant la nuit et le matin même où le meurtre du garde Thévenot avait été commis. Instruit de ce détail, Absalon s'était hâté d'en tirer la conséquence qu'il cherchait, qu'il désirait, la preuve irrécusable et formelle qu'il était si avide de posséder.

« Ça pourrait être lui.... Ce doit être lui!... C'est lui! »

Ainsi raisonnait notre homme, à l'exemple de ce mémorable

personnage des *Saltimbanques*, le légendaire Bilboquet, qui s'entendait si bien à formuler des conclusions favorables à ses intérêts :

« Cette malle est-elle à nous?... Elle doit être à nous ! »

Le père Grossetête — tel était le nom du pseudo-tisserand et authentique et incorrigible braconnier — avait été, à son tour, appréhendé au corps, incarcéré, mis au secret, longuement et soigneusement interrogé et « cuisiné ».

« Oui, effectivement, j'avais bien mon fusil, déclara-t-il. J'ai bien chassé dans le Haut-Juré ce matin-là, le matin du 7 octobre.... C'est vrai, je l'avoue.... Mais je n'étais pas du côté de Savonnières, du côté du Fond-de-l'Enfer; j'étais tout à l'opposé, au delà de Combles.... J'ai même rencontré par là un garçon de la ferme Saint-Michel.... Je ne peux pas vous dire son nom : je ne le connais que de vue; c'est un grand sec, qui a les cheveux carotte, avec des *sons* plein la figure.... Il coupait des osiers au bord d'une mare.... Il m'a aperçu, lui aussi, pour sûr, et il doit se rappeler.... Vous n'avez qu'à le faire venir et lui demander si c'est vrai. »

Ce ne fut pas facile de retrouver ce valet de culture. Il avait quitté la ferme Saint-Michel dans la première quinzaine de novembre, pour aller se placer dans une autre ferme située à l'extrémité nord du département, près de Montmédy, afin, avait-il annoncé, de se rapprocher du Luxembourg, son pays natal. Dans cette ferme, dite de Plaisance, on ne le rencontra pas; il était parti depuis plusieurs semaines pour le Luxembourg même. Enfin on le découvrit chez une de ses sœurs, aux environs de Vianden, et il confirma les dires du père Grossetête, qui fut aussitôt relaxé.

Mais, à son tour, le père Grossetête voulut sa revanche, et attaqua en justice son accusateur. Il ne lui réclamait pas moins de 25000 francs de dommages-intérêts, ce qui ne pouvait être qu'une plaisanterie et fit rire tout le monde, car personne

n'ignorait, à Bar et aux alentours, qu'Absalon ne possédât d'autre fortune et, comme on dit, pour tout potage, outre son chien Milord, successeur de son sauveur et « bon chien » décédé, que les guenilles et loques qu'il portait sur le dos.

« Il a de l'aplomb, le père Grossetête! disait-on. Ou plutôt il la perd, la tête, il devient fou : demander 25 000 francs à qui ne pourrait même pas payer 25 sous!

— Il y a entre eux, prétendait un autre, une rivalité de métier. Absalon l'a dénoncé par rancune, par vengeance....

— Eh! Eh! peut-être bien!

— J'en mettrais mes deux mains au feu! »

Tant il y a qu'Absalon, sévèrement admonesté par M. Henriot, le juge de paix, et par M. Poupardin, le président du tribunal, dut se rétracter, et, à défaut de billets de banque, présenter ses très humbles excuses à son émule et concurrent, le braconnier Grossetête.

« C'est un peu fort tout de même! ronchonnait-il. Moi qui croyais si bien tenir mon individu, avoir déniché celui que je cherche! Toutes les apparences étaient pour moi! Ah! pas de chance! pas de chance! »

L'épicière de Savonnières, Mme Lerat dite la Souris, qui du reste n'avait jamais douté de l'innocence de son voisin et protégé, confirma à Pierre tout ce qu'Absalon avait conté à celui-ci dans le sentier de Saint-Roch. Pierre la rencontra un dimanche, — le premier dimanche après Pâques, — comme elle revenait d'une promenade au bois, en compagnie de la veuve Brisetuile. C'était d'ailleurs leur habitude à toutes deux, pour peu que le temps fût propice, de monter, chaque dimanche après midi, jusqu'à la Vierge-du-Hêtre. Mme Lerat ne pouvait fermer sa boutique, à cause du bureau de tabac qui s'y trouvait adjoint; mais elle priait la vieille mère Pichancourt, que ses mauvaises jambes retenaient au logis ou plus souvent devant sa porte, sur le banc contigu à l'épicerie, ou encore l'ex-charron

Séraphin Rossignol, aussi affligé de rhumatismes, de « surveiller un peu son monde », autrement dit sa clientèle, peu nombreuse d'ordinaire, ce jour-là, aux approches du soir. Et, escortée de Mme Brisetuile, son inséparable amie, avec qui cependant elle différait totalement au moral encore plus qu'au physique, et discutait et se chamaillait sans cesse, elle s'en allait par la rue Haute, grimpait à petits pas le chemin du Fond-de-l'Enfer, puis les raccourcis et raidillons qui la menaient, à travers bois, jusqu'au carrefour de la Vierge. De sa promenade dominicale, qui était comme un exercice hygiénique pour elle, sa seule sortie, Mme Lerat ne revenait jamais les mains vides; tout le long du trajet, elle ne faisait que se baisser et se relever, cueillant ici un champignon, plus loin quelque fleurette, attirant à elle tout le bois mort qu'elle apercevait, et le laissant au milieu du sentier, afin de le retrouver et le ramasser en descendant et ne pas rentrer au gîte sans son fagot. Elle avait même inculqué cette manie à sa compagne, bien que celle-ci ne laissât pas d'être fort gênée par son embonpoint et s'essoufflât aisément, et toutes deux trouvaient ainsi moyen, en se promenant, de joindre l'utile à l'agréable, le profit au plaisir.

C'est dans ces conditions, comme elles traînaient l'une et l'autre, sur le bord de la route et en se dirigeant vers le village, leur récolte de branches sèches, que Pierre Gallois les accosta. Il arrivait du plateau des friches, au-dessus des vignes, et dévalait, presque en courant, un mauvais petit chemin caillouteux qui aboutissait à la route, lorsque, juste au point de jonction, il se jeta dans les deux « fagotières ».

« Comment! C'est toi, mon fi! s'exclama Mme Lerat. Te voilà dans nos pays? »

Il fallut que Pierre expliquât par quelle suite de circonstances il se trouvait là, ce qu'il était devenu depuis la tragique mort de l'oncle Médéric, et depuis combien de temps il était de retour à Bar. Il fallut surtout qu'il s'excusât de ne pas être encore allé

faire visite à Mme Lerat et à tous les braves gens de Savonnières — où, comme l'affirmait récemment et si hérétiquement ladite dame aussi bien que le boulanger Patricot et l'ex-charron Rossignol, on ne connaissait pas d'autre espèce d'habitants : tous honnêtes, la crème de l'humanité, dans ce délicieux village.

« Mais, madame Lerat, c'était bien mon intention d'aller vous voir....

— Tu n'étais guère pressé !

— ... et vous aussi, madame Brisetuile. Mais je ne voulais pas choisir un dimanche pour cette visite : je me rappelle que vous sortez toujours le dimanche, vers les trois ou quatre heures.

— C'est cela même.... Ah ! tu te souviens ? C'est ma seule occasion de prendre un peu l'air et de me dégourdir les jambes.

— Vous vous remuez cependant assez du matin au soir à la maison ! grommela Mme Brisetuile. Vous ne restez pas une minute en repos !

— Et c'est sans doute un peu pour cela qu'on m'a surnommée la Souris, conclut en riant Mme Lerat. N'importe ! J'aime à faire ma promenade du dimanche, à moins que le mauvais temps ne m'en empêche.

— Et aujourd'hui qu'il fait beau, je n'aurais trouvé chez vous que le père Rossignol ou la mère Pichancourt, acheva Pierre.

— Tout juste, mon fi !

— Aussi comptais-je pousser jusqu'à Savonnières un jour de cette semaine.

— Viens donc déjeuner demain avec moi, veux-tu ?

— J'accepte, madame Lerat, et je vous remercie, répondit Pierre.

— Mme Brisetuile voudra bien être des nôtres, — n'est-ce pas, Artémise ? — poursuivit Mme Lerat, et ce sera pour nous une occasion de causer du passé et d'avoir des nouvelles de vous tous. Depuis que ta tante n'habite plus la maison forestière et s'est transportée à Bar, je ne la vois plus, elle ne vient plus à

Savonnières.... Moi qui la fournissais depuis son mariage, depuis près de quinze ans! J'ai perdu là une bonne cliente, et une bonne amie aussi, je puis le dire! .

— Mais, madame Lerat, ma tante est toujours votre amie, je vous assure, protesta Pierre.

— Je ne dis pas non, mon garçon, je ne doute pas de ses sentiments à mon égard; je constate seulement qu'on ne se voit plus comme jadis, qu'on est trop loin les uns des autres. »

Le lendemain, au déjeuner, les convives évoquèrent inévitablement le souvenir de l'oncle Médéric et de sa mort, son assassinat; le nom d'Absalon fut prononcé, et Pierre ne manqua pas de rapporter à Mme Lerat l'entretien qu'il avait eu avec le braconnier, quelques jours auparavant, près de l'excavation de Saint-Roch.

« Oui, il s'entête à vouloir trouver l'assassin, repartit l'épicière. L'emprisonnement qu'il a subi, non plus pour braconnage, — il y est accoutumé, à celui-là, et ne s'en plaint pas, n'en dit mot, — mais comme inculpé d'un meurtre, l'a profondément affecté, et il a fait serment de découvrir le coupable. Peut-être ferait-il mieux de se tenir tranquille....

— Je voudrais bien vous y voir, Olympe, si vous aviez été l'objet d'une accusation pareille! interrompit Mme Brisetuile.

— Ma chère Artémise, il faut laisser ces enquêtes aux magistrats : chacun son métier! Absalon a déjà eu de sérieux ennuis avec un tisserand du Jard, un nommé Grossetête.... Tu es au courant sans doute, Pierre?

— Oui, madame.

— Maintenant le voilà lancé sur une autre piste.

— Ah! s'exclamèrent à la fois Pierre et Mme Brisetuile.

— Vous ne m'aviez pas dit cela, ajouta cette dernière. Quelle autre piste donc?

— C'est ce matin qu'il est venu me conter la chose. Il soupçonne à présent un paysan des environs, un braconnier de la

commune de Montplonne, contre qui ton oncle a plusieurs fois verbalisé. Il ne m'a pas dit le nom de cet individu, sur le compte duquel il se renseigne en ce moment, qu'il est en train d'observer, de surveiller.... Pauvre Absalon ! Il ne pense qu'à cela. Le fait est que les juges se sont trop pressés de lui mettre la main au collet, je le disais bien.... Vous vous rappelez, Artémise? Vous n'étiez pas de mon avis....

— Certes non, et je ne le partage pas encore à présent.

— Absalon est un original, un sauvage, un véritable homme des bois, tout ce que vous voudrez ; mais il est incapable d'un crime ! Jamais on n'aurait dû s'en prendre à lui et l'arrêter !

— Mais qu'en savez-vous donc, Olympe ?

— Voyons, je....

— Oui, comment faites-vous pour être si sûre de tout ce que vous nous affirmez là? Je vous admire, ma parole!

— Vous m'admirez ?

— Certainement ! Et je vous plains aussi, Olympe ! Et vous me faites peur !

— Qu'est-ce à dire? Avec toutes vos énigmes....

— Peur, oui ! Quand je vous vois donner accès chez vous à cet homme, l'occuper à quantité de petites besognes, par charité, je le veux bien....

— Je n'ai jamais eu à me plaindre d'Absalon, déclara énergiquement l'épicière.

— Possible ! Mais tout cela est très dangereux, Olympe, et je tremble toujours....

— Laissez donc, Artémise, laissez donc ! Si je vous fais peur, vous, vous me faites rire ! »

Le repas fini, Mme Lerat proposa à ses hôtes d'aller faire un tour dans le parc. La comtesse de Vadinsaux l'avait, de longue date, autorisée à pénétrer dans son domaine et à s'y promener librement, autorisation dont l'épicière, toujours esclave de son commerce, profitait peu. C'était le cas aujourd'hui, par cette

tiède et printanière journée, d'user de l'aubaine. Mme Lerat installa au comptoir la mère Pichancourt, qu'elle avait toujours sous la main; elle jeta sur sa tête une sorte de fichu ou *fanchonnette*; Mme Brisetuile, de son côté, se coiffa d'une rustique capeline, et l'on se dirigea vers la grille du parc, qui s'ouvrait tout près de là, à trente pas de l'épicerie.

Pierre y avait joué maintes fois, durant son enfance, dans ce parc de Savonnières. A certains jours de fête, la comtesse de Vadinsaux se plaisait à inviter, au nom de son fils, les gamins du village, à les régaler de tartelettes et de confitures, et ce fut une vraie joie pour lui de revoir ces allées sablées ondulant autour des pelouses ou à travers les massifs, ces corbeilles de fleurs savamment disposées, ces arbres exotiques, ces statues de marbre et ces urnes décoratives, ces grands vases sculptés, dressés çà et là à un croisement ou un tournant d'allées. Quant au château, du rez-de-chaussée aux combles, toutes les persiennes en étaient hermétiquement closes : il semblait abandonné.

« Mme de Vadinsaux est donc absente? demanda Pierre.

— Nous ne l'avons pas vue de tout l'hiver, répondit Mme Brisetuile. Elle est auprès de son fils, dans le Midi, du côté de Nice....

— Ce qui est une perte, et une grosse perte, pour le pays, ajouta l'épicière. Mme la comtesse est ma meilleure cliente.... C'est désolant!

— Comment donc va M. Adhémar? reprit Pierre.

— Voilà quelque temps que nous n'avons eu de ses nouvelles. N'est-ce pas, Artémise, vous n'avez rien entendu dire?

— Rien. Je sais comme vous qu'il a été fort souffrant.

— J'aperçois là-bas un aide-jardinier, le petit Beaurosier: nous l'interrogerons en passant, opina Mme Lerat.

— Beaurosier! Un joli nom pour un jardinier, remarqua Pierre.

— Oui, c'est ce que lui a dit son chef, le père Bisouard, en le prenant avec lui, poursuivit Mme Lerat : « Avec un nom « comme ça, mon garçon, tu ne peux manquer de faire ton « chemin dans la partie ! »

Comme nos promeneurs arrivaient près du jeune homme, qui était occupé à sarcler une plate-bande, Mme Lerat l'interpella et lui demanda des nouvelles de la comtesse et de son fils.

« Mme la comtesse va bien, répondit-il. S'il n'y avait qu'elle ! Mais c'est M. le comte ! Il y a cependant un peu d'amélioration, et madame espère revenir avec lui à la fin du mois prochain, quand les froids ne seront plus à redouter.

— A la fin du mois ? répéta Mme Lerat.

— Oui, vers le 25 mai. C'est ce que Mme la comtesse a écrit avant-hier à Mme Maucotel, la concierge. Et encore, pourvu que M. le comte n'ait pas de rechute. Avec lui, c'est toujours à craindre. Il a donné bien de l'inquiétude à Mme la comtesse tout cet hiver, allez, madame Lerat !

— Je sais ! La pauvre dame serait si heureuse sans cette terrible maladie de son fils !

— Ah ! chacun porte sa croix ici-bas ! » soupira Mme Brisetuile, en guise de conclusion.

Et nos promeneurs, après avoir remercié le jeune Beaurosier de ses renseignements, prirent congé de lui et poursuivirent leur marche à menus pas.

M. Vassely s'entretenait avec Pierre après la classe.

VI

DEUX SAGES

Si Raymond Boisserand avait trouvé un conseiller et un maître dans son voisin, l'employé des postes et acteur occasionnel Séverin Matteo, Pierre Gallois, de son côté, s'était lié avec un jeune professeur de physique et de chimie de l'institution Champion, qui, ayant remarqué son zèle et ses heureuses dispositions pour l'étude de ces sciences, lui avait peu à peu témoigné un intérêt particulier, une sympathie et une prédilection qui ne faisaient que s'accroître. Ce professeur se nommait Julien Vassely. Il sortait de l'École polytechnique, où il était présentement examinateur ; il était, en outre, spécialement attaché, en qualité de professeur de mesure électrique, à l'École nationale d'électricité ; et, malgré son âge peu avancé, ses

trente-trois ans, avait déjà publié, sur la science électrique, des mémoires et des livres couronnés par l'Institut, et très hautement appréciés dans tout le monde savant.

De taille élevée, le dos légèrement voûté, le teint pâle, les yeux gris bleu, la physionomie empreinte de douceur, de bonté, de sérénité et comme de candeur, Julien Vassely n'avait d'autre goût et d'autre passion que la science et ne vivait que pour elle. C'était un modeste et un timide ; c'était aussi un heureux et un sage, qui ne convoitait ni argent ni honneurs, que ne rongeait aucune ambition, sinon celle de s'instruire davantage et de travailler et d'étudier le plus possible. Quand on lui disait qu'avec son savoir, ses diplômes et tous ses titres, il aurait pu se procurer aisément une situation bien plus lucrative, « une belle position » dans l'industrie :

« Mais je me trouve très content de mon sort, répondait-il. Combien de mes camarades, qui me valent, et valent même bien plus que moi, gagnent moins que moi ! Je n'ai pas du tout à me plaindre. J'aime mes études, mes recherches, mes expériences, mes appareils, mes livres : eh bien, voyez ! je ne les quitte pas ; je ne sors de mon cabinet que pour me rendre à mes cours, à mes examens ou à mon laboratoire. Jamais je ne suis tiraillé et ennuyé par des visites officielles, des obligations mondaines, toutes ces corvées qui mangent sottement notre temps. Je fais ce que je veux et ce qui me plaît. N'est-ce rien cela ? N'est-ce pas le suprême bonheur : être son maître, — autant du moins que chacun de nous peut l'être ici-bas ? »

Malgré sa timidité et son apparente gaucherie, et quoiqu'il rougît pour un rien, ainsi qu'une jouvencelle, et comme pour confirmer l'adage antique : « Rougis, jeune homme : c'est la couleur de la vertu », Julien Vassely était un excellent et admirable professeur, et ses leçons, articulées à voix calme, lente, insinuante, d'une aisance et d'une clarté parfaites, étaient très prisées de tous ses auditeurs.

Tout de suite Pierre se sentit attiré vers ce maître, et s'appliqua à l'écouter, — et Dieu sait avec quelle attention et quelle ferveur il prêtait l'oreille à ses démonstrations, comme il buvait ses paroles! — et à bien se pénétrer et bien profiter de ses cours, son cours de physique du mardi après-midi, et de chimie minérale le vendredi matin.

Si Raymond avait ce qu'on nomme « la bosse » du théâtre, et rêvait de devenir acteur, Pierre, lui, avait celle des études scientifiques, de la physique notamment, et n'aspirait qu'à suivre cette vocation. Si on lui eût demandé ce qu'il désirait faire plus tard, s'il eût pu exprimer, devant son cousin Desrigny, son vœu le plus intime et le plus cher, il aurait certainement déclaré qu'il se sentait né pour être professeur, né pour étudier, chercher, méditer, enseigner, pour passer sa vie dans son laboratoire, au milieu de ses livres et de ses instruments. Cette existence qu'il se souhaitait et qu'il rêvait, c'était précisément celle qu'avait choisie et que menait M. Julien Vassely, qui était ainsi non seulement son maître et éducateur, mais son modèle, son idéal, comme un dieu pour lui.

Ces secrets sentiments, enfouis dans le cœur de Pierre Gallois et dont il ne se rendait pas très bien compte lui-même, qui s'agitaient en lui sourdement et confusément, n'avaient pas échappé à la perspicacité de M. Vassely, qui, à son tour, se reconnaissait ou se devinait dans son élève : de là sa sympathie pour lui, l'intérêt et l'affection qu'il lui portait. De maintes façons, sans relâche et de son mieux, il encourageait les efforts de Pierre, s'entretenait avec lui après la classe, lui indiquait des ouvrages à lire ou à consulter, et lui apportait au besoin ces volumes. Il en arriva même à lui donner de temps à autre des leçons particulières, et, pour cela, à l'inviter à venir le voir le dimanche, soit chez lui dans son petit appartement de l'avenue Bosquet, soit à l'École nationale d'électricité, où il avait son

laboratoire, et dont il était, en même temps que professeur, un des principaux administrateurs.

C'est alors que Raymond Boisserand put s'écrier de nouveau, et avec pleine raison, que son ami Gallois le secondait vraiment bien peu dans ses entreprises théâtrales. Pierre s'en désintéressait même de plus en plus, de ces séances qualifiées d'artistiques, où il ne servait absolument qu'à donner la réplique à Raymond et au *grand* Matteo, et à leur permettre de satisfaire leur goût et d'exhiber leurs talents.

Sans cesse Raymond rappelait son camarade à l'ordre, s'efforçait de l'enlever à M. Vassely :

« Ne va donc pas chez lui demain ! Matteo est libre, et il nous récitera un nouveau monologue, qui obtient en ce moment le plus grand succès, un monologue désopilant, mon vieux, *l'Anglais à Versailles*. Puis nous jouerons des fragments du *Mariage de Figaro*.... Nous nous amuserons bien ! Viens donc !

— Impossible ! J'ai promis à M. Vassely ; il m'attend.

— Lâche-le ! Envoie-lui un télégramme.

— Je ne te demande pas de lâcher Matteo, moi.

— Ce n'est pas la même chose ! Matteo et notre théâtre, c'est le plaisir, c'est la fête ! Tandis que ton M. Vassely, c'est toujours la leçon, la classe....

— Mais si la leçon est mon plaisir, à moi, plutôt que ton théâtre ?

— Je ne comprends pas. Préférer la leçon ?... Ce n'est pas possible !

— C'est comme cela pourtant ! »

Cette divergence de goûts et d'amusements n'altéra que fort peu d'ailleurs la camaraderie des deux jeunes gens, qui, s'ils se voyaient plus rarement le dimanche, en dehors de la pension, ne cessaient, durant toute la semaine, d'être ensemble, voisins en classe, comme au réfectoire et au dortoir, et passant

Pierre et Raymond allaient frapper à la porte de M. [illegible]

toutes leurs récréations l'un avec l'autre et le plus souvent en compagnie de M. Demorange, leur maître attitré.

M. Demorange, alors âgé de quarante-huit ans, était un ami et un compatriote du père de Raymond : tous deux avaient pour pays d'origine l'ancien département de la Moselle, les environs de Metz, et s'étaient connus là-bas, avant les néfastes événements de 1870. C'était par l'intermédiaire de M. Demorange, et afin d'être spécialement surveillé par lui, toujours sous ses yeux, que Raymond Boisserand était entré à l'institution Champion, et Pierre, devenu l'inséparable compagnon du jeune Boisserand, avait naturellement bénéficié de cette paternelle sollicitude. Volontiers, durant les récréations, tous deux grimpaient l'escalier des dortoirs, et allaient frapper à la porte de M. Demorange, qui était logé dans l'établissement et occupait, au troisième étage, une vaste chambre mansardée, mais bien aérée et bien claire.

Alors on causait. Tour à tour Raymond ou Pierre disait quelles leçons ils avaient apprises, quels devoirs ils avaient terminés, les difficultés rencontrées, vaincues ou subies, les remarques effectuées, et les mille et mille incidents du jour. On regardait par la fenêtre, dont la vue, à cette époque, plongeait sur de longs terrains vagues et s'étendait très loin. On écoutait M. Demorange deviser de ses voyages, de ce qu'il avait observé en Belgique et en Hollande, en Allemagne, en Autriche, à Londres. Ou bien encore on jouait aux dames, aux dominos, aux jonchets.

M. Demorange, dont le chef de la pension, le sagace et paternel M. Champion, faisait le plus grand cas, et qu'il traitait comme le meilleur de ses collaborateurs, presque comme un associé, avait joui jadis d'une belle fortune, et l'on aurait pu le croire alors destiné à occuper un haut rang dans le monde. Tout son patrimoine, toutes les brillantes espérances qu'il avait conçues ou avait été en droit de concevoir, avaient brusquement

sombré à la suite de nos défaites et de l'arrachement de la Lorraine à la terre de France. Il s'était trouvé ruiné presque du jour au lendemain. Menacé, en outre, et traqué par les Allemands à cause de sa fidélité au pays de ses pères, et pour sa loyauté, son dévouement et son courage, il dut s'enfuir de ses domaines, prendre le rude chemin de l'exil. Durant des années, il erra en Europe, gagnant son pain comme il pouvait, et souvent par les travaux les plus pénibles et les plus chétivement rétribués.

Dans ses malheurs et sa misère, il avait eu, comme il disait parfois, — bien qu'il parlât très rarement de sa vie intime passée et surtout de ses infortunes, — deux consolateurs, deux tout petits livres qu'il avait constamment emportés avec lui et promenés partout, son *Virgile* et son *La Fontaine*, qu'il savait l'un et l'autre par cœur, du reste, et citait volontiers. Il avait le goût des lettres et des arts, avait lu tous les chefs-d'œuvre, visité a peu près tous les musées de l'Europe, contemplé et admiré toutes les merveilles de l'esprit humain, et, dans ces lectures, dans ces contemplations et admirations, puisé d'ineffables délices. Jamais, si durement que le sort l'eût frappé, quelles qu'eussent été ses épreuves et ses luttes, ses souffrances et détresses personnelles, suites et conséquences de nos désastres nationaux, jamais un mot d'égoïste récrimination ou d'amertume ne s'échappait de ses lèvres.

« A quoi bon? » pensait-il sans doute.

Pour parler le langage de cette antiquité qu'il connaissait si bien et où il se complaisait tant, ses longues et profondes tribulations n'avaient pas été pour lui comme l'*antre de Trophonius*, un de ces abîmes ou enfers d'où l'on sort le front à jamais assombri, à jamais marqué par la douleur et le désespoir.

Le rire, au contraire, s'épanouissait aisément dans ses yeux clairs, brillants et caressants, sur sa franche et avenante physionomie. Il grondait peu ses élèves, ne leur présentait jamais

un visage sévère et rébarbatif, leur faisait toujours bonne mine, avait toujours pour eux, même lorsqu'ils avaient encouru des reproches et qu'il fallait les tancer, des paroles aussi empreintes de tact, de bon sens, de lumineuse raison, que de finesse d'esprit et d'insinuante persuasion.

En dépit des cruelles leçons que lui avait infligées la vie, M. Demorange avait immuablement conservé son naturel accort et jovial : c'était « un gai » ; c'était aussi un sage, et l'on peut même ajouter, malgré tant d'afflictions et de déboires, un heureux. Oui, un heureux, et qui, modestement, au fond de lui-même, savait apprécier et savourer son bonheur. De même qu'un problème de mathématiques ou une expérience d'électricité faisait oublier à M. Julien Vassely toutes les calamités de ce bas monde, il suffisait à M. Demorange d'une églogue ou d'un chant de Virgile ou d'une fable de La Fontaine pour se sentir transporté dans le bleu du ciel, enlevé bien au-dessus et bien loin de toutes les désolations, de toutes les ruines et les hontes éparses ou amoncelées dans cette « vallée de larmes ».

Parmi les conseils pratiques qu'il avait donnés à son protégé Raymond Boisserand et, par contre-coup, à Pierre Gallois, un de ceux sur lesquels il avait le plus insisté et qu'il rappelait et continuait de recommander fréquemment, c'était de faire apprendre aux jeunes gens, outre les éléments de lettres et de sciences spécifiés dans les programmes universitaires, un métier manuel. Il y avait là sans doute un résultat de son expérience personnelle, une remarque ou règle dont il avait reconnu et éprouvé lui-même toute l'utilité, toute la souveraine importance, après son expulsion du pays natal et son pénible et douloureux exode à travers l'Europe.

« Je ne vous dis pas, expliquait-il à ses deux petits amis, de vous initier au métier de maçon ou de plombier, au métier de charpentier, de couvreur, corroyeur ou forgeron, quoiqu'on ait vu et qu'on voie encore de nos jours des fils de princes apprendre

à forger le fer[1]. Non! Il s'agit simplement de ne pas vous lancer dans la vie sans avoir un gagne-pain entre les doigts, un gagne-pain sérieux et sûr, d'un emploi courant, général, indispensable. Mais vous pouvez le choisir, ce gagne-pain. On n'a pas toujours et partout besoin de comptables ou de copistes, ou plutôt ce genre de commis abonde et surabonde partout. Pour un poste de teneur de livres, vous trouvez quinze, vingt candidats, et encore le meilleur comptable de Paris ou de Marseille peut n'être bon à rien à Londres ou à Francfort, et, par conséquent, mourir de faim. Tandis qu'un serrurier, un menuisier, un ébéniste, un mécanicien, n'importe où les circonstances le mènent, n'importe où le sort le jette, rencontrera toujours et sans peine un atelier où se faire embaucher. Rien de plus aléatoire à notre époque, et, très souvent, rien de moins lucratif que les professions dites libérales. Il y a des médecins, des ingénieurs, des dessinateurs, des musiciens, pianistes, violonistes, etc., à profusion dans tous les coins du monde : un ouvrier, même médiocre, est toujours et partout certain, au contraire, de se procurer du travail et de gagner sa vie. Gagner sa vie : point capital, mes enfants. Les idées que je vous expose là ne sont pas nouvelles; elles ont été soutenues, entre autres, et magnifiquement, admirablement, par un écrivain que vous lirez plus tard, l'auteur d'*Émile*, Jean-Jacques Rousseau. C'est à lui, peu ou prou, que beaucoup de nobles, élevés selon ses principes et sa méthode, ont dû, pendant notre première Révolution et durant leur séjour à l'étranger, de ne pas tomber dans la misère noire, et ont pu, grâce au métier manuel qu'ils avaient appris comme le disciple de Jean-Jacques, se procurer de quoi vivre. »

1. « C'est une tradition, dans la famille royale des Hohenzollern, que chacun des princes apprenne un métier manuel. Le dernier fils de Guillaume II, le prince Joachim, qui fait en ce moment ses études secondaires, vient de commencer son apprentissage. Il se rend tous les jours chez un forgeron de la localité et s'y essaye à battre le fer. » (Le journal *le Temps*, 2 mars 1910.)

Conformément à ces judicieux avis, Raymond avait résolu de faire choix d'un métier, et, après avoir bien hésité, longtemps cherché, s'était décidé pour celui de relieur. Son père ainsi que M. Demorange avaient approuvé ce choix.

« De cette façon, avait observé M. Boisserand, si tu as quelque cahier ou registre à confectionner, ou bien un volume à réparer, — et qui n'en a pas, qui ne se trouve dans ce cas ! — tu pourras effectuer toi-même cette besogne, à ton loisir et à ton gré. »

Et, chaque jeudi après-midi, Raymond allait passer une couple d'heures dans un grand atelier de reliure, l'atelier de MM. Rittel frères, situé à proximité de la pension, et apprenait à plier et assembler les feuilles, à les coudre, à rogner les tranches, façonner les couvertures, etc. Peu à peu il prenait goût à ce travail, s'y intéressait vivement, s'y appliquait, s'y passionnait.

« C'est une excellente idée que vous avez eue de me diriger dans cette voie, disait-il à présent à M. Demorange. Sans vous je n'aurais jamais pensé à cela, et c'est un plaisir pour moi, un vrai plaisir d'aller chez MM. Rittel.

— Tu aimes presque autant la reliure que la comédie ? lui avait en souriant riposté M. Demorange.

— Ah non, pas autant, monsieur ! Non, il s'en faut ! »

Pierre, lui, avait tout d'abord songé à suivre l'exemple de son ami Raymond et à l'accompagner le jeudi à l'atelier Rittel ; puis il s'était ravisé, avait reconnu que la mécanique ou l'horlogerie lui siérait davantage. Mais, quand il avait parlé de son projet à son cousin Desrigny, celui-ci avait écarquillé les yeux :

« Mécanicien ? Horloger ? s'était-il récrié. Tu veux apprendre ?... »

Il n'en revenait pas. Pierre avait beau lui répéter les arguments de son maître, il n'était pas convaincu, ne comprenait pas. Où M. Demorange estimait prudent et habile d' « avoir deux

cordes à son arc », M. Desrigny déclarait dangereux de « courir deux lièvres à la fois ».

« A quoi bon compliquer ainsi ta vie, encombrer et entraver tes études, te charger l'esprit de choses dont tu n'auras jamais besoin dans ta partie, dans le commerce, et qui y sont absolument étrangères? Est-ce que tu crains de ne pas trouver plus tard quelqu'un pour réparer ta montre si elle se détraque?

— Mais, mon cousin....

— Oui, je devine ce que tu vas me dire ; je me rends très bien compte du raisonnement que tient M. Demorange : oui, sans doute.... Mais, pour toi, négociant, je ne vois pas en quoi l'horlogerie peut te servir, pas plus du reste que la reliure à ton ami Raymond. Si tu désires apprendre quelque chose en dehors de tes cours, tourne-toi, par exemple, vers les langues étrangères. Tu étudies l'anglais à la pension : tu pourrais prendre des leçons particulières d'allemand ou d'espagnol. Qu'en dis-tu? Veux-tu que j'en parle à M. Champion? »

Pour la première fois, Pierre se dit que le cousin Desrigny, toujours si bon et d'une bonté si éclairée, d'un jugement si net et si élevé, n'avait peut-être pas raison ici, et que la prévoyance et la sagesse étaient du côté de M. Demorange.

Rose et Agathe apportaient chaque semaine un petit pécule.

VII

ABSALON CONTINUE

Un matin de mai, Pierre Gallois se trouvait à Montgeron, chez son cousin, où il était venu passer les trois jours de vacances de la Pentecôte, quand arriva un télégramme lui mandant la mort de sa grand'mère. Elle avait soixante-dix-sept ans, mais rien ne faisait prévoir une aussi brusque fin. Toujours valide et solide, la taille bien droite, l'allure dégagée, il n'y avait que ses cheveux blancs et ses lunettes, et aussi les rides creusées sur son front et ses joues, pour déceler son âge, et elle semblait destinée à de longs jours encore, à finir centenaire. Soudain, un soir, au moment où elle s'apprêtait à quitter son fauteuil pour gagner son lit, elle était retombée assise, morte sans un cri ni un soupir, sans souffrance.

Pierre avait toujours eu pour sa « bonne-maman » une profonde et très vive affection, que l'excellente femme lui rendait bien d'ailleurs : son Pierre, son petit Pierre était son préféré, il n'y avait pour elle rien au-dessus de lui ; aussi cette brusque et suprême séparation le frappa comme d'un coup de massue, et lui causa un chagrin sans pareil, une consternation, un accablement et un déchirement inconnus de lui jusqu'alors.

Le lendemain de son arrivée eurent lieu le service funèbre dans l'église Saint-Pierre-Saint-Étienne, et l'inhumation dans ce cimetière de Bar qui s'étale au pied du coteau de Maëstricht, et où, dix-huit mois auparavant, on avait conduit le corps du garde Thévenot, si mystérieusement et traîtreusement frappé.

La maman Fanny était toujours la vaillante et laborieuse ménagère que le cousin Desrigny appréciait tant et ne se lassait pas de prôner. Il aimait les travailleurs, il aimait les gens courageux, M. Desrigny, et Mme Thévenot, qui, avec ses très modiques ressources, les huit ou neuf cents francs que gagnait son mari, était parvenue à élever trois enfants et à prendre soin de sa vieille mère, avait conquis toute son estime, et, entre tant de parents, tant de gens à qui il se faisait un devoir de venir en aide, lui semblait tout particulièrement digne d'intérêt et d'appui.

« Ta filleule, cette brave Fanny, je ne sais comment elle fait pour s'en tirer! disait-il parfois à Mme Desrigny.

— Oh! je le sais bien, moi! ripostait celle-ci, toujours maussade et comme en maugréant. C'est grâce à toi qu'elle s'en tire, grâce à ce que tu lui envoies tout le long de l'année : voilà tout le mystère, la clef de l'énigme ; et si tu n'étais pas là, c'est alors qu'on pourrait vraiment se demander ce qu'il adviendrait, comment elle s'en tirerait. Quelle misère ce serait, mon Dieu! Que gagne-t-elle à présent que son mari n'est plus là? Que lui rapporte sa besogne dans les corsets? Vingt-cinq sous par jour, nous écrivait-elle le mois dernier.

On vit apparaître une toute vieille femme.

— Eh bien, elle n'en a que plus de mérite !

— Le mérite, c'est toi, monsieur Desrigny, qui l'as tout entier. Tu plaisantes, voyons ! C'est toi qui la fais vivre, toi qui fais vivre ses enfants, et ce jeune Pierre dont tu t'es chargé.... Toute ma famille est à tes crochets....

— Et la mienne donc ! Est-ce que....

— J'en suis honteuse !

— Il n'y a pas de quoi ! Mais c'est la ritournelle obligatoire immanquable ! Est-ce que notre devoir à tous n'est pas de nous entr'aider ? Est-ce que cette fortune que nous avons acquise....

— Que tu as acquise, toi ! rectifia Mme Desrigny.

— Non, non, erreur ! Que nous avons acquise en commun, madame Desrigny. Est-ce que cette fortune ne t'appartient pas aussi bien qu'à moi, et pouvons-nous mieux l'employer qu'à adoucir le sort de tes parents ou des miens, de ceux qui ont eu moins de chance que nous ? Voyons, madame Desrigny, il faut donc toujours et toujours te répéter cela ? Cet argent est à toi comme à moi, à ta famille comme à la mienne ! »

Rose et Agathe continuaient leur apprentissage de modistes chez leurs voisines, les demoiselles Maginot, et, par leur zèle et leur conduite, donnaient toute satisfaction à la maman Fanny. Elles commençaient même à lui apporter chaque semaine un petit pécule, quelques francs, que leur allouaient leurs patronnes, et ces premiers salaires avaient rempli d'aise les deux fillettes et fait la joie de la maisonnée.

Pierre les trouva très grandies l'une et l'autre. Rose surtout, l'aînée, qui touchait à ses quinze ans, avait tout à fait belle mine, et dépassait sa cadette de toute la tête.

« Et toi, tu ne te vois pas ! lui disaient-elles à leur tour. Tu es méconnaissable ! Monsieur a de la barbe maintenant, monsieur a des moustaches qui pointent ! »

Pierre ne voulut pas regagner Paris sans aller revoir cette

bonne Mme Lerat, qui n'avait pas manqué d'ailleurs d'assister aux obsèques de la grand'mère, et à qui il avait promis une visite.

Elle était toujours svelte et alerte, toujours sautillante et frétillante, l'épicière de Savonnières, *la Souris*, et c'était plaisir de la voir trottiner et se trémousser, grimper et descendre, virer pivoter, pirouetter et tourbillonner dans sa petite maison proche de l'église. Elle était aussi toujours gaie et avenante, et avait conservé, empreint sur son fin minois, au milieu de ses rides, son spirituel et malicieux sourire. En dépit de ses cinquante-sept ans, elle était demeurée jeune, et, au carnaval dernier, avait amusé tout le village avec une de ses farces. Ne s'était-elle pas avisée de se costumer en mendiante, en vieille sorcière, et de s'introduire, sous ce déguisement, dans plusieurs maisons de Savonnières, voire au château et jusque dans la salle à manger de la comtesse de Vadinsaux!

C'était le soir, vers les sept heures ; la comtesse et son fils, un peu mieux portant cet hiver-là, étaient à table, quand soudain la porte opposée à celle par où se faisait le service, la porte donnant sur le vestibule, s'entr'ouvrit timidement, et l'on vit apparaître une toute vieille femme, courbée et comme cassée en deux, se traînant à l'aide d'une canne, un énorme panier au bras, vêtue de guenilles, la tête couverte et le visage à demi caché par un sordide chapeau de crêpe noir, ramassé au coin d'une borne. Et une voix toute tremblante et chevrotante murmura :

« Une pe... pe... petite cha... charité, si... si... s'il vous plaît! Mon bon... bon monsieur... ma... ma... bonne dame!... Si... si... s'il vous plaît!

— Mais qu'est-ce que c'est? Comment! Jusqu'ici! s'écria la comtesse, interloquée par cette insolite apparition et hors d'elle-même. Comment! Pénétrer jusqu'ici! Comme ça! Ah! c'est trop fort, par exemple! A quoi donc songe la concierge?

— Ayez pi... pi... pitié d'u... d'une pauvre....

— Comment êtes-vous entrée ? Comment avez-vous pu venir jusque dans le vestibule, jusqu'ici ? Eh bien, Adhémar, nous sommes joliment gardés, mon enfant ! reprit, d'un ton aigre et courroucé, tout vibrant d'indignation, Mme de Vadinsaux. Les Maucotel font un drôle de service !

— Ne vous fâchez pas, maman, » insinua timidement le jeune comte.

Elle semblait toujours lui faire peur, sa mère, toujours le terrifier. C'était elle la forte tête de la communauté, elle qui dirigeait la maison, et se substituait en tout à son fils, quoiqu'il fût arrivé à l'âge d'homme, et que ses vingt-trois ans fussent révolus. Il est vrai qu'il était d'une si débile santé, si veule et si chétif !

« Il y a de quoi se fâcher ! Il y a certes de quoi ! riposta la comtesse. Laisser pénétrer une mendiante dans le parc, la laisser entrer dans le château... comme si c'était une visite ! Ah ! c'est trop fort ! Je remets chaque semaine à Mme Maucotel dix francs pour les pauvres, pour les mendiants qui passent... et voilà maintenant qu'elle me les envoie ! Alors c'est la concierge qui vous a indiqué le chemin ?

— Non... non, madame.... Je.... Je suis venue comme... comme ça... au hasard.... J'ai... ai... ai... poussé la... la grille.... Ma... ma... bonne dame... ayez pi... pi... pitié... d'u... d'une....

— Tenez, voici pour vous, interrompit Mme de Vadinsaux en tirant une menue pièce de son porte-monnaie. Mais, une autre fois, ma brave femme, faites-moi le plaisir de ne pas entrer chez moi comme au moulin. Adressez-vous au concierge, qui a ordre de vous secourir.... Vous m'avez fait une peur ! J'en suis encore toute... toute estomaquée !

— Je vous demande bien pardon, madame la comtesse, bien humblement pardon ! répliqua Mme Lerat, de sa voix naturelle, cette fois, et en redressant sa taille et enlevant la loque qui

lui tenait lieu de chapeau. Mais c'est aujourd'hui le mardi gras, et vous l'aviez oublié!

— Ah madame Lerat! Voilà qui est digne de vous! s'exclama Adhémar avec un joyeux éclat de rire.

— Madame Lerat! Oh! Comment?... Oh! Me causer pareille frayeur! Il n'y a pas de bon sens! repartit la comtesse. Aussi, pour vous punir, vous allez vous mettre à table avec nous.

— Madame la comtesse, je ne suis pas dans une tenue convenable. Permettez....

— Non, non, tant pis! Comme cela!

— Ma... ma... ma... bonne dame... ayez pi... pi... pitié....

— Non! Comme cela! Ce sera votre châtiment! »

Tout le monde, à Savonnières, l'aimait et la choyait, la petite Mme Lerat, la Souris, à raison de sa constante belle humeur, de sa perpétuelle jovialité, et aussi de son inlassable complaisance et de son bon cœur. Il n'y avait qu'une voix sur son compte :

« L'excellente femme! »

Elle n'en continuait pas moins de discuter, ergoter, se chamailler et se houspiller sans cesse avec son inséparable compagne, l'énorme et gigantesque Mme Brisetuile, et c'était plaisir de les entendre pérorer et batailler.

« Vous feriez mieux de demeurer chacune chez vous, puisque vous ne pouvez jamais vous accorder! leur disait un jour leur voisin, le boulanger Patricot, présent à l'une de leurs coutumières querelles. Toujours des contestations et des chicanes entre vous, toujours en bisbille!

— Mais, monsieur Patricot, c'est le plaisir! répliqua la Souris.

— Drôle de plaisir!

— Vous ne voyez donc pas que si nous étions sur toutes choses et continuellement du même avis, ce serait d'un mono-

tone à n'y pas tenir? C'est justement parce que nous différons en tout et sur tout, Mme Brisetuile et moi, que nous nous entendons si bien et sommes si bien ensemble!

— Je n'y suis pas du tout, je ne saisis pas....

— C'est cependant comme cela, monsieur Patricot.

— Comment! C'est parce que vous ne vous entendez jamais l'une avec l'autre que vous vous entendez toujours si bien toutes les deux, me dites-vous? Qu'est-ce que c'est que ce galimatias?

— Encore une fois, c'est comme cela, monsieur Patricot. Oui, nous aimons à nous trouver ensemble, Mme Brisetuile et moi, précisément parce qu'il y a toujours de la contradiction, et, par conséquent, de l'animation, de l'entrain, de la variété entre nous deux. Nous ne nous ennuyons jamais en tête-à-tête. Supposez, au contraire, que nous ayons, elle et moi, en tout, les mêmes goûts, les mêmes opinions, les mêmes idées, mais ce serait d'un fade, d'un terne, d'un... ce serait mortel, monsieur Patricot!

— Oui, oui, je m'explique à présent.... Un de ces quatre matins vous vous empoignerez aux cheveux toutes les deux, et ce sera encore bien plus animé, bien plus amusant!

— Non, monsieur Patricot, vous ne verrez pas cela.

— Tant pis, madame Lerat, tant pis! Je le regrette, pour mon compte. C'aurait été drôle! »

En ce moment, les entretiens, discussions et noises des deux amies roulaient presque exclusivement sur les aventures d'Absalon et ses recherches, ses persistants efforts pour accomplir ce que la justice n'avait pu opérer, — la découverte et arrestation de l'assassin du garde Thévenot.

Naturellement, il suffisait que Mme Lerat eût été toujours convaincue de la non-culpabilité du braconnier, pour que Mme Brisetuile insinuât ou affirmât que, malgré ses protestations et l'ordonnance de non-lieu rendue en sa faveur, malgré

tout, Absalon pouvait fort bien ne pas avoir la conscience nette.

« Parfaitement! Et je ne comprends pas, ma chère Olympe, que vous vous obstiniez à recevoir cet individu chez vous, à l'employer journellement, comme vous le faites, à scier votre bois, nettoyer la devanture de votre magasin, griller votre café, faire vos courses.... Vous vous exposez là, je vous l'ai déjà dit.... Vous m'effrayez!

— Ah! par exemple!

— Ce n'est pas raisonnable de votre part.

— Taisez-vous donc, Artémise! Quel entêtement est le vôtre! Quel aveuglement! Est-ce que le chagrin et le désespoir de ce malheureux Absalon lors de son arrestation, et tout le mal qu'il se donne pour découvrir le coupable....

— Ta ta ta! c'est de la frime, tout cela!

— De la frime! Comment osez-vous dire?... Quand tout devrait vous convaincre de l'innocence de ce pauvre diable!

— Non, rien ne m'inspire cette conviction, au contraire! Je me méfie plus que jamais de tous ses remuements, ses micmacs!

— Mais voyons, Artémise, puisque les juges eux-mêmes ont reconnu....

— Les juges ne sont pas infaillibles!

— Voulez-vous me laisser parler, s'il vous plaît? Les juges ont reconnu, formellement reconnu, qu'Absalon n'était pas l'auteur de ce crime; ils l'ont relâché. Et c'est précisément parce qu'il a été profondément peiné et humilié par cette arrestation, qu'il a à cœur de mettre la main sur le criminel, et de prouver ainsi, d'une manière palpable, irréfutable, que les soupçons dirigés sur lui étaient immérités....

— Votre Absalon, ma bonne Olympe, ferait mieux de se tenir coi! Il a été relâché, tant mieux pour lui! Il devrait se rappeler le proverbe : « Qui veut trop prouver ne prouve rien »; et celui-ci encore : « Qui s'excuse s'accuse! »

— Vous parlez comme Sancho Panza, Artémise. Laissez donc vos proverbes de côté....

— Il finira par lui en cuire, à votre Absalon. Déjà, lorsqu'il s'est attaqué au tisserand Grossetête, le président du tribunal et M. Henriot, le juge de paix de la Ville-Haute, l'ont tancé d'importance : vous ne direz pas non, Olympe? Le voilà maintenant qui a jeté son dévolu sur un habitant de Montplonne, le nommé Tournesol, un triste personnage, paraît-il, uniquement parce que ce Tournesol était en mauvais termes avec le garde Thévenot.

— Oui, je sais ; c'est moi-même qui vous ai conté cela.

— Et vous approuvez ces enquêtes, ces espionnages, ces dénonciations?

— Pas du tout, Artémise, je n'approuve nullement ; mais que voulez-vous que j'y fasse? Vous-même me disiez un jour, et il n'y a pas très longtemps, que, si j'étais à la place d'Absalon, si j'avais été suspectée, outragée et humiliée comme lui, je me comporterais probablement de la même façon.

— C'est vrai.

— Eh bien alors? Quoi d'étonnant qu'Absalon se soit mis en tête de découvrir cet assassin et n'en démorde pas? On a beau lui dire que ce n'est pas son affaire, pas son métier, il continue....

— Et, cette fois, gare! Ce Tournesol est, dit-on, très violent, une vraie brute.

— C'est justement à cause de cette violence habituelle et de cette brutalité invétérée qu'Absalon le soupçonne d'avoir tiré sur le garde.

— Les choses se gâteront, Olympe, croyez-moi : il est impossible qu'il en soit autrement.

— Je ne vous dis pas non, Artémise. Vous n'avez que trop raison ici....

— Vous êtes bien aimable d'en convenir.

— Où vous avez tort, c'est quand vous vous refusez à voir dans ces persistantes et si dangereuses démarches d'Absalon la preuve certaine de sa non-culpabilité. Cela crève les yeux pourtant!

— Pas tant que cela, je vous assure, Olympe ; cela peut être une tactique.

— Une tactique?

— Oui, de la frime, encore une fois!

— Oh! Oh!... Tenez, Artémise, brisons là! Cela vaudra mieux. »

Mme Brisetuile et Mme Lerat n'étaient pas seules à appréhender les risques et périls auxquels s'exposait Absalon dans cette dernière poursuite, et par cette suspicion du sieur Tournesol de Montplonne. Le maire de cette commune, située un peu au delà de l'extrémité sud de la forêt du Haut-Juré, non loin de la maison forestière de la Vierge-du-Hêtre, se montrait même passablement inquiet de la tournure que pouvaient prendre et que prenaient même déjà les événements.

Tournesol était, à dix lieues à la ronde, réputé pour son caractère à la fois sournois et irascible, perfide et vindicatif, ses emportements, ses frasques et incartades, et il était la terreur de ses concitoyens et de tous les alentours. Logé ou terré dans une cahute, au bord d'un ruisseau, le ruisseau de Montplonne, à l'extrémité du village, il exerçait plusieurs professions mal définies, dont celle d'équarrisseur. Ainsi que l'avait remarqué Mme Lerat, c'était précisément l'abominable réputation du sieur Tournesol, ses allures de brigand, ses instincts de bête fauve, qui avaient poussé Absalon sur cette piste. Lorsqu'il eut découvert que le garde Thévenot avait eu, lui aussi, et après tant et tant d'autres, maille à partir avec ce bandit, il n'hésita plus, et se dit, comme précédemment, à propos du tisserand Grossetête :

« J'y suis!... Je tiens mon homme! »

Tournesol eut vent de cette clandestine enquête faite à son sujet par le pêcheur et maraudeur de Savonnières, des soupçons et accusations dirigés contre lui, et il ne manqua pas de riposter que « si maître Absalon continuait à lui échauffer les oreilles, il trouverait moyen de lui refroidir la langue ».

M. Feunette, le maire de Montplonne, désireux d'éviter un nouveau malheur : — c'était bien assez du meurtre de cet infortuné Thévenot ! — essaya de calmer l'ire de son administré Tournesol, qu'il savait « capable de tout ». Mais Tournesol avait son parti pris et se montra intraitable :

« Je ne lui dis rien, moi, à cet oiseau-là ! Je ne vais pas le chercher ! Qu'il ne s'occupe pas de moi, et je ne m'occupe pas de lui ! Mais s'il s'avise de m'attirer des tracas, bonsoir ! Je lui casse les reins comme à un lapin ! Vous pouvez lui répéter cela de ma part, monsieur le maire. »

C'est ce que fit ce dernier.

Se trouvant un matin de passage à Savonnières, M. Feunette alla frapper à la porte de celui qui, depuis un tiers de siècle, n'était plus connu que sous le sobriquet d'Absalon, et lui annonça qu'il venait causer un brin avec lui des propos répandus sur le compte de Tournesol.

« Un assassin ! Un gibier de potence ! interrompit Absalon.

— Non ! Ne nous emportons pas ; n'exagérons rien.

— Monsieur le maire, tout le monde sait, et vous-même vous savez mieux que personne ce que vaut ce....

— Il n'est pas question de cela, Absalon. Il est question uniquement des bruits que vous propagez sur Tournesol, des accusations que vous portez contre lui. Eh bien, non, Tournesol n'a pas tué le garde Thévenot : vous êtes dans une erreur complète. Il ne l'a pas tué, j'en ai la preuve certaine, et vous pouvez me croire.

— Pourtant, voyons....

— Il se trouve qu'à l'époque de l'assassinat de Thévenot, à la fin de septembre....

— Pardon, monsieur le maire, pardon! Je vous arrête tout de suite.... L'assassinat a eu lieu, non en septembre, mais dans les premiers jours d'octobre, le 7 octobre au matin.

— Soit! le 7 octobre. Eh bien, dix jours auparavant, c'est à-dire le 28 septembre, Tournesol, atteint d'une pustule charbonneuse, qui lui était survenue à la suite de l'équarrissage d'un cheval, est entré à l'hôpital de Bar, et il n'en est sorti que le 18 octobre.

— Vous êtes sûr, monsieur le maire?

— Les registres de l'hôpital font foi. Vous pouvez vérifier vous-même, Absalon.

— Mais... mais alors....

— Cela ruine complètement votre échafaudage?

— Évidemment! Je... J'en conviens! répliqua Absalon d'un ton penaud. Je croyais que Tournesol n'était entré à l'hôpital que le 9 octobre, et justement pour donner le change, se mettre à l'abri des poursuites,... des poursuites qui ont été dirigées contre moi, monsieur le maire, vous vous souvenez?

— Je me souviens, Absalon; mais, encore une fois, la maladie de Tournesol et son entrée à l'hôpital sont antérieures au 7 octobre, elles remontent au 28 septembre.

— On m'avait cependant bien affirmé, et à l'hôpital même, que c'était le 9 octobre.

— Erreur! Le 28 septembre. Vous pouvez vérifier les registres, Absalon.

— Alors!... »

Et le malchanceux pauvre hère leva les bras au ciel en poussant un soupir de profond chagrin et de découragement.

« Alors vous renoncez à impliquer Tournesol dans cette affaire, n'est-ce pas? Il n'en sera plus question?

— Faut bien, monsieur le maire, puisque c'est ainsi! N'em-

pèche que votre Tournesol est un rude coquin, un rude *malabre*, vous savez?

— A qui le dites-vous! Mais du calme, hein? Plus de ces fausses manœuvres.... Et puisque l'affaire est classée, enterrée, si j'ai un conseil à vous donner, n'est-ce pas, Absalon? eh bien, c'est de rester tranquille. Oui, croyez-moi, ne bougeons plus! »

M. Desrigny était très soucieux.

VIII

UN SORT QUI SE DÉCIDE

M. Desrigny résolut, ce jour-là, comme il montait vers les cinq heures du soir, l'avenue des Champs-Élysées et s'apprêtait à obliquer vers Passy, vers son petit hôtel de la rue Raynouard, de faire un crochet, de pousser jusqu'à la rue Miromesnil et d'aller causer avec M. Champion.

Il était très soucieux, M. Desrigny, très perplexe, et comme cette préoccupation lui venait de son jeune parent et protégé Pierre Gallois, il voulait s'en ouvrir au maître de pension et le consulter.

Pierre étudiait et travaillait parfaitement, se conduisait on ne peut mieux, obtenait d'excellentes notes ; il donnait à son cousin et bienfaiteur toute la satisfaction désirable, et cependant

ledit cousin n'était pas pleinement satisfait. Non, il avait des inquiétudes, des appréhensions.

« Il ne m'a pas du tout l'air d'aimer le commerce, ce garçon-là.... Voilà sa troisième année de classes, et, je ne sais, je.... Qu'en ferai-je, s'il ne veut pas du commerce? »

Loin de dissiper ces craintes, M. Champion ne fit que les aggraver.

Non, Pierre n'avait nullement le goût du commerce.

« Voyez, monsieur Desrigny : la première année, il a eu trois prix : prix d'arithmétique, prix de physique, prix de chimie; la seconde année, quatre prix : prix d'algèbre, prix de géométrie, prix de physique, prix de chimie. Ce sont là de sérieuses indications.

— C'est ce que je me dis. J'aurais préféré le voir s'appliquer à la géographie, aux langues vivantes, au droit commercial. Il suit cette année un cours de droit commercial, n'est-ce pas?

— Dans le second semestre, après Pâques seulement. C'est un cours qui ne comprend que huit leçons, une par semaine.

— J'ai toujours eu l'intention, comme vous le savez, de mettre cet enfant dans mon ancienne maison, chez mes successeurs, où sa place est retenue.... Il ne possède aucune fortune; il a été élevé par une tante qui est la filleule de ma femme et ne possède rien non plus. C'est lui plus tard qui devra être le soutien de cette mère adoptive.... Je pensais que, dans le commerce, il pouvait se faire rapidement une situation.... Cela me désoriente tout à fait!

— Je vous dois la vérité, cher monsieur Desrigny.

— Je comprends bien.... Du reste, c'est assez clair! Toutes les dispositions de mon jeune cousin sont tournées vers les sciences mathématiques et physiques.

— Absolument. Son professeur de physique, M. Vassely, le considère même comme un très brillant sujet, un sujet d'avenir; il ne s'agirait que de le pousser.

— Mais le pousser... où? jusqu'où?... de quel côté?

— Vers l'École centrale, par exemple, monsieur Desrigny.

— Et cette préparation exigerait combien de temps encore?

— Encore un an au moins, après cette année-ci. Oui, l'année prochaine, en octobre, il pourrait essayer....

— Et les cours de l'École centrale durent?

— Trois ans.

— Ce qui nous ferait plus de quatre ans d'études, quatre ans sans rien gagner. Et, au bout de ces quatre ans, est-il sûr au moins de trouver un emploi suffisamment rémunérateur? On prétend que non, qu'il est souvent, très souvent, fort difficile de caser ces jeunes gens, malgré leur diplôme d'ingénieur.

— C'est vrai ; je ne vous le dissimule pas, monsieur Desrigny.

— En sorte que, si je viens à disparaître d'ici là.... Eh, mon Dieu, monsieur Champion, cela peut arriver! Je n'ai plus vingt ans... je laisserai cet enfant sans position, abandonné à lui-même.... Voyez quelle responsabilité, quels tourments!

— D'autre part, monsieur Desrigny, ne convient-il pas d'encourager de si remarquables facultés? Ne serait-il pas de même très fâcheux de laisser insuffisamment cultivée cette intelligence si vivace, si ouverte?

— Oui, c'est aussi ce que je me dis.... Je ne cesse de peser le pour et le contre.... Enfin, en tout cas, Pierre est chez vous, et il y restera jusqu'à la fin de l'année scolaire. Nous verrons pour l'année prochaine.... Nous y réfléchirons! »

Et M. Desrigny tendit la main au maître de pension et prit congé de lui.

De retour au logis, il ne manqua pas de rendre compte de sa démarche à Mme Desrigny. C'était de son côté, à elle, que provenait la parenté avec Pierre Gallois, et, dans leurs affaires de famille, notamment leurs libéralités envers leur nombreux cousinage peu avantagé par la fortune, M. et Mme Desrigny

avaient coutume de ne pas se contrarier longtemps l'un l'autre, et de laisser chacun d'eux se prononcer en dernier recours sur le sort de ses parents propres.

Le délicat, noble et généreux M. Desrigny n'ignorait cependant pas le caractère étroit et fermé, la sécheresse d'esprit, la mesquinerie et le terre à terre de sa compagne. Mais quoi! c'était « de son côté », c'était de son cousin, à elle, qu'il s'agissait; et, s'il ne craignait pas de soulever des objections, de hasarder des remarques, des conseils ou exhortations, M. Desrigny ne se reconnaissait en quelque sorte pas le droit de prolonger la lutte, dans de telles conjonctures, et surtout d'imposer sa volonté.

A peine achevait-il le succinct résumé de son entretien avec M. Champion au sujet des préoccupations que lui causait l'avenir de Pierre, que Mme Desrigny fronça les sourcils et poussa de gros soupirs :

« Ah! mon Dieu! mon Dieu! Dire que mes parents ne te laisseront jamais tranquille, qu'il y aura toujours et toujours quelque chose!... Ah! mon Dieu! mon Dieu!

— Ce n'est pas en se lamentant de la sorte, madame Desrigny, que nous arriverons à une solution.

— Voilà maintenant que c'est ce gamin, qui ne t'est rien, qui n'est même que mon petit-cousin, à moi, le voilà qui te met martel en tête!

— Non, pardon, c'est moi, moi seul, qui me mets martel en tête.

— Mais à cause de lui! Est-ce que tu as eu besoin, toi, de faire tant d'études que cela pour te créer une position, et une brillante? Je lui en souhaite une pareille! »

Mme Desrigny ne voyait jamais que les succès matériels, l'argent principalement : c'était sa pierre de touche, son unique criterium.

« A quoi bon toute cette physique, cette chimie, toutes ces

sciences ? poursuivit-elle. Est-ce que tu as appris tout cela ? Et pourrait-il prendre un plus bel exemple que le tien ? Il n'aime pas le commerce, dis-tu....

— Oui, je le crains, interrompit M. Desrigny.

— Eh bien, il s'y fera ! Il faudra bien qu'il s'y fasse ! D'ailleurs, c'est un garçon très raisonnable, qui a du jugement, du bon sens, de bons sentiments aussi, du cœur, dont jusqu'ici, — heureusement ! Ah ! Seigneur ! il n'aurait plus manqué que cela ! — dont jusqu'ici nous n'avons qu'à nous louer....

— C'est vrai, et c'est précisément pour cela, madame Desrigny, que je serais désespéré de ne pas aider cet enfant de tout mon pouvoir, ne pas l'aider au mieux de ses intérêts : comprends-tu ?

— C'est ce que tu as fait. Tu t'es chargé de lui.... Mais le lancer dans des études interminables, le préparer à l'École centrale, l'y faire admettre, l'avoir ainsi des années et des années à notre charge, sans même être assurés qu'ensuite ces sacrifices se trouveront convenablement récompensés, c'est de la folie, monsieur Desrigny, de la folie pure ! Tu veux faire de Pierre un savant....

— Pardon ! C'est lui qui a l'amour de la science.

— Est-ce qu'à son âge on sait ce qu'on veut et ce qu'on aime ? Un jour c'est une chose, le lendemain une autre, le surlendemain.... Qui te dit d'abord qu'il n'aimera pas le commerce ? Qu'en sais-tu ?

— Évidemment ! C'est juste ! avoua M. Desrigny.

— Ne change donc rien à tes projets. Tu as parlé à MM. Costard et Montardier de leur confier Pierre cette année, à sa sortie de classes. C'est une affaire entendue avec eux. Pourquoi revenir là-dessus ? Non, non ! Mon petit-cousin Pierre, le neveu de ma filleule Fanny, sera dans le commerce ; je ne vois rien autre chose pour lui, rien qui lui convienne mieux. Ne

changeons rien à ce qui a été arrêté dès le début, monsieur Desrigny.

— Soit, puisque tu le veux!

— Et puis, il faut dérider ton front et chasser tes soucis.... Dire que c'est toujours et toujours ma famille qui vient t'ennuyer, te tourmenter! que c'est toujours pour l'un ou pour l'autre de mes parents, pour celui-ci ou celui-là, ou cet autre, que tu te.... Ah! mon Dieu! mon Dieu! »

Et c'est ainsi que le sort de Pierre Gallois fut décidé.

M. Costard faisait sauter en l'air une pièce de cinq francs.

IX

DANS LE COMMERCE

La maison de passementerie pour ameublement de MM. Costard et Montardier, ancienne maison Desrigny, était située boulevard Sébastopol, à l'angle du square des Arts-et-Métiers, et occupait un vaste rez-de-chaussée avec son entre-sol, et un très long magasin construit au placard au fond de la cour. Des deux associés, l'un, M. Montardier, était chargé des relations extérieures, c'est-à-dire qu'il passait tout son temps à courir chez les clients, à stimuler leur zèle, provoquer et noter leurs commandes, et, sauf le matin, à l'ouverture, et le soir, un instant, à la clôture, on ne le voyait jamais. L'autre, M. Costard, était, au contraire, toujours présent, toujours sur le dos de son

personnel, et c'est à lui que Pierre fut spécialement confié par son cousin Desrigny.

Il y avait aussi, renfermés et entassés dans une cage vitrée, sous l'œil de leur chef direct, M. Flamberge, cinq employés uniquement affectés à la comptabilité et à la correspondance. C'est dans ce service que Pierre eût désiré être placé : il lui semblait que là il serait moins troublé, moins bousculé, qu'il s'appartiendrait davantage.... Hélas! M. Costard lui portait trop d'intérêt, — un cousin de l'ancien patron! — pour l'abandonner ainsi à lui-même. Il le prit dès le premier jour sous son aile, et tint à honneur de l'initier en personne aux plus indispensables détails du métier. Il lui enseigna ce que c'était que ganses, galons, lézardes, bordures, crêtes, tresses, torsades, embrasses, sangles, etc., etc., lui expliqua comment et avec quoi se fabriquaient ces divers articles, lui en montra de nombreux spécimens de toute catégorie, en lui signalant les prix de vente, et lui recommandant de prendre ces chiffres en note sur un carnet *ad hoc*.

A l'exemple de la cousine Desrigny, et plus qu'elle encore, M. Arthur Costard ne voyait sur terre rien au-dessus du succès matériel, rien au-dessus de l'argent, ou plutôt même il ne voyait rien autre chose. Un homme ne valait pour lui que ce qu'il gagnait ou possédait. Un poète génial comme Victor Hugo, ou un savant comme Berthelot, ne l'auraient nullement intéressé, ne lui auraient rien dit du tout, s'ils eussent été dénués de fortune, pauvres; mais Hugo « propriétaire », mais Berthelot « rentier », oh! oh! diantre! fichtre! c'était tout différent, et cela « lui disait » alors.

Un tic coutumier de M. Arthur Costard, et qui le peint bien, consistait à faire sauter en l'air une pièce de cinq francs, en ricanant et s'exclamant avec une provocante ironie :

« Ah! ah! ce vil métal! Le voilà, le voilà, ce vil métal! »

C'était plaisir de le voir se livrer à cet exercice; et, par une

« Espero bien que tu no sas pas prendre cette affreuse boisonde... »

sorte de plaisanterie ou d'ironie passée à l'état d'habitude, il ne désignait presque jamais l'argent que par cette antiphrase : Ce vil métal.

« Il faut avouer, jeune homme, disait-il un jour à Pierre, que vous avez eu de la chance tout de même d'avoir votre cousin derrière vous !

— Je le sais bien, monsieur, interrompit Pierre, qui n'avait pas besoin qu'on lui rappelât ses devoirs envers M. Desrigny.

— Vous ne me comprenez pas : je veux dire que c'est un bonheur pour vous d'avoir été guidé vers nous, placé dans notre commerce par votre éminent cousin. »

En raison de sa brillante réussite dans les affaires et de sa grosse fortune, M. Desrigny méritait bien, aux yeux de M. Costard, l'épithète d'« éminent ».

« Oui, jeune homme, une vraie chance ! Car, voyez-vous, il n'y a, dans ce bas monde, que deux sortes de professions, les bonnes et les mauvaises, les professions en *rie* et les professions en *ure*. Épicerie, charcuterie, boucherie, boulangerie, pâtisserie, confiserie, droguerie, cordonnerie, horlogerie, bijouterie, mercerie, ganterie, chapellerie, draperie, tapisserie, rouennerie, passementerie, PASSE-MEN-TE-RIE ! Tout cela est excellent. Tandis que les professions en *ure* : peinture, gravure, sculpture, architecture, littérature... ah ! mon garçon, quelle misère ! quelle tablature et quelle déconfiture ! Cela ne vaut pas tripette ! Vous, vous êtes dans la bonne voie ; vous êtes né coiffé, jeune homme, et avec un cousin comme le vôtre !... »

Entré au magasin à huit heures, Pierre en sortait à midi pour déjeuner, y rentrait à une heure et demie, et à sept heures se trouvait libre. Alors avec quelle joie, son dîner dépêché dans l'arrière-boutique d'un crémier marchand de vin du voisinage, il regagnait sa mansarde de la rue Meslay, et se plongeait dans la lecture de ses traités de sciences et des journaux techniques que lui prêtait M. Vassely !

Il avait été stipulé qu'il serait « au pair » durant les trois premiers mois de son apprentissage commercial ; les trois mois suivants, il devait lui être alloué cinquante francs par mois ; ses appointements seraient ensuite portés à cent francs. En attendant qu'il gagnât de quoi subvenir à ses dépenses, M. Desrigny lui faisait une rente mensuelle de cent vingt-cinq francs, que lui versait la caisse même de la maison Costard et Montardier. Ces cent vingt-cinq francs suffisaient amplement à Pierre, qui avait des goûts et des besoins modestes, qui ne fumait pas et n'avait jamais mis le pied dans un café. La sévérité de la cousine Desrigny avait, de ce côté, produit un excellent résultat. Elle avait horreur du tabac, Mme Desrigny, et maintes fois elle avait dit à Pierre :

« J'espère bien que tu ne vas pas prendre cette affreuse habitude qu'ont tous les jeunes gens d'aujourd'hui, — l'habitude du cigare ou de la cigarette? Tu ne m'empesteras pas chaque fois que tu viendras me voir?

— Non, ma cousine, je vous le promets.

— C'est dans ton intérêt que je te dis cela, mon enfant. Tu n'as d'ailleurs pas d'argent de trop. Et puis c'est malsain, c'est malpropre, le tabac! Fi! »

Pierre n'avait de bons moments que le soir, une fois rentré dans sa chambre. Toute la journée, s'initiant de son mieux à un métier pour lequel il était si peu fait, qui lui était fastidieux, supportant son ennui le plus courageusement possible, il aspirait à l'heure de la délivrance, — sept heures. Il aspirait de même, et plus ardemment encore, à se trouver au samedi soir : le dimanche le magasin n'ouvrait pas; on était libre jusqu'au lundi matin.

Ah! le dimanche, il ne respirait et ne vivait autant dire que ce jour-là. Dès le matin, il partait pour l'École nationale d'électricité, située boulevard du Montparnasse, où M. Julien Vassely avait son laboratoire particulier, et où il ne tardait pas à se

rendre, lui aussi. Jusqu'à midi, on travaillait, c'est-à-dire qu'on préparait ou effectuait des expériences, on lisait et commentait des ouvrages ou articles relatifs à la science électrique, et le savant professeur continuait à son élève les leçons qu'il lui donnait auparavant à l'institution Champion.

« Quel malheur, s'exclamait-il parfois, que vous ne soyez pas resté un peu plus longtemps chez M. Champion, un an de plus seulement! Vous auriez décroché votre diplôme de bachelier.... Enfin, mon cher Gallois, on fait son chemin partout ici-bas, et le commerce peut sans conteste vous offrir des débouchés et des ressources que vous ne rencontreriez pas ailleurs. »

Pierre hochait la tête sans répondre. Ah! si cela n'avait dépendu que de lui, non, certes, il n'aurait pas quitté si vite l'institution Champion!

Le plus souvent, après cette séance du dimanche matin, M. Vassely retenait à déjeuner son jeune aide et élève. On se séparait vers deux heures, et Pierre se rendait alors chez son ami Raymond, de plus en plus féru de théâtre, lui, et qu'il trouvait d'ordinaire en compagnie du postier et acteur amateur Matteo, en train de déclamer une tirade d'Émile Augier, de Ponsard ou de Victorien Sardou.

Car, à présent, Raymond Boisserand ne se cantonnait plus dans les classiques, et cultivait volontiers le répertoire moderne.

Il avait éprouvé tout récemment une grande joie, une des plus suaves, des plus enivrantes émotions qu'il eût jamais ressenties. Matteo, qui jouait fréquemment sur de véritables scènes avait offert à Raymond de figurer avec lui dans une matinée artistique donnée à la mairie de leur arrondissement, au profit d'une œuvre de bienfaisance.

« Nous débutons par un acte d'*Hernani*.... le monologue de don Carlos sur le tombeau de Charlemagne.... Tu me donnerais la réplique dans la scène qui précède ce monologue....

— Le rôle de don Ricardo?

— Oui, tu le sais sur le bout du doigt.

— Oh! mais... enchanté! »

Mme Boisserand n'avait pas hésité à autoriser son fils à « paraître en public » : il s'agissait d'une bonne œuvre, de petits orphelins à secourir, — et puis cela faisait tant de plaisir à cet enfant! M. Boisserand, lui, commençait à trouver que Raymond s'occupait un peu trop de théâtre, et qu'il y avait là un danger auquel il était temps de parer.

« Il n'est pas du tout sérieux, ce garçon-là, disait-il à Mme Boisserand. Il ne pense qu'à pérorer, déclamer, se grimer, se harnacher, — faire le singe! Il serait d'âge pourtant à être raisonnable!

— Raymond est si jeune, pense donc, mon ami! répliquait la tendre et indulgente Mme Boisserand. Laisse-le s'amuser, s'amuser à sa guise. Il ne fait de mal à personne.

— Qu'à lui-même. A dix-huit ans, il devrait avoir autre chose en tête que de telles gamineries. J'y mettrai bon ordre un de ces quatre matins.... Je ne veux pas que mon fils *monte sur les planches*, moi! Chacun son goût. »

A six heures, Pierre Gallois prenait congé de son ami Raymond et de l'imposant et important Matteo, et se dirigeait vers la rue Raynouard. Son couvert était toujours mis, le dimanche soir, chez le cousin Desrigny, et il avait bien soin de ne pas arriver en retard, car Mme Desrigny était inflexible sur ce point comme sur tant d'autres, et il n'aurait pas fait bon que Pierre se fît attendre. On ne l'aurait, du reste, pas attendu; encore plutôt! On se serait mis à table sans lui; mais quelle semonce, quel déluge de reproches et de gronderies à son arrivée!

On ne pouvait pas dire que Mme Desrigny fût une méchante femme, certes non, et Pierre eût été le premier à protester contre une semblable allégation. La cousine Desrigny n'avait pas élevé d'enfants, n'en avait jamais eu; de là peut-être, outre la longue et grève maladie qui l'avait atteinte vers la trentaine, la cause

de la sécheresse et de la rigidité de son caractère. La grâce, qui a été, de tout temps, la plus essentielle et la première des qualités féminines, l'apanage de la femme, lui faisait totalement défaut. Pour comble, ses idées sur la vie, sur le monde, les affaires, la politique, sur toutes choses, étaient des plus bornées, l'étroitesse même : elle ne voyait jamais que l'apparence, le succès extérieur et immédiat, — ce qui reluit. Sciences, lettres, arts, étaient pour elle des mots à peu près vides de sens. Tandis qu'au contraire M. Desrigny, quoique n'ayant reçu qu'une instruction élémentaire, avait l'intelligence très affinée, suprêmement éveillée, une très vive curiosité de toutes les belles œuvres et les grandes découvertes de l'esprit humain. Il possédait une bibliothèque judicieusement composée, était abonné aux meilleurs journaux et aux deux ou trois revues les plus marquantes; il ne paraissait pas un volume important sans qu'il se hâtât de l'acheter et de le feuilleter tout au moins. Mme Desrigny, elle, ne lisait que les faits divers avec la chronique des tribunaux et le roman à la mode.

Le soir, après le dîner, on montait au petit salon, situé au premier étage de l'hôtel, juste au-dessus de la salle à manger. Ce petit salon était le lieu favori de Mme Desrigny, celui où elle se tenait régulièrement depuis son lever jusqu'au coucher, assise dans son fauteuil, près de la fenêtre, ou sur son canapé, au fond de la pièce, devant son guéridon éclairé par une lampe carcel. Pendant que le cousin Desrigny parcourait le journal, ou, étalant les cartes sur le tapis du guéridon, s'amusait à quelque réussite, la cousine interrogeait Pierre sur ce qu'il avait fait et était devenu durant toute la semaine, ses occupations, ses distractions, ses repas, sa santé. Elle lui donnait de maternels conseils, s'efforçait, par exemple, de lui enseigner l'économie la plus stricte et l'amour du gain :

« Au lieu de t'amuser à lire, le soir, dans ta chambre, et de perdre ainsi ton temps, ne pourrais-tu trouver des écritures à

faire, une petite comptabilité à tenir dans ton quartier? Cela se trouve, cela : tu n'aurais qu'à chercher un peu.... »

Presque chaque dimanche, elle revenait sur ce sujet, cette « petite comptabilité » chez quelque boutiquier des alentours de la demeure de Pierre.

Elle lui parlait aussi et surtout de ses devoirs futurs envers sa maman Fanny et envers Rose et Agathe, ses deux cousines:

« C'est toi qui devras être leur soutien plus tard.... Nous ne serons plus là, ton cousin ni moi.... Vous ne devez pas toujours compter sur nous.... C'est toi qui devras les aider, veiller sur elles, nous remplacer près d'elles.... Voilà ce que tu dois te dire chaque jour, te dire sans cesse, mon enfant : voilà ce dont il faut te bien pénétrer.... »

Elle avait toujours peur, une peur extrême, que Pierre ne s'imaginât que la fortune du cousin Desrigny, à laquelle il n'avait aucun droit, pût un jour lui revenir, même partiellement, et elle ne se lassait pas de lui répéter :

« Tu ne dois compter que sur toi, sur ton travail.... Rien autre chose! »

Mais, à côté de ces salutaires exhortations, il y avait toujours des petitesses d'esprit, des bizarreries, des ladreries absolument inconcevables chez une personne jouissant de plus de cent mille livres de rentes. Ainsi, à diverses reprises, il arriva à Mme Desrigny de sortir avec Pierre, et, se sentant faim, d'entrer chez un pâtissier et de manger une couple de gâteaux, sans que lui vînt l'idée, si naturelle pourtant et qui s'imposait, semble-t-il, d'en offrir à son jeune compagnon. Elle se restaurait à son nez, avalait brioches, babas ou tartelettes sous ses yeux, et le laissait se morfondre devant elle ; — cela sans doute dans un excellent motif, afin que Pierre, qui était dénué de ressources, qui n'avait pas « les moyens », ne s'habituât pas à ces chatteries, et ne contractât pas de coûteuses habitudes.

Une désagréable aventure qui lui survint à cette époque, mais

dont il n'eut la clef que longtemps après, montre bien la singulière lésinerie et les cauteleux procédés dont usait Mme Desrigny, et qui réjouissaient de si bon cœur son mari, lorsqu'il venait à les surprendre.

« Encore un tour de ma femme ! Méfie-toi de ta cousine et de ses promesses, Pierre ! » disait-il parfois avec son malicieux sourire.

Chaque année, au premier janvier, Mme Desrigny faisait un cadeau à Pierre, ainsi qu'à la plupart de ses autres parents d'humble condition, aux cousines Milon, Jeanne, Clémentine et Octavie, au cousin Ribadieu, à Amable Pagès, etc. A Pierre, comme aux autres d'ailleurs, c'était toujours quelque objet utile, quelque vêtement, du linge, des chaussures, etc., dont elle le gratifiait. Cette année-là, elle lui annonça qu'elle lui ferait faire six chemises pour ses étrennes, et lui dit de passer chez son fournisseur de lingerie attitré, chez Surtouques, rue des Petits-Champs :

« Il est prévenu ; il te prendra mesure pour une demi-douzaine de chemises. Vas-y le plus tôt possible, de façon qu'il me les livre pour le premier de l'an. »

Pierre se rend sans retard à l'adresse indiquée, où, en effet, on attendait sa visite, et, le premier janvier suivant, en allant rue Raynouard présenter ses souhaits à son cousin et à sa cousine, il trouva un superbe carton dans lequel ses chemises étaient empilées. Il emporte ce carton chez lui, l'ouvre, et, sans en vérifier le contenu, prend une des chemises, afin de l'essayer et de s'assurer qu'elles vont bien. C'était parfait. Il referma alors le carton et le rangea sur le haut d'une armoire, sans plus s'en occuper. Il avait d'autres chemises encore bonnes : les nouvelles venues pouvaient attendre.

Trois ou quatre mois plus tard, un matin, un dimanche de printemps, il s'avise de rouvrir ce carton pour en extraire une seconde chemise, et il constate, avec quelle stupéfaction ! que

le carton n'en contenait plus que deux, au lieu de cinq qui auraient dû s'y trouver.

Pierre Gallois vaquait seul aux soins de son ménage, faisait lui-même son lit et sa chambre, et, sauf son concierge, qui, selon une des obligations locatives de la maison, lui montait de l'eau et lui remplissait sa fontaine, personne ne pénétrait chez lui.

Qui donc avait dérobé les trois chemises manquantes?

Avec tous les ménagements, toutes les précautions et circonlocutions imaginables, Pierre interrogea ledit concierge porteur d'eau, et ne recueillit de lui que des protestations indignées. Ils faillirent même se brouiller.

« Comment, monsieur, vous osez soupçonner?...

— Mais non, monsieur Narcisse, mais non! Dieu m'en préserve! C'est un simple petit renseignement que je vous demande....

— Un petit renseignement? Un petit renseignement? Oui, oui, nous comprenons.... Est-ce que je suis chargé de garder vos chemises, moi? Est-ce que vous me les avez jamais confiées? Est-ce que...

— Monsieur Narcisse, je vous en prie!

— Est-ce que je savais seulement que vous aviez ce carton? Vous vous imaginez donc que je fouille dans vos affaires? Ah par exemple! C'est bien la première fois....

— Je suis désespéré que vous preniez ainsi la chose!

— Et comment donc la prendre, s'il vous plaît? Comment! vous m'accusez de....

— Mais non, monsieur Narcisse! mais non, encore une fois! »

Ce n'est que bien des mois plus tard, et dans une circonstance tout à fait fortuite, en causant avec Vincent, le valet de chambre de M. Desrigny, que Pierre découvrit le pot aux roses.

Mme Desrigny s'était ravisée. Ayant à effectuer des dépenses

sur lesquelles elle ne comptait pas, et qui réduisaient d'autant son budget cette année-là, elle avait jugé bon de rogner la part de son petit-cousin Pierre, et cela sans l'avertir : elle avait donné contre-ordre au chemisier :

« Monsieur Surtouques, vous ne ferez que trois chemises pour ce jeune homme.... Vous savez ? mon jeune parent... trois chemises au lieu de six. »

En sorte que Pierre qui, confiant dans la parole donnée et sur la foi des traités, avait cru recevoir six chemises, n'en avait en réalité reçu que trois.

Raymond Boisserand entra tout essoufflé.

X

SOMBRE HORIZON

Un soir de mai, Pierre Gallois, sa journée finie, était en train de dîner dans son petit restaurant habituel, sa crèmerie de la rue Meslay, quand il vit entrer Raymond Boisserand tout essoufflé, les joues pourpre, les yeux hors de tête.

« Ah ! mon vieux !... Ah ! mon vieux !... En voilà.... En voilà une nouvelle !... articula-t-il en bredouillant.

— Quoi ? Quelle nouvelle ? demanda Pierre.

— Ah ! mon vieux !

— Mais quoi ? Parle donc !

— Ah !... Non, tu ne te douterais jamais !... Je m'en vais.... Je quitte la France.... Mon père m'expédie au Caire... dans le commerce....

— Au Caire ?

— Oui, mon vieux.... Je pars dans quinze jours.... C'est une maison de commission qui est là-bas... les frères Lopez...

des correspondants de mon père.... On m'envoie là.... Ma mère ne voulait pas.... Mais papa a déclaré qu'il était temps... temps que je travaille.... Il est furieux parce que j'ai joué avec Matteo dans une petite pièce... au Théâtre des Poètes.... Tu sais?

— Dont M. Charles Léger est directeur?

— C'est cela.... Papa a vu mon nom dans des journaux.... Je n'avais pas pensé à changer de nom.... Alors il a dit qu'il fallait en finir.... Cela marchait cependant si bien! Ah! quelle déveine! Et que vais-je faire là-bas? Je suis désespéré, mon vieux!... Je ne suis plus à la pension : j'oubliais de te dire cela....

— Tu as quitté M. Champion?

— Ce matin même.... Mon père a déclaré que c'était suffisant.... Vois-tu, j'aimerais mieux me faire relieur, ainsi que je l'avouais tout à l'heure à M. Demorange en lui disant adieu.... J'ai assez appris ce métier.... Oui, j'aimerais mieux être ouvrier relieur que d'être dans un commerce qui ne me dit rien.... J'en ai parlé à mon père....

— Eh bien?

— Il a haussé les épaules, m'a répondu que je n'avais que des idées baroques dans la cervelle.... Acteur ou relieur : cela ne se ressemble guère! Il m'a dit que, s'il était contraint de choisir, il préférerait encore le métier de relieur, mais qu'il m'avait toujours destiné au commerce....

— Comme moi... mon cousin, murmura Pierre.

— Et qu'il fallait commencer mon apprentissage. Maman est désolée; elle ne voudrait pas me voir partir.... Mon père estime qu'il y a un extrême avantage pour moi à m'expatrier. « C'est à ton âge qu'il est bon de voyager, me dit-il. Cela te « formera, t'ouvrira les idées, mûrira ton jugement.... »

— C'est vrai, fit Pierre.

— Je ne conteste pas, et, s'il ne s'agissait que de faire un voyage en Égypte, je n'en serais nullement fâché; mais c'est

Pierre et Raymond gênèrent les gens.

le commerce, le commerce qui ne me va pas! Je ne me sens aucune disposition pour cette carrière....

— Et moi donc! Crois-tu?... soupira Pierre. Cependant, tu vois?... Il a bien fallu que j'obéisse à mon cousin.

— Tu n'en es pas plus content pour cela, répliqua Raymond, et, comme dit le proverbe, le mal de l'un ne guérit pas celui de l'autre. »

Tout en continuant leur entretien et ces communes doléances, ils quittèrent la crèmerie et gagnèrent le boulevard Sébastopol, puis les quais. L'air était tiède, le ciel sans nuages, et cette printanière belle soirée les conviait à s'éloigner des maisons et à chercher un peu d'espace et de verdure. Ils suivirent les quais jusqu'au Cours-la-Reine, et s'engagèrent à menus pas dans une allée de marronniers tout en fleurs.

Le contraste de leur situation présente avec leurs désirs et aspirations d'autrefois et tous leurs rêves passés ne leur sortait pas de l'esprit et revenait sans cesse dans leurs discours.

« Ah! qui nous aurait dit?...

— Quelle malchance!

— Tous les deux! Tous les deux dans le commerce! Malgré nous!

— Logés à la même enseigne!

— Une fatalité!

— Moi qui aurais tant voulu entrer au Conservatoire!

— Et moi poursuivre mes études!

— On tout au moins faire comme Matteo, pouvoir jouer çà et là! Mon père n'a rien voulu écouter, rien du tout! « C'est « exprès pour t'arracher à ce monde des théâtres que je tiens « à ce que tu quittes Paris, à ce que tu ailles au Caire! »

— Moi, je n'ai même rien osé dire à mon cousin. Il avait toujours été entendu que j'entrerais dans cette maison de passementerie....

— Ah! mon pauvre vieux! Pas de chance!

— Oh! non, pas de chance! Ni l'un ni l'autre! »

En prenant congé de Pierre Gallois, de son « pauvre vieux », comme il l'appelait si volontiers, Raymond lui promit de ne pas manquer d'aller le voir avant son départ et lui faire ses adieux :

« Je monterai le soir chez toi, si je puis; ou, plus sûrement, je passerai à ton magasin, dans la journée.... »

Mais, ce jour-là, lorsque Raymond se présenta chez MM. Costard et Montardier, il lui fut répondu que M. Gallois avait, depuis la veille, interrompu son travail, qu'il était malade et gardait le lit.

Raymond ne fit qu'un saut du magasin à la rue Meslay, et il trouva Pierre couché, en effet, et mal en point.

« Qu'y a-t-il ? Qu'as-tu donc ?

— Il y a que je m'ennuie tellement, tellement! s'exclama Pierre en se prenant la tête avec ses deux mains. Non, je ne pourrai pas rester chez ces messieurs, dans cette maison de mon cousin.... J'en meurs !...

— Mon pauvre vieux !

— J'ai beau me raisonner, m'obstiner, faire l'impossible.... C'est plus fort que moi! Non, je ne pourrai pas !... Voici deux nuits que j'ai la fièvre.... Je ne me tiens pas debout.... Le médecin? Oui, j'en ai vu un....

— Eh bien ?

— Il me dit que ce sont les nerfs.... Il m'a ordonné ces potions.... Mais, vois-tu, cela ne peut pas durer.... J'avais souvent entendu parler de « mourir d'ennui », sans savoir ce que cette locution signifiait. Je le sais maintenant, je sais qu'on peut fort bien mourir de lassitude, de spleen, de dégoût....

— Oh !

— C'est ainsi ! Je n'en puis plus !

— Préviens ton cousin !

— Mon cousin ne me doit rien.

— Sans doute, mais....

— C'est par bonté et générosité qu'il daigne s'occuper de moi. Encore s'il n'y avait que lui, oui, je pourrais... j'essaierais.... Mais il y a ma cousine, sa femme, qui prendra mal les choses, très mal ; m'accusera d'ingratitude, me reprochera de me montrer indigne de tout ce qu'on a fait pour moi.... Ah! quelle scène! J'y suis, je la vois d'avance! Et après? Après, que deviendrais-je? J'aurai contre moi ma tante de Bar-le-Duc, ma tante Fanny, qui m'a élevé, mes cousines, ses filles,... tout mon monde contre moi!

— Mon pauvre Pierre!

— Tous me traiteront d'ingrat, de sans cœur, et de paresseux aussi, et d'imbécile, qui rate sa position, qui perd son avenir! Ah! mon cher Raymond, je suis dans une triste passe!

— Il n'y a que ton cousin, encore une fois, qui puisse remédier à cette situation. Parle-lui franchement, ouvre-toi à lui avec confiance.... Je ne vois pas autre chose.... Tu m'as assez souvent initié à tes affaires de famille pour que je sois à même d'en juger et de te donner un conseil....

— Eh bien, n'hésite pas! Confie-toi à ton cousin Desrigny.

— Ah oui! évidemment! Si j'osais!

— Il faut oser! Il faut t'armer de courage! Tu n'as pas d'autre parti à prendre.... Ta cousine? Je la connais : tu me l'as si souvent dépeinte! Elle finira toujours par s'incliner devant la volonté de son mari et adopter sa façon de voir.

— C'est vrai....

— Ah! dans quelles pénibles circonstances nous nous quittons, mon pauvre vieux! conclut Raymond en hochant lentement la tête. Comme l'horizon est sombre!

— Et cependant, à notre âge....

— J'espère bien que ta maladie ne sera rien, que tu ne vas pas tarder à te remettre, poursuivit Raymond. Et il est bien entendu que nous nous écrirons chaque mois?

— Oui, je n'y manquerai pas, je te le promets.

— Adieu, mon vieux ! Et bon courage !

— Bon courage à tous les deux ! reprit Pierre.

— A tous les deux, oui ! Ah certes ! Et bonne santé à toi ! Guéris-toi vite ! »

Et les deux jeunes gens, tout émus et anxieux, désolés, accablés, les yeux brouillés de larmes, s'étreignirent longuement.

« Adieu !

— Adieu, Pierre ! Adieu, mon vieux ! »

Pierre fut happé au passage par le préparateur.

XI

UNE GRAVE RÉSOLUTION

Dix jours plus tard, Pierre Gallois était à peu près rétabli et avait repris son travail chez MM. Costard et Montardier, quand, un dimanche matin, comme il entrait à l'École nationale d'électricité, il fut happé au passage par le préparateur, M. Mangin, dont, depuis plusieurs mois déjà, il avait fait connaissance.

« Ah! je vous attendais, monsieur Gallois. J'ai à vous parler avant que M. Vassely arrive.

— Tout à vos ordres. A quoi puis-je vous être bon?

— C'est moi, au contraire, qui pense vous rendre service.... Je viens d'être nommé professeur de physique et de chimie chez

moi, au collège de Dôle, en sorte que je vais quitter l'École. Je m'en irai dans un mois, au quatorze juillet.... Eh bien, je me suis dit que ma place vous conviendrait peut-être, et, avant d'en parler à personne, j'ai songé à vous avertir.... Vous savez, ce n'est pas le Pérou : cent vingt francs par mois. Seulement on a beaucoup de temps à soi ; on n'est guère pris que jusqu'à trois ou quatre heures de l'après-midi. Il y a ensuite les vacances, plusieurs mois de vacances, pendant lesquels l'École est fermée : c'est à considérer, c'est appréciable, pour qui veut étudier, travailler personnellement.... M. Vassely fait grand cas de vous ; il vous porte un vif intérêt, vous aime beaucoup, et la nomination de mon successeur dépend de lui : il n'a qu'un mot à dire au conseil d'administration.

— Je vous remercie, bégaya Pierre.

— J'ai pensé que la nouvelle vous intéresserait, et, comme je viens de vous le dire, vous êtes le premier informé, le seul jusqu'à présent, — à part mes chefs, bien entendu, et, parmi eux, M. Vassely, — qui soit au courant de la chose. Mais dépêchez-vous ! Qu'on ne vous coupe pas l'herbe sous le pied !

— Oui... oui... en effet... merci..., continuait de bégayer Pierre.

— M. Vassely savait depuis longtemps que j'avais l'intention de m'en aller ; je ne le lui avais pas caché... Chacun, n'est-ce pas, a ses intérêts, son chemin à faire ?... Encore une fois, si ma place vous convient, ne perdez pas de temps ; prévenez aujourd'hui même M. Vassely, et posez votre candidature tout de suite ! Croyez-moi, ne lambinez pas, ne laissez pas surgir d'autres postulants.... On ne sait jamais !

— Merci... merci bien.... Oui, certainement.

— M. Vassely est tout-puissant dans cette affaire, son candidat est sûr d'être nommé. Allez-y donc hardiment, en toute confiance. »

Que faire ? A quoi se résoudre ?

Pierre sentait la tête lui tourner, son cœur battre à coups précipités.

Il fallait se décider sur-le-champ : M. Mangin venait de l'en aviser. Un retard risquait de compromettre le succès de la demande, c'était évident ; d'autres candidatures ne manqueraient pas de se présenter.

Que faire ? Que faire, mon Dieu !

Que diraient M. et Mme Desrigny lorsqu'ils apprendraient que Pierre avait quitté la maison de commerce où ils l'avaient placé, en vue de laquelle, pour ainsi dire, ils l'avaient fait venir à Paris, mis pensionnaire chez M. Champion, et à laquelle ils l'avaient de tout temps destiné ?

« Et cependant... il faut saisir l'occasion... une occasion comme celle-là... qui, très probablement, ne se renouvellera pas. Non, il n'y a pas à hésiter ! »

Aussi, dès que M. Vassely arriva au laboratoire, Pierre aborda la question.

« C'est M. Mangin qui vous a informé de son départ ? lui demanda M. Vassely.

— Oui, monsieur, lui-même, tout à l'heure.

— C'est fort bien, très gentil de sa part. Mais l'affaire est délicate, excessivement délicate pour moi. Si vous étiez libre, certes, cela ne souffrirait aucune difficulté, cela irait tout seul. Mais vos parents ? Votre cousin qui s'occupe de vous ? Il croira que c'est moi qui vous ai détourné du chemin où vous êtes, qu'il vous faisait suivre. Je vais ainsi à l'encontre des projets de votre famille.

— C'est vrai, monsieur ; mais vous savez combien cette voie m'est pénible ? Je ne suis pas fait pour le commerce, je ne veux pas y rester, j'ai hâte d'en sortir !

— Je comprends, mon cher ami ; je connais vos idées et vos goûts. D'autre part, vous voyez ma situation vis-à-vis de vous,

quelle responsabilité j'encours? Si encore vous étiez majeur! Vous avez vingt ans actuellement?

— Tout près, oui, monsieur.

— Que votre cousin vienne me reprocher de vous avoir incité abandonner la maison de commerce où il vous a placé....

— Je ne puis y rester, monsieur; je m'y ennuie trop, j'y souffre trop. Quand bien même je n'entrerais pas au laboratoire, je quitterais le commerce, pour lequel je ne me sens aucune vocation. J'y suis décidé. J'aime l'étude, la science; c'est de ce côté qu'est mon avenir, ma vie.... Je perds mon temps où je suis; j'aurais voulu préparer mon baccalauréat.... Pas moyen!

— Évidemment! fit M. Vassely.

— On ne peut pas me retenir de force dans ce magasin.... Je n'y resterai pas! Je ne veux plus y rester! répéta Pierre d'un ton véhément. Voilà une occasion qui s'offre, une occasion inespérée pour moi.... Je vous en conjure, monsieur....

— Mais, mon cher Gallois, vous n'avez pas besoin de me prier. Je vous suis tout acquis, n'en doutez pas. Mais vous comprenez bien aussi mes scrupules, voyons?

— Sans doute.... Oui, monsieur.

— Écoutez. Vous allez aujourd'hui même voir votre cousin ou lui écrire, reprit M. Vassely, car l'affaire presse, effectivement; le conseil de l'École se réunit après-demain, et il est fort possible que la question du remplacement de Mangin vienne sur le tapis. Ce n'est pas sûr, mais enfin il faut tout prévoir. Dès que vous aurez averti votre parent et obtenu son adhésion, envoyez-moi un mot, — par télégraphe, au besoin, — ou venez me voir. Dans ces conditions, c'est-à-dire en règle avec votre famille, vous êtes mon candidat. Voilà! C'est compris?

— Parfaitement, monsieur, et je vous remercie.... Je ne saurais trop vous remercier.... »

Pierre n'eut pas le courage d'aller chez M. Desrigny et de l'informer de vive voix de ce qu'on peut appeler sa résolution.

ce qui est bien le mot propre, car en lui-même il avait formellement pris son parti, il était formellement et irrévocablement résolu à profiter de l'aubaine, à entrer au laboratoire de l'École d'électricité. Si encore il n'eût eu que son cousin à affronter, ainsi qu'il l'avait dit dernièrement à Raymond, il se serait bien risqué ; mais il y avait la cousine, la terrible Mme Desrigny, si glaciale, si déconcertante, terrifiante !

Non, il ne se sentit pas le courage de se rendre auprès de M. Desrigny et de lui faire part de son dessein, de lui ouvrir son cœur.

Après avoir déjeuné en tête-à-tête avec M. Vassely, il regagna sa chambre, prit sa plus belle plume, et, conformément à une habitude qui n'est pas rare, confia au papier ce qu'il n'osait exprimer de vive voix.

« Mon cher cousin,

« Je vous supplie, vous et ma cousine, de me pardonner le chagrin que je vais vous causer.

« Je ne puis plus rester chez MM. Costard et Montardier. Je n'ai pas à me plaindre d'eux, je n'ai à me plaindre de personne ; mais je constate de plus en plus que je n'ai aucune disposition pour le commerce, et que je ne ferai jamais rien dans cette carrière.

« Une place de préparateur au laboratoire de l'École nationale d'électricité s'offre à moi, une place qu'il faut accepter tout de suite, si l'on veut l'obtenir, et j'ai accepté, mon cousin.

« Je vous demande encore pardon, mais je ne pouvais rester plus longtemps chez MM. Costard et Montardier : je m'y ennuyais trop.

« Je n'oublierai jamais tous vos bienfaits, mon cher cousin, ma chère cousine. Je n'oublierai jamais que vous m'avez recueilli, mis en pension, entouré de toute votre sollicitude et de

votre tendresse, et je vous conjure de croire que je ne suis pas un ingrat ! Je voudrais que vous pussiez lire dans mon cœur, constater combien je vous aime, combien je suis peiné de ce qui arrive, de ce que je suis *forcé* de faire.

« Pardonnez-moi, encore une fois, mon cher cousin, ma chère cousine, pardonnez-moi !

« Votre très respectueusement dévoué,

« PIERRE GALLOIS. »

Aucune réponse ne fut faite à cette lettre, qui d'ailleurs n'en demandait pas.

Mais il y avait à ce silence une autre raison : M. et Mme Desrigny étaient absents de Paris. Souffrante depuis la fin de l'hiver, les bronches toujours extrêmement délicates, anémiée, fatiguée, « toute patraque », comme elle disait, Mme Desrigny avait reçu de son médecin, le docteur Marc, le conseil d'aller d'urgence faire une cure dans les Pyrénées, à Cauterets, et comme les deux vieux époux ne partaient jamais l'un sans l'autre, M. Desrigny avait accompagné sa femme dans ce voyage.

Pierre n'adressa pas moins à M. Vassely un télégramme lui annonçant succinctement que son cousin était prévenu et ne s'opposait pas à son projet, — ce qui, dans les conditions données, n'était pas très loyal. Ce message ne pouvait manquer, en effet, d'être interprété par le destinataire comme renfermant explicitement l'autorisation du cousin, l'acquiescement exigé par M. Vassely pour patronner la candidature de Pierre. Celui-ci, à son tour, reçut le lendemain soir, c'est-à-dire le mardi, un mot de son protecteur, qui l'avisait de la réussite de sa proposition devant le conseil de l'École : Pierre Gallois était nommé préparateur au laboratoire, à partir du 14 juillet prochain, en remplacement de M. Mangin, démissionnaire.

Pierre aussitôt d'avertir M. Costard qu'il avait l'intention de quitter la maison.

« Nous quitter? Comme cela, tout d'un coup? Mais votre cousin? se récria M. Costard.

— Il est prévenu, monsieur.

— Et il ne fait pas d'objections?

— Aucune, monsieur.

— Aaaah! fit M. Costard étonné, en se grattant le menton. Aaaah!...

— D'ailleurs, reprit Pierre, je me tiens à votre disposition : si vous croyez avoir besoin de moi pendant quelques jours....

— Du tout, du tout, jeune homme! Vous pouvez filer à l'instant même. Et, sans indiscrétion, qu'est-ce que vous comptez faire?

— J'entre, comme préparateur, au laboratoire de l'École d'électricité.

— Aaaah!... répéta de plus belle M. Costard en ouvrant des yeux grands — selon l'hyperbole consacrée — comme des portes cochères, ou, si vous préférez, ronds comme des bobèches. Pré-pa-ra-teur! Aaaah!... Qu'est-ce que c'est que ça?

— C'est-à-dire que je préparerai les expériences à faire, que je surveillerai les essais qui sont en train, principalement les essais de mesure électrique....

— Les essais de mesure? Vous êtes au courant de... de ces machines-là?

— Mon Dieu, monsieur,... un peu.

— De mesure! De mesure! s'exclama M. Costard. Je vous ai toujours dit cependant que les professions en *ure* : littérature, peinture, sculpture, gravure, ne mènent à rien, qu'il faut choisir des métiers en *rie* : boucherie, charcuterie, boulangerie, quincaillerie, droguerie, bijouterie, mercerie, rouennerie... Voilà de bonnes carrières! Parlez-moi de cela! Vous aviez le pied à l'étrier, jeune homme, et il vous plaît de lâcher la bride et de

descendre de cheval.... Ah! là là là là! Vous vous en mordrez les pouces plus tard, vous verrez, avec votre *mesure*... même électrique! Vous ne ferez jamais rien de bon, mon garçon; c'est moi qui vous le prédis, moi, Arthur-Athanase Costard! Vous avez trop la tête dans les nuages, voyez-vous! »

Pierre vit entrer M. Desrigny.

XII

AU LABORATOIRE

Quoi qu'en pût penser et qu'en eût dit M. Arthur-Athanase Costard, Pierre se trouvait tout à fait dans son élément au laboratoire de l'École d'électricité, et il devait, non se repentir d'y être entré, non « s'en mordre les pouces », mais s'en féliciter, au contraire, et s'en réjouir de plus en plus.

Enfin! Il s'occupait là de choses qui l'intéressaient, qui le passionnaient, au lieu de ces fastidieuses besognes, de ces écœurantes corvées du magasin de passementerie, de ces réassortiments, exécutions de commandes, rangements, nettoyages, approvisionnements, etc.

Pierre Gallois se sentait né pour étudier, pour vivre dans les livres, les calculs, les méditations et spéculations scientifiques. Jamais il n'avait songé à s'enrichir, et c'est ce que déplorait sa cousine Desrigny :

« Quand, comme toi, on a une famille à soutenir, — ta tante

Fanny et tes cousines : trois femmes qui peuvent te tomber un jour ou l'autre sur les bras ! — on pense à se faire une situation, mon ami, on pense à gagner de l'argent. »

Et c'est aussi ce qui faisait souvent hausser les épaules à M. Costard et amenait sur ses lèvres un sourire de pitié et de mépris :

« Pas sérieux, ce garçon-là ! Pas sérieux pour deux liards ! Un rêveur ! Un hurluberlu ! Une tête à l'envers ! »

Et, jonglant de plus belle avec une pièce de cent sous :

« Ah ! Ah ! ce vil métal ! Ah ! Ah ! ricanait-il. La voilà, la meilleure récompense de nos efforts, le légitime et suprême salaire de nos fatigues et de nos sueurs ! Voilà ! Voilà ! Vous avez beau faire, allez, jeune homme :

Le veau d'or est toujours debout !
On encense
Sa puissance.... »

Pierre était, en effet, « un rêveur », dont l'esprit planait au-dessus de ces matérielles satisfactions et du terre à terre de l'existence. Il avait peu de besoins, et se serait, à la rigueur, contenté de pain sec et d'eau claire pour garder son indépendance et se consacrer uniquement à ce qui était son bonheur, sa passion, sa vie : l'étude et la science.

Il résolut, comme il avait campos en août et septembre, période habituelle des vacances de nos écoles, grandes et petites, d'aller voir sa tante Fanny, qui était, cela va sans dire, très mécontente de lui, furieuse qu'il eût abandonné la maison de commerce où le cousin Desrigny l'avait placé, qu'il eût si mal répondu à tant de bontés, et se fût aliéné ce paternel et excellent protecteur. Il causerait avec elle, l'embrasserait, la cajolerait, l'amadouerait : mieux que par lettres, il lui détaillerait et expliquerait ses motifs, plaiderait et gagnerait sa cause.

Quelques jours avant son départ, il eut une grande joie, un bonheur inespéré.

Un matin qu'il était à la besogne, en compagnie du père Remy, le garçon du laboratoire, et que tous deux s'occupaient à nettoyer et disposer des éléments de pile, Pierre vit entrer.... Était-ce possible? Était-ce bien lui? M. Desrigny.

Il prit à peine le temps d'essuyer ses mains et d'enlever la serpillière qui protégeait ses vêtements, et s'élança vers l'arrivant et lui sauta au cou :

« Mon cousin!... Vous?... Si vous saviez combien je vous suis reconnaissant... combien je vous serai toujours, toujours, toujours reconnaissant!... combien je vous aime!... »

Il bégayait, s'embrouillait. Il avait tant de choses à dire à M. Desrigny, aurait tant désiré lui ouvrir son cœur, le convaincre péremptoirement, manifestement, *de visu*, pour ainsi dire, de toute la gratitude et de toute l'affection qu'il lui avait vouées!

« Je n'ai jamais douté de tes sentiments à mon égard, mon enfant, répondit M. Desrigny.

— Ah! mon cousin.... Vous êtes venu!... C'était à moi à... à vous aller voir.... Je n'ai pas osé... ânonnait Pierre.

— Oui, je comprends.... Ta cousine est, en effet, très mécontente, très montée contre toi, je n'ai pas à te le cacher....

— Hélas!

— Elle te ferait mauvaise mine, ajouta l'excellent homme. Cela, c'est certain. Mais pourquoi ne m'as-tu pas confié, à moi, tes ennuis, tes désirs?

— Je n'ai pas osé, répéta Pierre.

— Enfin!... Tu te plais dans tes nouvelles fonctions?

— Oh! oui, mon cousin. Oui! »

Et M. Desrigny, que Pierre avait entraîné dans une pièce voisine de celle où travaillait le garçon du laboratoire, interrogea son jeune parent sur ses occupations, les appointements qui lui étaient attribués, la situation qu'il pouvait espérer plus tard. Ce n'était pas très brillant, d'autant plus que Pierre ne

sortait d'aucune grande école gouvernementale et ne possédait aucun diplôme universitaire.

« Mais j'étudie, j'étudie sans cesse, dit-il.

— Le point important, c'est que ta position soit conforme à tes goûts, reprit M. Desrigny, c'est que tu ne sois pas astreint à exercer un métier qui ne te convienne pas.

— De ce côté, mon cousin, n'ayez nulle inquiétude.

— J'aurais, certes, préféré te voir casé dans le commerce, où, par mes relations, il m'eût été facile de t'être utile, très utile; tandis qu'ici je ne puis te servir à rien. Enfin, les choses sont ainsi! Nous ne pouvons avoir tous, en ce bas monde, les mêmes idées ni les mêmes goûts : ce serait trop monotone, n'est-ce pas? » conclut M. Desrigny.

Puis il parla à Pierre de ses vacances prochaines :

« Ne ferais-tu pas bien d'aller à Bar passer une couple de semaines auprès de ta tante Fanny? »

Pierre avoua que telle était son intention.

Comme son cousin prenait congé de lui, et que Pierre lui demandait encore une fois pardon, et l'assurait derechef de toute sa reconnaissance et de sa tendresse, M. Desrigny coupa court, selon sa coutume, à ces ferventes démonstrations :

« Ce voyage t'occasionnera des frais, un surcroît de dépenses.... Tiens, mon enfant. »

Et il glissa dans les doigts de Pierre un billet de cent francs.

Mme Thévenot habitait toujours la Grand'Rue de la Ville-Haute.

XIII

ABSALON SE DÉCOURAGE

A Bar-le-Duc, comme dans le gracieux et tout proche village de Savonnières-en-Barrois, Pierre trouva tout son monde bien portant et à peu près tel qu'il l'avait laissé.

Mme Thévenot — tante ou maman Fanny — habitait toujours la Grand'Rue de la Ville-Haute, aujourd'hui rue des Ducs-de-Bar, et travaillait toujours à ses corsets sans couture. Ses deux filles, Rose et Agathe, qui étaient à présent de belles et grandes « jeunes personnes », touchant à leurs vingt ans, fréquentaient toujours l'atelier de modes de leurs voisines, les demoiselles Maginot; d'apprenties elles étaient devenues ouvrières, et, à plusieurs reprises déjà, leurs patronnes leur avaient gentiment insinué que, dans quelques années d'ici,

elles pourraient « reprendre l'atelier », leur succéder, si le cœur leur en disait.

Les deux veuves, Mme Olympe Lerat, dite la Souris, et Mme Artémise Brisetuile, étaient plus que jamais en continuelles chicanes, et plus que jamais les deux meilleures amies du monde. L'arrivée de Pierre leur fournit un nouveau sujet de discussion, ouvrit à leur loquacité un vaste et tout neuf champ de bataille. Pierre avait-il eu raison de quitter le commerce et de se brouiller avec sa cousine Desrigny? Avait-il eu raison d'entrer dans ce laboratoire?

« Gâcher ainsi son avenir! s'exclamait Mme Brisetuile. Se fâcher avec d'aussi bons parents, de tels bienfaiteurs! Mais c'est la pire maladresse!

— Mais puisque le commerce n'était pas de son goût, à cet enfant, qu'on vous dit! répliquait véhémentement la Souris. Puisqu'il s'y ennuyait à périr!

— Est-ce qu'on s'ennuie quand on travaille? ripostait non moins fougueusement Mme Brisetuile. Est-ce que je m'ennuie jamais, moi?

— Artémise, ne vous comparez pas....

— Est-ce que nous sommes ici-bas pour faire uniquement ce qui nous plaît, nos trente-six volontés? Ce serait trop commode, vraiment!

— Voulez-vous que je vous dise ce qui a manqué à ce petit-là, Artémise?

— Ce petit-là, qui est un homme aujourd'hui.

— Eh bien! c'est très regrettable qu'on ne l'ait pas placé au lycée, et qu'il n'ait pas pu faire toutes ses classes.

— Mais son cousin l'avait mis dans une très bonne pension à Paris....

— Ce n'est pas la même chose! Pierre n'a pas fait ce qu'on appelle ses études; il n'est pas reçu bachelier. Il est très intelligent, très travailleur; mais c'est le point de départ qui cloche,

la base qui manque. Sans cela, s'il avait eu les moyens, ou si, par exemple, son cousin l'avait laissé plus longtemps en pension, il aurait pu se présenter à l'École polytechnique ou à l'École normale, il se serait fait une belle carrière; tandis qu'il a interrompu son instruction.... Voilà ce qu'il y a de malheureux pour lui, Artémise! »

Ces contestations et débats avaient fréquemment lieu devant Absalon, dont Mme Lerat, à mesure qu'elle avançait en âge, réclamait de plus en plus les services. Toutes ses commissions, surtout s'il s'agissait de se rendre dans les environs de Savonnières, à Bar, à Popey, Longeville ou Tannois, c'était à lui qu'elle les confiait. Plusieurs fois par semaine, il venait l'aider à effectuer quelque nettoyage dans la maison ou quelque rangement dans la boutique; le jardinet qui attenait à la demeure de l'épicière, et se composait de deux carreaux de minime étendue, c'était Absalon et lui seul qui s'en occupait. Car lui également sentait les années grêler sur sa tête, toujours aussi chevelue, mais de plus en plus grisonnante, et n'avait plus les reins aussi solides ni le pied aussi leste pour courir les bois et relancer tous les gibiers.

« Vous avez tort, Olympe, d'attirer sans cesse chez vous ce... ce vagabond! disait souvent Mme Brisetuile, qui n'avait pas oublié l'assassinat du garde Thévenot et les soupçons dirigés sur le braconnier de Savonnières. Vous vous êtes entichée, Dieu sait pourquoi! de ce... ce vaurien!

— Pas du tout, Artémise, je ne suis entichée de personne. Et je sais très bien, moi, pourquoi vous me dites cela, je sais très bien pourquoi vous en voulez à ce pauvre Absalon!

— Ah! Et pourquoi donc, s'il vous plaît? Je suis curieuse de vous entendre!

— C'est uniquement parce que je m'intéresse à lui, parce que je le soutiens, que, vous, vous l'avez pris en grippe! Uniquement pour cela! Oui, voilà comme vous êtes, Artémise!

— Et vous, Olympe, c'est uniquement parce que vous savez que je ne puis souffrir ce... ce personnage! que vous le défendez et le prônez, vous! Toujours votre amour de la contradiction, votre rage de....

— S'il est permis! C'est vous, Artémise, qui m'en faites toujours et toujours, de l'opposition! Une opposition qu'on peut, sans exagérer, qualifier de systématique, tout ce qu'il y a de plus systématique!

— Tout ce que je veux vous dire, Olympe, c'est que c'est très imprudent de votre part de donner accès comme ça chez vous à un individu de ce genre, un individu accusé de meurtre et mis sous les verrous, un... malfaiteur, un.... Comment! Il n'y a pas de jour que vous ne voyiez dans le journal des assassinats commis sur des femmes seules, des femmes telles que vous et moi, et vous allez vous-même — vous-même! — introduire dans votre domicile un... un malandrin de cette espèce! Voyons, là, Olympe, y a-t-il du bon sens? »

Absalon semblait d'ailleurs avoir renoncé à trouver « son criminel », le misérable au lieu et place duquel il avait été arrêté, conduit en prison, les menottes aux mains, entre deux gendarmes, et pour qui il avait essuyé tant d'humiliations, de hontes et d'outrages. Les recherches opérées par lui, principalement ses enquêtes sur les allées et venues du tisserand Grossetête, puis de l'équarrisseur Tournesol, avaient si peu réussi, qu'il s'était décidé à lâcher pied et abandonner la partie. Assagi ou découragé, il se tenait coi, et n'attendait plus que des événements, du hasard, la lumière pourtant si avidement et anxieusement désirée.

« Un jour ou l'autre, cela viendra! Je le pincerai!» se disait-il, mais probablement sans ajouter grande foi à son assertion. et par une sorte d'acquit de conscience.

Maman Fanny n'avait naturellement pas manqué d'adresser à Pierre les plus vifs reproches à propos de sa sortie de la maison

Costard et Montardier, et de sa conduite envers M. et Mme Desrigny. Tout comme Mme Brisetuile, elle était convaincue qu'il venait de « gâcher son avenir », et elle lui avait prédit qu'il se repentirait d'un tel coup de tête. Puis, peu à peu, sous les caresses et devant les explications et les protestations de Pierre, elle s'était calmée. Pourquoi, au surplus, — et c'était l'argument qu'il soulevait et lui soumettait, — pourquoi se montrer plus sévère envers lui que M. Desrigny?

« Il est venu me voir à mon laboratoire : il ne me garde donc pas rancune. Il comprend que, si j'ai quitté le commerce, c'est non seulement parce que je ne m'y plaisais pas, mais parce que j'avais la certitude de n'y pas réussir.

— Sans doute... soit! Mais la cousine?

— Ah! la cousine! Oui, maman, oui, elle, elle ne me pardonne pas ; elle est très mécontente, et il vaut même mieux que je n'aille pas la voir : mon cousin m'en a prévenu. Mais tu la connais, maman, ta marraine? Elle n'a pas le caractère commode, elle.... Elle n'a pas le sourire, la cousine Desrigny, oh non!

— Je sais, murmura maman Fanny. Elle est toujours si sèche, si revêche, cassante....

— Que veux-tu! En somme, c'est de moi qu'il s'agit, c'est moi seul qui suis en jeu là-dedans. Si j'ai mal fait, eh bien, j'en supporterai les conséquences!

— Oui, mais quand tu ne pourras plus les réparer, quand il sera trop tard! soupira Mme Thévenot.

— Rassure-toi, maman, je t'en prie, repartit Pierre. Ce n'est nullement un coup de tête que j'ai fait là. J'ai bien réfléchi, j'ai passé suffisamment de temps chez MM. Costard et Montardier pour me convaincre que le commerce n'était pas du tout mon affaire, du tout, du tout! A présent que j'en suis sorti, mais je respire, je vis! Je ne vois pas l'avenir en noir, non, au contraire!

— Tant mieux, mon enfant! Puisses-tu ne pas avoir à en rabattre!

— N'est-ce rien, voyons, maman, que d'être content de son sort, d'être heureux? Eh bien ! si je me trouve satisfait de ma position, si je me trouve heureux, que demander de plus? »

C'est pendant ces jours de repos passés à Bar auprès de maman Fanny, que Pierre reçut la première lettre de Raymond Boisserand, datée du Caire.

Raymond ne s'ennuyait pas là-bas. Il semblait avoir oublié, ou à peu près, sa vocation contrariée et le chagrin qu'il en avait ressenti, et paraissait ne s'occuper que de jouir de sa liberté, profiter de son changement de pays, et faire connaissance avec tout ce qu'il y avait de nouveau et de curieux autour de lui. Sa lettre, longue d'une dizaine de pages, ne contenait pour ainsi dire aucun renseignement sur l'emploi de son temps chez MM. Lopez frères. C'est à peine s'il faisait mention d'eux, et l'on devinait aisément que leur personne, aussi bien que leur établissement et leurs opérations, n'avaient, pour le fils de leur correspondant parisien, leur commis Boisserand, qu'un fort médiocre intérêt.

En revanche, la lettre de Raymond abondait en détails sur les théâtres et concerts, très nombreux dans cette capitale de l'Égypte. Artistes français, artistes anglais, italiens, espagnols, il y en a, disait-il, pour tous les goûts, et c'était à croire qu'il passait sa vie dans ces lieux de plaisir. Il se plaignait seulement qu'il y eût un peu trop de musique, — trop d'opéras et de chanteurs ; il eût préféré plus de comédies, de vaudevilles et de drames.

Pierre, qui attendait cette première lettre avec impatience, s'empressa de répondre à Raymond et de lui annoncer le grand événement survenu dans son existence, son entrée au laboratoire de l'École d'électricité, sous le patronage de M. Vassely. Il ne laissait pas d'être intrigué et inquiété au sujet de son ami :

« Moi qui le croyais si triste d'avoir quitté la France, si désolé et navré de se voir dans une carrière qu'il exècre ! Il en a vite pris son parti ! Je n'aurais jamais pensé.... C'est singulier ! » se disait-il.

Et il en concluait que Raymond lui cachait quelque chose, et devait être exposé à quelque mésaventure, menacé d'une catastrophe plus ou moins prochaine.

« Ah ! monsieur Pierre !... Quel bouleversement ! »

XIV

L'AFFAIRE CABASSOL

Lorsque, ce jour-là, M. Desrigny vint le trouver au laboratoire et causer avec lui, ainsi qu'il le faisait de temps en temps, Pierre Gallois crut s'apercevoir de quelque changement dans la physionomie de son cousin. C'était très peu de chose, comme un léger trouble dans le regard, une sorte de faible buée, d'imperceptible voile flottant devant ses yeux bleus, si clairs et si vifs d'ordinaire. Puis des silences, des inattentions fréquentes. Sans doute le motif de la visite de M. Desrigny n'avait rien de gai : il venait, cette fois, non pas seulement se renseigner sur le sort de Pierre, mais prendre des nouvelles de sa jeune cousine Rose, récemment atteinte d'une fièvre typhoïde.

« Ta tante Fanny ne nous écrit pas, lui dit-il, ce qui nous

étonne peu. La pauvre femme, obligée de travailler et de soigner une malade, n'a probablement pas le temps de prendre la plume. »

Rose, qui avait été, en effet, très gravement éprouvée, allait mieux, était debout et commençait même à se remettre au travail : ce n'était donc pas cette maladie, si inquiétante qu'elle eût été, qui pouvait préoccuper M. Desrigny et ennuager son front.

« Me serais-je trompé? songea Pierre. Serait-ce une idée que je me forge ? »

Et, comme il était, en ce moment et toujours d'ailleurs, très absorbé par ses essais et expériences, il laissa peu à peu cette remarque s'envoler de son esprit.

Quelques semaines plus tard, il sortait de son laboratoire, un après-midi, et suivait le boulevard des Invalides, lorsqu'il rencontra M. Montardier, son ancien patron.

« Eh bien! monsieur Gallois, que devenez-vous? » demanda celui-ci, qui n'avait rien changé à ses habitudes, courait chaque jour Paris du matin au soir, et ne paraissait guère au magasin qu'à l'ouverture et à la fermeture.

Pierre répondit à sa question et la conversation s'engagea. Depuis qu'il avait quitté la maison du boulevard Sébastopol, c'était la première fois qu'il se trouvait en présence de M. Montardier, dont il n'avait jamais eu naguère qu'à se louer, du reste, et qu'il préférait de beaucoup à son associé, le fervent apologiste du « vil métal », M. Arthur-Athanase Costard.

« A propos, fit soudain M. Montardier, y a-t-il longtemps que vous n'avez vu votre cousin Desrigny?

— Non, monsieur, pas très longtemps.

— Il est bien changé, bien tracassé !

— Qu'y a-t-il donc? s'écria Pierre.

— L'affaire Cabassol, toujours!

— Qu'est-ce que c'est que cette affaire?

— Comment ! Vous ne savez pas ? Il ne vous a jamais rien dit de ses démêlés avec les Cabassol de Toulouse ?

— Jamais.

— Tout le monde en parle autour de lui, dans notre partie principalement, où M. Desrigny est si connu, si estimé.

— Cabassol ?... Je crois bien avoir vu un jour, chez mon cousin, un M. Cabassol....

— Ils ont été jadis très liés ensemble, interrompit M. Montardier.

— C'était dans les premiers temps de mon arrivée à Paris. Oui, je dois l'avoir vu une fois, ce monsieur. Mais quels démêlés peut-il avoir avec mon cousin ? demanda Pierre.

— Ce serait fort difficile de vous l'expliquer. Le litige est embrouillé à plaisir par quantité d'hommes de loi qui se sont fourrés là-dedans comme des rats dans un fromage, — que les Cabassol y ont fourrés plutôt.

— Ah !

— Une vraie bouteille à l'encre ! Car c'est un vilain bonhomme que Natalis Cabassol, Cabassol *senior*. Il a roulé votre cousin, roulé indignement, personne n'en doute.

— Je ne connais rien à cette affaire, déclara de nouveau Pierre. Il est vrai que mon cousin n'avait pas à m'en entretenir. Je le vois peu, d'ailleurs, et jamais il ne me dit un mot de lui, sinon pour me donner des nouvelles de sa santé.

— C'est un procès qui traîne depuis des années, reprit M. Montardier. Il s'agissait, au début, de divers chargements de balles de coton provenant d'Australie, et achetés puis revendus par votre cousin, qui, bien qu'ayant quitté son commerce, continuait de faire certaines opérations de compte à demi avec les Cabassol de Toulouse. Ils sont deux frères, mais c'est l'aîné, Natalis, qui conduit la barque. Ils se prétendent lésés dans plusieurs de ces marchés ; je ne sais comment ni pourquoi ni de combien, mais il est question de très grosses sommes, de mul-

lions. M. Desrigny est tombé là dans les griffes d'un fieffé coquin....

— Lui si bon, si confiant !

— Justement ! C'est sa grande confiance qui lui joue ce tour. J'ignore comment il s'en tirera... s'il s'en tire ! En tout cas, ce ne sera pas sans laisser de belles plumes dans les serres de ces forbans ! » acheva M. Montardier en prenant congé de son ex-employé.

Pierre était atterré. Il se rappelait, en effet, ce M. Natalis Cabassol. C'était quelques mois après son entrée à la pension Champion, un dimanche de sortie ; il s'était trouvé à table avec lui chez son cousin. M. Desrigny avait retenu à déjeuner ce visiteur, qui, autant que Pierre pouvait s'en souvenir, se montrait aussi obséquieux et flagorneur qu'exubérant. Il avait le verbe haut, le geste ample et fréquent. A l'encontre de tant de grandes personnes qui ne s'occupent jamais des enfants et ne font aucune attention à eux, ce convive avait tout de suite daigné s'intéresser à Pierre, s'informer de son degré de parenté avec M. ou Mme Desrigny :

« Ah ! c'est un petit-cousin de madame? Il a été élevé en province, et vous l'avez fait venir à Paris? Il est en pension? Et il travaille bien, j'en suis convaincu.... Je lis cela dans ses yeux, sur cette gentille et franche physionomie.... »

Bien mieux, il avait d'emblée proposé à Pierre de l'emmener avec lui tout l'après-midi :

« Il y a une fête enfantine au bois de Boulogne, au Pré-Catelan.... Vous ne connaissez sans doute pas le Pré-Catelan, mon petit ami? Eh bien ! nous irons ensemble. »

M. et Mme Desrigny avaient aussitôt protesté, et très vivement :

« Non, je vous en prie ! Non !

— Monsieur Cabassol !

— Si ! Si ! Je suis libre jusqu'à ce soir.... Ce sera un plaisir pour moi. »

Il était facile de voir qu'il s'ingéniait à se faire bien venir de M. Desrigny. Peut-être aussi avait-il une autre arrière-pensée, celle de se trouver seul avec ce collégien, ce petit provincial, parent de Mme Desrigny, et de l'interroger à son aise, de le faire causer. Et cette supposition était si rationnelle, si admissible, que Mme Desrigny, voyant que M. Cabassol s'obstinait à maintenir son offre, finit par lui répondre qu'elle avait du reste justement l'intention de conduire Pierre à cette fête du Pré-Catelan.

« Eh bien ! mais, madame, enchanté ! Raison de plus ! Nous irons tous les trois, si vous permettez ! »

Aussitôt le déjeuner terminé, c'est-à-dire vers les deux ou trois heures, M. Cabassol, dont la voiture stationnait à la porte, avait donc emmené Mme Desrigny et Pierre au Pré-Catelan, et il n'était pas de fantaisies et d'attractions, — tourniquets, tirs, jeux de massacre, billards hollandais, etc., etc., — auxquelles il n'eût convié « son jeune ami ».

Pierre n'avait jamais oublié cette journée, restée sans lendemain ; plus jamais il ne s'était retrouvé en présence de ce généreux, verbeux et patelin M. Cabassol. Mais, en ce moment, il se rappelait la conduite de sa cousine Desrigny dans cette circonstance, le subterfuge dont elle s'était avisée pour ne pas le laisser en tête-à-tête avec cet indiscret personnage. On se méfiait déjà de lui à cette époque, c'était clair.

Depuis, non seulement jamais Pierre n'avait revu M. Cabassol, mais jamais même ce nom n'avait été une seule fois prononcé devant lui. M. et Mme Desrigny étaient, du reste, l'un et l'autre, la réserve personnifiée, et quand bien même ils n'eussent pas été tels, ce n'est pas à un confident de l'âge de leur petit-cousin, à un adolescent, un enfant, qu'ils seraient allés narrer leurs préoccupations et leurs soucis.

Pierre songeait à tout cela en s'acheminant à pas rapides vers la rue Raynouard : il avait hâte d'avoir des nouvelles de M. et de Mme Desrigny, hâte de savoir à quoi s'en tenir.

« Ce monsieur Cabassol.... Oui, je me rappelle.... Un grand brun, le teint très basané, couleur de pain d'épice... des cheveux très noirs, comme luisants de pommade.... Et quels éclats de voix! Quelle volubilité! Comme il pérorait, se déhanchait, gesticulait! Quel étonnement j'ai éprouvé, lorsque, sans m'avoir jamais vu, de but en blanc, il m'a invité à cette partie de plaisir au Pré-Catelan.... Oui, je me rappelle fort bien.... Et ma cousine tenant absolument à venir avec nous.... »

Les persiennes de toutes les fenêtres étaient closes, et le petit hôtel de la rue Raynouard semblait inhabité : seul, le valet de chambre, le brave vieux Vincent, son tablier blanc retenu à son cou et à ses reins, était là, assis dans sa pièce attitrée, contiguë à l'antichambre, et occupé, comme de coutume, comme toujours, pour ainsi dire, et par une sorte d'inconsciente manie, « à faire ses couteaux », — des couteaux qui ne devaient pas avoir été salis, — à les frotter et refrotter sur une planchette garnie de cuir et saupoudrée d'une poudre spéciale.

« Eh bien! Vincent?

— Ah! c'est vous, monsieur Pierre, c'est vous! »

Et le domestique, qui était au service de M. Desrigny depuis plus d'un quart de siècle, et était allé maintes fois chercher Pierre à sa pension, maintes fois l'y reconduire, se leva d'un bond et tendit, avec une franche et cordiale familiarité, sa large main au jeune homme.

« C'est vous, monsieur Pierre! Vous venez prendre des nouvelles de votre cousin?

— Oui, Vincent.

— Monsieur et madame sont absents. Ils sont à Toulouse tous les deux, pour ce procès, cette maudite affaire Cabassol.... Ah! monsieur Pierre! Quel *aria*! Quel bouleversement! Eux qui étaient si tranquilles! Ils n'avaient pas besoin de ça, vrai, à leur âge!

— Depuis combien de temps sont-ils partis?

— Mais... il y a tout près de quinze jours. Monsieur voulait partir seul, mais vous connaissez madame? C'est un ménage si uni, un ménage modèle, on peut dire! Jamais elle n'aurait consenti à se séparer de monsieur, surtout en pareille circonstance, jamais! Et alors ils sont allés s'installer là-bas, à Toulouse, où se plaide le procès.... Ah! monsieur Pierre, quel tourment! Quel.... Ah miséricorde! Je suis tout seul; il n'y a plus que la concierge, la mère Gabriel, dans son pavillon.... Madame a emmené avec elle Célénie, sa femme de chambre; et la cuisinière, la grosse Julie, a profité de ce départ pour s'en aller se reposer chez elle, en Bourgogne, du côté d'Auxerre. Moi, je range, je nettoie une chose ou une autre; je bricole comme ça.... Il y a toujours à faire dans une maison!

— Vous ne savez pas quand mon cousin reviendra?

— Je ne sais rien, monsieur Pierre, rien de rien! Ni monsieur ni madame ne me donnent signe de vie. Ils n'ont pas à m'écrire, c'est certain, pas de compte à me rendre.... Et puis, quand même ils m'écriraient, comme je ne sais pas lire!... Il est vrai que j'aurais la ressource de me faire expliquer la lettre par la mère Gabriel.... Tout ce que je puis vous dire, monsieur Pierre, c'est que j'ai entendu plusieurs fois monsieur dire à madame : « Ce sera long, ce procès. Les Cabassol ne sont pas « gens à aller droit leur chemin. Ils vont soulever quantité de « difficultés, provoquer d'interminables retards.... C'est dans « leur rôle! »

— Mon pauvre cousin! interrompit Pierre. Lui qui a toujours eu la haine des procès, lui qui menait une existence si calme et si bien remplie! Car, n'est-ce pas, Vincent, si quelqu'un a droit d'être heureux, si quelqu'un a passé sur terre en faisant du bien, c'est lui, n'est-ce pas?

— Ah! certes, monsieur Pierre! Je me le dis souvent : il y en a à qui l'on élève des statues, et qui ne valent pas le quart

de ce que vaut M. Desrigny. Rien que dans son petit doigt.... Ah ! le digne homme ! »

Pierre ne voulut pas quitter Vincent sans monter aux étages de cette maison où il avait eu sa chambre jadis, une gaie et très proprette mansarde où il couchait, durant les congés de la pension Champion ; sans revoir, du rez-de-chaussée au faîte, ce confortable petit hôtel où s'était écoulée une partie de sa jeunesse, et où il avait laissé çà et là un peu de son cœur. La religion du passé, le culte du souvenir étaient si naturellement et profondément ancrés en lui !

Au premier étage se trouvait le grand salon, tout rempli de solides meubles en acajou et velours rouge, style simple et cossu, essentiellement bourgeois, style du roi-citoyen, de ce bon Louis-Philippe, resté intimement et à jamais cher à M. Desrigny, comme à tout le gros négoce de ce temps-là. Au delà du salon, une pièce moins spacieuse, où se tenait du matin au soir Mme Desrigny, le petit salon, avec ses sièges de moquette à grands ramages, son canapé logé et comme encastré dans un demi-cintre du mur, vis-à-vis d'une des fenêtres, et, devant ce canapé, le long guéridon sur lequel le cousin Desrigny faisait chaque soir ses « réussites », et où s'étalaient encore, à côté de la corbeille à ouvrage de Mme Desrigny, les derniers journaux lus ou à lire.

Cette corbeille, Pierre, d'un naturel toujours si impressionnable et sentimental, en souleva le couvercle et en tira le travail en train, un carré de tapisserie destiné probablement à quelque bonne œuvre, tombola ou cadeau. Il mania et déplia les journaux, promena ses regards partout autour de lui, sur la cheminée, dont la pendule Empire, de bronze doré, abritée sous un globe, ne faisait plus entendre son tic tac; sur la vitrine-étagère bondée de menus objets d'art, de précieuses statuettes, tasses et bibelots de porcelaine, et de très divers et minuscules souvenirs de voyage; sur le bureau-secrétaire en bois de rose,

devant lequel s'asseyait, chaque matin, Mme Desrigny, pour « faire ses comptes » et donner ses ordres à sa cuisinière. Il ouvrit le petit placard, à droite, où quantité de livres et de périodiques étaient alignés sur des rayons.... Il regardait, contemplait, sans se lasser, comme pour s'emplir les yeux de ce spectacle, graver ineffaçablement toutes ces choses dans sa mémoire, comme s'il eût craint de ne plus jamais rentrer dans cette pièce, de ne plus jamais revoir cet intime et cher petit salon. Et il songeait surtout à ceux qui avaient été contraints de déserter ces lieux, aux graves ennuis qui venaient d'assaillir ses deux bienfaiteurs, à cette tourmente qui bouleversait leur existence, si quiète jusqu'alors.

« Pourvu que cet orage s'apaise! qu'ils reviennent bientôt ici tous les deux! »

« Il n'y a que l'enseigne du magasin à changer.... »

XV

ABSALON A RENONCÉ

La mort vint de nouveau frapper à la porte de tante Fanny. Après la fin tragique si soudaine du garde forestier Thévenot, après la subite disparition de la chère grand'maman, voilà que Rose, la fille aînée, à peine entrée dans ses vingt-trois ans, succombait, en quelques jours, aux suites de cette fièvre typhoïde dont on l'avait crue sauvée, et qui avait eu un insidieux et perfide retour.

Les deux sœurs venaient justement de prendre à leur compte le magasin de modes des demoiselles Maginot, où elles avaient fait leur apprentissage ensemble et qu'elles n'avaient plus quitté. Mlles Maginot, Léonie et Eugénie, vivaient là depuis trente ans avec leur mère, récemment devenue impotente ; elles

ne s'étaient pas mariées, et Léonie, l'aînée, qui approchait de la soixantaine, souffrait parfois de névralgies cérébrales qui, non seulement lui rendaient tout travail impossible, mais exigeaient, durant ces crises, des soins presque assidus. En sorte que sa sœur Eugénie, ayant à veiller sur elle et à s'occuper aussi de leur mère, ne pouvait plus recevoir les clientes ni rester à l'atelier; force lui était, dans ces moments-là, de laisser les deux ouvrières, Rose et Agathe, prendre et exécuter les commandes, et de s'en rapporter entièrement à ces jeunes filles, qui, heureusement, méritaient toute confiance. Mais, dans de telles conditions, ne valait-il pas mieux leur céder le fonds de magasin, qu'elles étaient disposées d'ailleurs à acheter, ainsi qu'elles en avaient à diverses reprises averti leurs patronnes? Celles-ci s'étaient peu à peu résolues à cette cession, à ce sacrifice, d'autant moins douloureux pour elles qu'elles avaient amassé un gentil magot, de bonnes petites rentes, durant ces trente années de travail opiniâtre et d'habile gestion.

Pierre Gallois, en cette conjoncture, avait eu la grande joie de venir en aide à ses cousines, — ses sœurs adoptives, — et de leur fournir la somme nécessaire à l'achat de ce magasin. Ses affaires, à lui aussi, avaient bien marché depuis son entrée au laboratoire de l'Ecole d'électricité. Si, malgré les conseils de M. Julien Vassely, il n'avait pu se résoudre à reprendre, comme en sous-œuvre, toutes ses études, études littéraires aussi bien que scientifiques, à les conformer aux programmes universitaires, et à « se préparer au baccalauréat », s'il ne s'était pas senti ce courage, s'était déclaré trop vieux maintenant pour « refaire ses classes », et laissé entraîner vers les choses de son goût, vers les sciences physiques, et particulièrement les passionnantes expériences et les problèmes suggérés par les phénomènes électriques, il n'en avait pas moins vaillamment, ardemment et fructueusement travaillé.

Par M. Vassely, il avait eu accès dans plusieurs revues

techniques, *l'Électricien*, *la Lumière électrique*, les *Annales de l'électricité et de la télégraphie*, etc., où il avait publié des articles très remarqués, dont le salaire était venu renforcer sensiblement ses maigres appointements.

En outre, Pierre, qui possédait « la bosse des inventions », avait imaginé divers perfectionnements d'appareils, voire des appareils mêmes, soit d'usage pratique, soit pour démonstration théorique, qui avaient encore accru ses gains. Ce fut d'abord l'*Accumulateur portatif*, puis une sorte de menu briquet, l'*Allumoir électrique*, qui, à lui seul, lui valut une douzaine de mille francs.

Il caressait un autre projet maintenant, couvait une autre ingénieuse et féconde idée : il ruminait en sa tête la construction d'un nouveau moteur électrique, d'une turbine spéciale, qui ne manquerait pas de rendre à l'industrie les plus grands services, et, par conséquent, de lui rapporter, à lui, de forts bénéfices. L'important, son invention effectuée et parachevée, c'était de ne pas la livrer à des capitalistes qui en prélèveraient et dévoreraient tout le bénéfice ; c'était de l'exploiter lui-même ou au moyen d'une société sur laquelle il conserverait la haute main. Si ignare et malhabile qu'il fût en toute affaire commerciale, Pierre avait acquis assez d'expérience sur ce point pour comprendre toute l'utilité et l'efficacité de cette condition, et chercher à ne pas se laisser « rouler », ainsi qu'il l'avait été pour sa première invention industrielle, son *Accumulateur portatif*.

Mme Thévenot — tante Fanny, maman Fanny — trouva, comme bien on pense, dans la présence de Pierre et dans sa réussite, un grand allégement à la profonde douleur que lui causait la mort de sa fille aînée. Tant de fois la cousine Desrigny lui avait annoncé, dans ses lettres, qu' « il n'y avait rien de bon à attendre de ce mauvais sujet », que « ce garnement, qui avait si sottement abandonné le commerce, quitté

l'excellente maison où son cousin avait eu la bonté de le placer, ne ferait jamais rien de bien, jamais! » — qu'elle avait fini par ajouter foi à ces pronostics, par désespérer de ce neveu, qui était pour elle comme son propre enfant.

Et voilà qu'au contraire il s'en tirait à merveille. Loin de « mourir de faim », comme l'en avait maintes fois menacé la cousine Desrigny, il gagnait largement sa vie et mettait même de l'argent en réserve. Non seulement il avait pu avancer à ses cousines les quelques cent francs demandés par les demoiselles Maginot pour leur fonds de commerce, mais, ayant appris qu'elles étaient disposées à se défaire aussi de leur maison, si elles trouvaient « une occasion », il n'avait pas hésité à se rendre acquéreur de cet immeuble. La dépense, il est vrai, n'avait pas été forte, les maisons de la Ville-Haute baissant de plus en plus de valeur; mais ces trois ou quatre milliers de francs, nécessaires à cette acquisition, encore fallait-il les posséder.

Pierre cheminait en bonne voie, force était de le reconnaître. Il se montrait, en outre, plein d'égards et d'attentions pour sa mère adoptive, sa maman Fanny, si cruellement éprouvée; plein d'affection aussi et de dévouement pour sa cousine, sa *sœur* Agathe, dont il voulait toujours être le soutien, et qui était certaine, de son côté, de pouvoir toujours compter sur lui.

Avant de quitter Bar et d'aller reprendre ses occupations, il avait tenu à installer Agathe et sa mère dans leur nouvelle demeure, que venaient d'abandonner les demoiselles Maginot. Celles-ci, leur fonds cédé, avaient d'abord projeté de ne pas déménager, de ne pas quitter « leur chère Ville-Haute », et se contenter de louer leur rez-de-chaussée, comprenant le magasin, — la boutique, comme on disait plus couramment, — et l'atelier des ouvrières, avec une chambre et une cuisine; mais, éblouies et ravies par cette mirifique aubaine, cette grosse somme que Pierre leur offrait de leur maison, elles s'étaient ravisées, s'étaient empressées de « descendre à la

Ville-Basse », — « où c'est si commode! s'exclamaient-elles en roulant les prunelles et battant de la paupière, et avec toutes leurs simagrées ordinaires; où les fournisseurs abondent, où l'on est à portée du marché, où l'on a tout sous la main, où l'on est, sans nulle comparaison, mille et mille fois mieux que dans cette déserte, venteuse et glaciale Ville-Haute, sur cet abrupte et inaccessible plateau ».

Après avoir, durant si longtemps, fanfaré les louanges de leur Ville-Haute tant aimée : — « Comment pouvait-on vivre ailleurs? » — soudain, comme frappées d'un magique coup de baguette, elles avaient renié leurs dieux et ne trouvaient plus rien maintenant au-dessus de la Ville-Basse.

« Tu n'auras pas grand changement à opérer dans l'état des lieux, avait remarqué Pierre en conversant avec Agathe.

— Ni changement, ni réparations. Tout est bien propre; ces demoiselles ont remis la maison à neuf l'an dernier.

— Il n'y a que l'enseigne, au-dessus de la devanture. Encore n'y aura-t-il que quelques lettres, le commencement du nom à changer : THÉVENOT, au lieu de MAGINOT.

— C'est vrai, voilà tout! »

Pierre n'avait pas manqué non plus d'aller faire visite à sa vieille amie, l'épicière de Savonnières, la bonne Mme Lerat, qui l'avait vu naître et lui témoignait toujours tant d'intérêt, tant d'estime et de sympathie. Le poids des années commençait à se faire sentir sur les épaules de la brave femme, qui était encore plus fluette, plus « amenuisée » et ratatinée que jadis; sur sa tête aussi, qui semblait à présent toute saupoudrée de neige, ce qui avait eu pour effet de modifier ou amplifier son sobriquet : *la Souris* était devenue *la Souris blanche*.

Depuis quelques mois, afin de remédier aux infirmités de son âge et la suppléer au besoin dans son commerce, elle avait pris à son service une nièce de sa voisine, de la mère Pichancourt.

une jeune et robuste paysanne aux cheveux filasse, aux joues rebondies, rougeaudes et tiquetées de *sons* ou *lentilles* (taches de rousseur), qui répondait à l'agreste prénom de Philomène.

« Philomène, vous garderez la boutique! glapit Mme Lerat dès l'arrivée de Pierre. Viens, mon fi, ajouta-t-elle; nous nous assoirons dans le jardin, au frais; il fera meilleur qu'ici. »

Quoique la saison ne fût pas très avancée, — on touchait à la fin de mai, — la température était, en effet, très lourde, ce jour-là : « on manquait d'air », selon la locution d'usage.

Dans le jardin, qui attenait à la maison, et sur lequel débouchait, par un perron de quatre marches, l'arrière-boutique servant de salle à manger, Pierre trouva Absalon en train de sarcler les plates-bandes.

Malgré tous les énergiques avertissements et les terreurs de sa fidèle amie et non moins fidèle et infatigable antagoniste Artémise, l'épicière continuait d'employer ainsi le pauvre homme à une besogne ou à une autre, et d'autant plus fréquemment qu'il prenait de l'âge, lui aussi, et devenait moins apte à gagner son pain, — à récolter de droite et de gauche sa pitance.

« Ah! monsieur Pierre! c'est vous! s'exclama-t-il. Vous voilà encore revenu au pays pour une bien triste circonstance! Perdre une fille en pleine jeunesse comme ça! Quel coup pour m'ame Thévenot, déjà si éprouvée! Ah! Seigneur! »

Et il hocha lentement et tristement la tête, — cette tête énorme, toujours si caractéristique, si étrange, avec sa longue et épaisse et truculente chevelure, qui ondulait d'elle-même légèrement, et était aujourd'hui plus que grisonnante.

« Oui, la pauvre dame! Je pense bien souvent à elle, reprit-il, à son *malheur*! Et dire, monsieur Pierre, que je n'ai pu découvrir le criminel, le... le misérable qui a été cause de mon arrestation, des soupçons qui ont pesé sur moi, de cette accusation... de mon déshonneur!

« Ah! si je le tenais, ce gredin là! »

— Mais non, calmez-vous, Absalon, interrompit l'épicière; personne n'oserait plus vous mettre en cause....

— Personne? Avec ça! Tenez, m'ame Lerat, sans aller chercher plus loin que votre amie m'ame Brisetuile : croyez-vous que celle-là ne conserve pas une arrière-pensée contre moi?

— Ah! quand on le met sur ce chapitre! s'exclama Mme Lerat en s'adressant à Pierre.

— Ma colère a bien sa raison d'être, convenez-en! repartit Absalon. Oui, allez, si je le tenais, celui pour qui j'ai fait de la prison, j'ai été accusé d'assassinat, traité comme le dernier des derniers!... Ah! si je le tenais, ce gredin-là, je lui ferais passer un vilain quart d'heure, je vous le garantis! Malheureusement, j'ai eu beau chercher, beau chercher!...

— Si bien que, finalement, vous avez dû vous résoudre à rester tranquille, conclut Mme Lerat.

— Hélas! soupira Absalon. Ah oui! si jamais je le pince! Mais comprenez-vous que la justice n'ait rien trouvé, qu'il n'y ait eu que moi d'arrêté, à part le père Grossetête, que j'ai dénoncé....

— Dénoncé bien maladroitement!

— J'en conviens, m'ame Lerat; mais je croyais.... Je croyais être sûr! Et tous ces beaux messieurs les magistrats qui n'ont rien découvert, à quoi servent-ils donc? J'avais essayé de faire leur besogne, mais pas mèche! J'ai dû renoncer....

— Oui, Absalon, car ce n'est pas là votre rôle.

— Et cependant, m'ame Lerat, puisque ceux que ça regarde ne bougent pas et ne font rien, voyons? Ce n'est pas mon métier et je n'y entends goutte, c'est vrai, je ne l'ai que trop prouvé.... J'avais pourtant de bonnes intentions....

— Ces intentions dénotent, en effet, vos généreux sentiments, mais elles n'ont abouti à rien, qu'à compromettre des innocents.

— Je le reconnais, m'ame Lerat, je l'avoue; aussi me

suis-je arrêté.... J'ai renoncé, quoi! comme je vous le dis. N'empêche, répéta Absalon en plissant la lèvre et mâchonnant sa moustache, n'empêche que si jamais je viens à mettre la main sur ce misérable... gare à lui! »

Mme Lerat détourna l'entretien, qui, comme elle l'avait annoncé ou insinué dès le début, offrait à Absalon un thème toujours aussi passionnant qu'inépuisable, et elle interrogea Pierre sur ce qu'il devenait à Paris, sur ses travaux, ses projets, ses inventions, dont elle avait ouï parler.

Pierre n'avait rien à cacher à sa vieille amie, et, tandis qu'Absalon allait et venait devant eux, aux abords de la tonnelle sous laquelle ils s'étaient assis, et prenait même quelque peu part à la conversation, grâce à cette familiarité que lui permettaient ses longues relations avec Mme Lerat aussi bien que les us du village, le jeune homme répondait aux demandes et satisfaisait de son mieux l'affectueuse curiosité de l'excellente femme.

« Oui, on a vendu à Bar de tes appareils, lui disait-elle. Ton *allumoir électrique* se trouvait chez les principaux marchands de tabac, chez Goudon et chez Lapique notamment, au Grand Bazar aussi. Et maintenant tu as autre chose en tête?

— J'ai toujours quelques choses en tête, madame Lerat, — quelques choses au pluriel, — bien des choses!

— Par exemple?

— Je pense, en ce moment, à la construction d'un moteur électrique à bon marché.... Une affaire superbe, si je puis ne pas me laisser encore gruger par les financiers.

— Encore?

— Oui, madame Lerat, je l'ai déjà été, et bien! Mais c'est inévitable, quand on n'a pas d'argent, qu'on est forcé d'emprunter.... Si j'avais quelques capitaux, une centaine de mille francs devant moi, je n'aurais besoin de recourir à personne, je lancerais mon moteur tout seul.... Ce serait le Pactole!

— Eh bien mais... et ton cousin Desrigny ? Est-ce qu'il ne pourrait pas te venir en aide ?

— Vous ne savez donc pas dans quelle position il se trouve ? Il ne lui reste peut-être pas un centime à l'heure qu'il est !

— Comment ! Que me dis-tu là ?

— Eh oui, hélas !

— Ta tante m'a bien parlé d'un procès....

— Précisément ! C'est ce procès qui est cause de tout le mal, un procès en dommages-intérêts qu'a intenté à mon cousin un de ses anciens amis, et où il s'agit de sommes considérables. Et puis quand même, madame Lerat, je n'aurais jamais rien voulu demander à mon cousin, surtout après l'avoir quitté... ou du moins avoir quitté de moi-même, et quasiment contre son gré, la maison de commerce où il m'avait placé.

— Oui, je comprends.

— C'est vrai, interjeta Absalon, chacun a son amour-propre.

— Enfin, tu es satisfait de ta position, reprit Mme Lerat, tu ne regrettes pas d'avoir abandonné le commerce ?

— Pas le moins du monde, et je recommencerais, si c'était à refaire. Je suis aussi heureux qu'on peut l'être, madame Lerat !

— A part les cent mille francs qu'il vous faudrait, monsieur Pierre, objecta Absalon en clignant de l'œil, les cent mille francs qui vous seraient si utiles !

— On s'en passera, Absalon, il le faut bien ! Il n'y a pas de bonheur parfait ici-bas ; toujours quelque chose manque à l'appel.

— Et ce serait le cas, ici encore, de mettre ton « quelque chose » au pluriel, repartit Mme Lerat. Oui, bien des choses souvent se laissent désirer.... »

Puis, faisant allusion à l'élévation et la pesanteur de la température, Mme Lerat proposa à Pierre de se rafraîchir.

« J'ai justement de la bière excellente.... Tu vas en goûter. »

Elle se leva, courut vers sa demeure aussi vite que ses vieilles jambes le lui permettaient, et ne tarda pas à reparaître, un plateau à la main, sur lequel étaient posés deux bouteilles ou canettes et trois verres, — car jamais Mme Lerat n'eût commis la vilenie de se désaltérer en présence d'Absalon sans le convier à l'imiter.

« Vous avez soif aussi, Absalon, n'est-ce pas?

— Mais oui, m'ame Lerat, et ce n'est pas de refus. »

On trinqua sans cérémonie, selon la vieille coutume provinciale :

« A votre bonne santé, madame Lerat!

— Merci, mon fi. A la tienne!

— A la vôtre, Absalon!

— A la vôtre, m'ame Lerat! Et à la vôtre aussi, monsieur Pierre! Et à votre réussite, n'oublions pas! à vos cent mille francs! C'est de tout cœur que je vous les souhaite, monsieur Pierre! »

« J'aperçus, placardées sur tous les murs, d'immenses affiches »

XVI

OU MATTEO REPARAÎT

Il y avait plus d'un an que Raymond Boisserand avait quitté la France pour faire son apprentissage commercial dans la capitale de l'Égypte, et, depuis quatre mois, Pierre était sans nouvelles de lui. Il pensait à en aller demander à Mme Boisserand, et, dans cette intention, s'apprêtait à se rendre chez elle, avenue de Wagram, quand il reçut la lettre suivante, datée d'Alexandrie :

« Mon cher ami,

« Pardonne-moi d'être resté si longtemps sans te donner signe de vie : tant d'événements se sont passés, mon existence a été tellement transformée depuis ma dernière lettre, que tu comprendras sans peine mes préoccupations, et excuseras de toi-même mon silence.

« Tu vois, par l'en-tête de la présente, que je ne suis plus au Caire, que je me trouve actuellement à Alexandrie. Et j'ajoute tout de suite que j'ai non seulement quitté le Caire et MM. Lopez, mais que, du même coup, j'ai abandonné le commerce. Pour faire quoi? Tu le devines, mon vieux! Pour faire du théâtre. Oui, enfin, le rêve de toute ma vie s'est réalisé : je suis acteur, acteur dans la troupe de Matteo. Tu te souviens de Séverin Matteo?

« Mais procédons par ordre.

« Je ne te dirai pas que MM. Lopez frères, Lopez *hermanos*, chez qui mon père m'avait placé, étaient aussi mécontents de moi que je l'étais d'eux : ce serait inexact; moi, je n'avais nullement à me plaindre d'eux : au contraire, je les trouvais charmants, ces messieurs. Comme je te l'ai conté dans plus d'une de mes lettres, j'avais beau arriver en retard au bureau ou ne pas y venir du tout, ils ne m'adressaient aucun reproche; ils semblaient avoir peur de moi. Oui, mon vieux, peur! C'est drôle, mais c'est comme ça. Je crois bien que ma qualité de Parisien leur imposait, qu'elle les intimidait et les terrifiait. C'est une idée que je me suis faite pour m'expliquer leurs égards, je dirai presque leur déférence, envers moi, — sentiments dont je ne pouvais d'ailleurs que me reconnaître tout à fait indigne.

« Ayant constaté, comme moi-même, que je ne possédais pas la moindre disposition pour le négoce, ils ne perdirent pas leur temps à essayer de me convertir, à me gronder et me morigéner. Me gronder? Ils n'auraient jamais osé. Ils étaient tous les deux la douceur, la mansuétude, l'indulgence, la complaisance, la politesse et la gentillesse incarnées.

« — Non? Cela ne vous va pas? Parfait! A votre aise, « jeune homme! Comme vous voudrez, mon ami! Ne vous « gênez en rien! »

« Mais je suis certain qu'en cachette ils se rattrapaient;

qu'ils ne se gênaient pas, eux, pour aviser mon père de ma conduite, et, sans m'en rien dire, tout en continuant à me faire la plus gracieuse figure, l'inviter instamment à me rappeler près de lui et à les débarrasser de ma présence. Il y a des gens qui sont *francs du collier*, comme nous disons en France; les frères Lopez ne sont pas de ces gens-là, non, pas du tout. Ils ont la peur et l'horreur des discussions et contestations; jamais de scènes avec eux, jamais un mot plus haut que l'autre; jamais avec eux on ne pourrait avoir ce que nous appelons une *prise de bec* : ils savent trop bien se dérober, et s'empressent toujours de mettre cette science en pratique. Ce sont de ces bons apôtres et braves amis, — tels ces Cabassol, de Toulouse, à l'égard de ton cousin, dont tu me parlais dans ta dernière lettre, — qui s'entendent on ne peut mieux à vous planter des coups de poignard dans le dos.

« Néanmoins, encore une fois, je n'avais pas à me plaindre de MM. Lopez, ou du moins de leur conduite apparente envers moi, et les choses auraient pu durer longtemps de la sorte, si, d'une part, je n'avais pas tout à coup retrouvé Matteo, et si mon père, d'autre part, ne m'avait adressé tous les reproches et toutes les semonces que je méritais, — et ne méritais que trop, hélas!

« Je t'ai dit précédemment que le meilleur de mon temps, presque tout mon temps même, se passait dans les théâtres, qui sont ici très nombreux et des plus variés. Juge de ma surprise, lorsqu'un matin j'aperçus, placardées sur tous les murs, d'immenses affiches rouges annonçant l'arrivée de « la célèbre « troupe Matteo, connue dans le monde entier, composée des « premiers rôles de tous les grands théâtres de Paris, Mes- « dames A., B., C.,... Messieurs X., Y., Z.,... sous la direc- « tion de M. Matteo, de la Comédie-Française »!

« Ce M. Matteo, quoique je ne lui eusse jamais su rien de commun avec la Maison de Molière, ne pouvait être que le

mien, le nôtre, le Séverin Matteo de l'avenue de Wagram, dont tu n'as certainement pas perdu le souvenir.

« J'ignorais ce qu'il était devenu. Sa mère étant morte quelques mois avant mon départ, il avait cessé d'habiter notre maison, et, malgré mon vif désir de continuer les relations que j'entretenais avec lui, malgré toutes mes tentatives pour retrouver sa trace, je n'avais pu y réussir. Tout ce qu'il me fut possible de découvrir, c'est que Matteo n'appartenait plus à l'administration des Postes, — il s'était fait mettre en congé illimité, — et avait quitté Paris et très probablement la France.

« Comme tu le penses bien, aussitôt ces affiches vues, je me hâtai de me mettre à la recherche de notre ancien camarade, que je n'eus pas de peine du reste à dépister : il était descendu dans un des principaux hôtels de la ville, et j'essaierais en vain de te peindre sa stupeur lorsqu'on m'introduisit près de lui. Il était à table, en train de déjeuner, et, à ma vue, sa fourchette lui échappa de la main :

« — Toi ! Ah !...

« — Moi-même, en chair et en os.

« — Que fais-tu ici? »

« Je lui expliquai dans quelles conditions je me trouvais au Caire; puis, à mon tour, je l'interrogeai sur son sort, et je ne pus m'empêcher, dès les premiers mots, de lui reprocher son silence, sa disparition.

« — C'est vrai.... Oui.... Je me promettais toujours de « t'écrire, me répondit-il

« — Et tu n'en faisais rien?

« — J'ai eu tort, je l'avoue, et ma seule excuse, c'est d'avoir « été et d'être encore tiraillé et accaparé par mille et mille « affaires, mille et mille tracas. Ah ! ce n'est pas rien, mon petit, « que de conduire une troupe de dix-huit personnes!

« — Je m'en doute; mais comment as-tu pris ce parti, « comment t'es-tu décidé...?

« — Voilà ! » me dit-il.

« Et il me raconta que, peu de temps après la mort de sa mère, il avait perdu un cousin qu'il connaissait à peine, et dont il s'était trouvé l'un des héritiers. Ce parent habitait l'Algérie, et, pour le règlement de sa succession, Matteo dut se transporter à Alger, afin d'examiner et de défendre sur place ses intérêts.

« Mme Matteo, qui vivait uniquement de sa pension de veuve de fonctionnaire, n'avait, autant dire, rien laissé à son fils ; mais, du chef de ce cousin, Matteo se trouva possesseur d'une trentaine de mille francs, qu'il jugea ne pouvoir placer plus fructueusement et mieux employer que dans une entreprise théâtrale.

« Tu dois te rappeler ce que nous a souvent dit Matteo, qu'il ne restait dans son administration que par égard pour sa mère, que, seule, elle le retenait à son bureau et l'empêchait de suivre la carrière dramatique. Ces fonctions, il les avait donc résignées, il était donc déjà en congé illimité, quand l'héritage de son cousin lui advint.

« A Alger, Matteo fit ou renouvela connaissance avec un impresario connu sous le nom de d'Aigremont, avec qui il s'associa. Mais les deux directeurs ne tardèrent pas à se brouiller : d'Aigremont, au dire de Matteo, voulait toujours et en tout être le maître, et tirait toute la couverture à lui. Il fallut se séparer, ou, pour être plus précis et plus exact, évincer et expulser *il signor* d'Aigremont. C'est ainsi que notre ancien camarade Matteo se trouva à la tête d'une troupe ambulante, qu'il emmena bientôt à Constantine, à Tunis ensuite, enfin au Caire, où j'eus le bonheur de le rencontrer.

« Inutile, mon vieux, de te dire que je ne manquai pas une représentation de Matteo, ou plutôt que je ne le quittai pas durant son séjour parmi nous, — ni même, comme je te l'expliquerai tout à l'heure, lors de son départ.

« Sa présence produisit sur moi un étrange effet; ce fut comme un renouvellement de forces, d'espérances, de vie, — une résurrection. Oui, c'est bien cela, je me sentis renaître; je sentis se réveiller en moi tous mes anciens projets, mes anciens rêves....

« — Si je m'enrôlais dans la troupe de Matteo? »

« Il me répondit assez froidement, lorsque je lui exprimai ce désir, et ne m'encouragea nullement à quitter ma situation commerciale.

« — Mais je n'y fais rien, dans le commerce, rien du tout!

« — Ton père t'a mis là....

« — Malgré moi, tu le sais bien! Au surplus, je suis majeur « à présent; je puis disposer de moi.

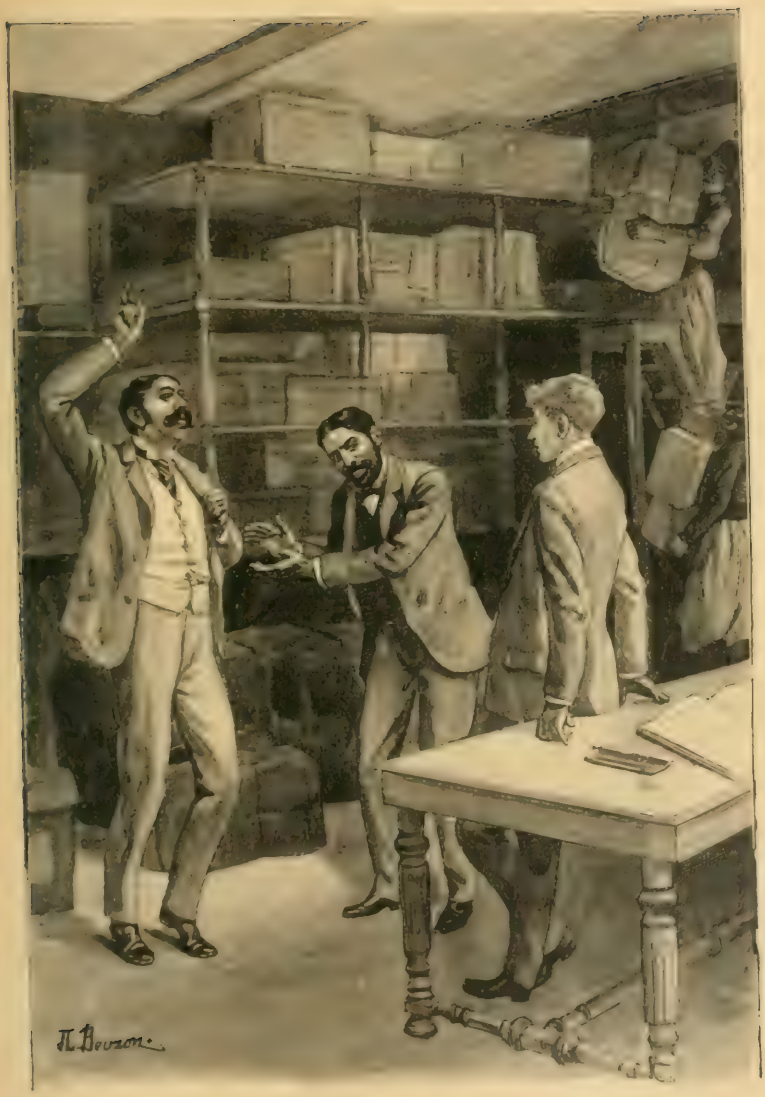
« — N'importe! il faudrait consulter ton père.

« — Mais comment, à une telle distance? Le temps nous « manque! »

« Un soir, un des acteurs de la troupe se trouva malade, dans l'impossibilité absolue de jouer : il y avait quelque temps qu'il souffrait de la poitrine, cet acteur, et sa maladie, qui menaçait de se prolonger, embarrassait beaucoup Matteo. Je m'offris pour le remplacer, ce qui m'était d'autant plus facile, qu'une des deux pièces portées sur l'affiche était *les Femmes savantes*, et que je me rappelais parfaitement le rôle de Trissotin, tant de fois joué par moi chez nous, sur notre petit théâtre, notre « Théâtre Champion », et que devait tenir, ce soir-là, l'acteur empêché.

« Matteo accepta en me remerciant fort et me déclarant que je lui tirais « une rude épine du pied ».

« Je remplis donc ce rôle de Trissotin un peu à l'improviste, et je puis t'avouer, mon vieux, sans aucune fausse modestie, que je ne m'acquittai pas trop mal de ma tâche, que je m'en acquittai même très bien, si tu me permets de parler à cœur ouvert et sans fard. Je fus applaudi de tous côtés et à tour de



Vous avez une comme vous avez !

bras. Il y avait un coin notamment, à gauche, dans les fauteuils d'orchestre, d'où les applaudissements partaient chaque fois et avec une étonnante régularité, où ils retentissaient à chaque instant à outrance, comme des roulements de tonnerre, et se prolongeaient à l'infini. Et c'étaient, en outre, des cris continuels et assourdissants, des *Bravo! Bravo! Bravissimo!* infatigables et inextinguibles. Tout en débitant mon rôle, je m'étonnais moi-même de ce vacarme, et me demandais de qui il pouvait bien provenir.

« Je le sus le lendemain matin.

« C'étaient MM. Lopez, les deux frères, qui avaient eu vent de mon équipée et étaient venus m'apporter le tribut de leur admiration.

« — Vous avez *zoué* comme *ounc anze!* » me déclara l'aîné, M. Ignacio Lopez.

« Et son cadet Domingo d'enchérir sur-le-champ :

« — *Zoué* comme *ouné* dieu, *ouné* divinité! »

« Et tous deux de s'exclamer en chœur :

« — Quel talent ! *Merveillouse* ! *Merveillouse* ! Nous « né vous connaissions pas ces qualités.... Nous né nous « doutions pas quel... quel artiste,... quel... quel *zénie* ! « nous avions lé bonheur dé posséder ! Ah ! *souperbe* ! « Dire qué cé talent *prodigiouse*, tout cé *zénie*, il est « enfoui là, *perdou* dans *ouné* bésogne vile, indigne.... « Oh ! oh ! »

« Aussi, lorsque, huit jours après ce brillantissime début, j'annonçai à MM. Lopez *hermanos* mon intention de les quitter pour entrer dans la troupe Matteo, comprirent-ils sans peine cette résolution et la virent-ils de même surtout, — oui, sans le moindre regret. Ils étaient enchantés d'être débarrassés de moi, et puisque, malgré leurs insidieuses dénonciations, leurs plaintes sournoises et incessantes, ils n'avaient pu décider mon père à me retirer de chez eux, ils saisissaient avec empresse-

ment ce moyen de me faire partir, et me poussaient dehors de toute leur force.

« — *Ouné* magnifiqué carrière s'ouvré dévant vous, *zeune* « homme! Vous ètes né pour les planches, né pour fairé la « *zoie*, les délices *dou poublic*! C'est *ouné fortoune* qué vous « avez dédans lé gosier et dédans lé *zeste*. Ici, vous avez *pro-* « *douit ouné* sensation sans pareille, *moussieu* Boisfleury, vous « avez ravi tout lé monde! »

« Car j'oubliais de te dire que je m'appelle maintenant Boisfleury : c'est Matteo qui m'a baptisé de la sorte, jugeant qu'il pouvait y avoir des inconvénients, à cause de mon père, par exemple, à mettre mon nom de famille sur les affiches.

« Et puis Boisfleury, cela fait mieux que Boisserand, hein? C'est plus... plus souriant, plus avenant, plus attrayant, sémillant.

« Je suis donc parti avec Matteo, qui, après ses objections du premier moment, n'a plus fait de difficultés pour m'emmener, au contraire : l'acteur malade, que j'avais remplacé dans le rôle de Trissotin, était mort, et c'était une bonne fortune pour l'impresario de m'avoir sous la main; derechef et très justement, il pouvait dire que je lui tirais du pied une grosse épine.

« Du Caire nous sommes venus à Alexandrie, d'où je t'adresse cette lettre, et d'où nous devons partir très prochainement pour nous diriger sur Constantine. C'est là que tu pourras m'écrire poste restante. — M. Boisfleury, n'oublie pas : plus de Boisserand.

« Je ne sais comment MM. Lopez ont conté à mon père mon départ de chez eux, ni s'ils lui ont parlé de mon talent *prodigiouse*, et de l'incomparable sensation produite par moi sur le *poublic* égyptien. En tout cas, moi, j'ai informé très respectueusement mais très franchement mon père de ma décision. C'est ma mère qui m'a répondu : sa lettre m'est arrivée hier. Elle déplore mon « coup de tête », et me prévient que mon père

est furieux contre moi, furieux aussi contre Matteo, qu'il ne cesse de maudire et qu'il nomme mon mauvais génie. Mais il n'y a pas eu de « coup de tête » de ma part, — pas plus que de la tienne, mon cher Pierre, lorsque tu as quitté le magasin de passementerie où ton cousin t'avait placé; tu sais mieux que personne que j'ai toujours eu l'idée d'être acteur, que telle a été toujours, toujours, ma vocation. Ma rencontre avec Matteo n'a fait que me déterminer à exécuter un projet de tout temps couvé et caressé par moi.

« Maintenant c'est fini; voilà mes vœux exaucés, me voilà enrôlé dans la célèbre troupe Matteo.

« Encore une fois pardonne-moi mon silence et ne l'imite pas surtout, mon vieux : donne-moi bientôt de tes nouvelles, et crois-moi toujours

« Ton fidèlement dévoué,

« RAYMOND BOISSERAND,

« aujourd'hui et désormais : BOISFLEURY. »

— Vois, quels beaux raisins je vais récolter !

XVII

RUINÉ !

Ce dimanche-là, Pierre Gallois s'étant levé, selon une salutaire habitude, dès le fin matin, résolut d'aller voir le cousin Desrigny, qui habitait maintenant non plus son coquet petit hôtel de la rue Raynouard ni son élégante villa de Montgeron, mais une très humble maisonnette, vraie chaumière de paysan, située à l'extrémité de ce village, presque à l'orée de la forêt de Sénart.

Cette masure et le carré de terre qui l'environnait, c'était tout ce qui restait à M. Desrigny de son ancienne opulence.

Après plusieurs appels de jugement et d'interminables renvois, des dilations et complications de procédure de toute sorte, M. Desrigny avait fini par perdre, perdre sans retour,

le procès que lui avait intenté son ex-ami le Toulousain Cabassol. Le Ciel vous préserve de ces amis-là, de

Ces faux amis, ces nœuds qui deviennent couleuvres!

Depuis la cession à MM. Costard et Montardier de son commerce de passementerie, et même antérieurement, depuis qu'il avait acheté une maison à Montgeron et commencé à venir passer les beaux jours dans ces verdoyants parages, M. Desrigny s'était peu à peu laissé entraîner à d'importantes acquisitions de terrains dans cette commune et aux alentours. Il avait fait là, à son dire et de l'avis de tous les gens compétents de très fructueuses opérations. Ce salubre et charmant coin de la banlieue parisienne ne pouvait que se peupler et s'enrichir davantage, et était appelé à une rapide et brillante prospérité.

Tous ces projets, tous ces calculs et ces espoirs avaient sombré dans la lutte engagée par les frères Cabassol; toute la grosse fortune, si laborieusement et dignement acquise par M. Desrigny, était passée entre leurs mains malpropres, leurs doigts crochus et perfides. Et de tous ces champs, ces prés, ces bois, de toutes ces propriétés achetées de droite et de gauche par lui, il n'avait pu sauver, comme après une tempête où tous les vents se sont déchaînés et le naufrage qui en résulte, qu'une minuscule épave, une masure et un coin de friche, sans doute dédaignés par ses adversaires triomphants.

Il était venu s'installer là, seul avec Mme Desrigny, tous deux dépouillés de tout, tous deux septuagénaires et plus ou moins minés et courbés par l'âge.

Célénie, la femme de chambre, avait quitté sa maîtresse pour se marier. Il y avait longtemps qu'elle avait fait part à Mme Desrigny de ce projet d'hymen, — et puisque madame ne pouvait plus la garder, cela tombait à merveille : elle allait enfin octroyer sa main au garde municipal qui, depuis plu-

sieurs années, guignait ses économies et lui promettait et jurait un parfait bonheur.

La cuisinière, la grande, grosse et majestueuse Julie, qui avait probablement eu le temps, avant le désastre, de faire ses orges et d'arrondir sa pelote, était retournée dans son pays natal, sa Bourgogne, s'y était mariée, elle aussi, et avait acheté, à Auxerre, un petit fonds d'hôtel-restaurant.

Quant au bon vieux Vincent, le valet de chambre, il ne pouvait plus espérer de se replacer à son âge, à soixante-cinq ans ; il n'y avait plus à songer à recommencer la vie.

« Partout, hélas! remarquait-il en soupirant, partout, mais surtout dans mon métier, où il faut être vif, leste, vigoureux, on ne veut que des jeunes gens! Et cela se comprend! C'est tout clair! »

Il s'était donc retiré chez son fils, serrurier à Villeneuve-Saint-Georges, près de Montgeron, ce qui lui permettait d'aller fréquemment revoir son ancien maître, et de l'aider à arranger et nettoyer sa bicoque ou à soigner son jardinet.

Après avoir lutté avec une infatigable énergie pour le succès de ce qu'il considérait comme son droit et comme la vérité, M. Desrigny avait non moins bravement et philosophiquement pris son parti de sa défaite et accepté son malheur. Philosophe, il l'était, l'avait toujours été, sans avoir certes étudié ni Platon ni Zénon.

La bonne humeur porte bonheur : c'était une de ses devises.

« La meilleure méthode que je connaisse, disait-il encore avec l'humoriste anglais Swift, c'est de prendre son café quand on le peut, et de s'en passer gaiement quand on ne le peut pas. »

Aussi s'était-il mis à la besogne, s'était-il créé des tâches de toute sorte, uniquement pour se distraire et se réconforter. Il faisait de la menuiserie, trouvait toujours quelque planche à reclouer, quelque panneau ou quelque meuble à réparer; il s'occupait de jardinage, semait ou plantait légumes et fleurs,

dressait un espalier le long de sa maison, renforçait la haie servant de clôture au jardin, ou bien s'en allait faire de longues randonnées à travers la forêt de Sénart ou du côté de Brunoy et de Villecresnes.

Mme Desrigny, au contraire, ne quittait son lit que pour s'enfoncer dans son fauteuil, et ne se levait de ce siège que pour regagner sa couche; elle demeurait tout le jour affaissée et muette, plus glaciale que jamais, les lèvres serrées, l'œil atone, l'esprit comme égaré....

La seule chose qui peinait M. Desrigny et lui avait été vraiment sensible, qui, par instants, lui revenait à l'esprit, et lui plissait aussitôt le front, lui rouvrait soudain au cœur une cruelle blessure, c'était la pension, le secours annuel de six cents francs, qu'il avait dû accepter de la Chambre syndicale de la passementerie et mercerie parisiennes. Il n'avait rien sollicité, ni de cette association ni de personne. Mais jadis il avait été un des principaux membres de ce syndicat; tous ceux qui en faisaient partie se rappelaient sa générosité et le dévouement témoigné par lui à leur corporation; dès qu'il y avait une misère à soulager, un progrès à effectuer, une bonne œuvre quelconque à accomplir, on savait que M. Desrigny était là, toujours là, qu'on pouvait en toutes circonstances compter sur lui, et qu'on avait tant et tant de fois et jamais en vain frappé à sa porte.

Non, il n'était pas possible de laisser ainsi sans ressources et sur le pavé un tel bienfaiteur, à qui l'on était si redevable.

Ladite Chambre syndicale n'était pas milliardaire; d'autre part, elle avait des règles et statuts qu'elle ne pouvait enfreindre. Elle avait donc voté à M. Desrigny le maximum des allocations dont elle avait le droit de disposer, c'est-à-dire six cents francs par an.

Avec cela, on ne meurt pas de faim, on a son pain, — son pain sec, — assuré.

Mais ce pain était bien amer pour un vieillard habitué à donner toujours, donner largement, et non à recevoir. Cette aumône, plus ou moins déguisée, ou plutôt vainement dissimulée, avait profondément affecté M. Desrigny.

« Qui m'aurait prédit que j'en serais réduit là un jour ! » soupirait-il par instants tout bas.

Mais, vite, il se ressaisissait, refoulait le lancinant souvenir de cette mortification, étouffait et chassait cette odieuse et déprimante pensée, et, pour mieux faire diversion, reprenait sa bêche ou son marteau et se remettait au travail.

Quant à tous ses parents, à cette ribambelle de cousins, cousines, arrière-cousins, etc., à qui jadis M. Desrigny était venu si libéralement et si constamment en aide, les Milon et leurs filles Jeanne, Clémentine et Octavie, — Mmes Verdelet, Sénéchal et Baticle, — et le cousin Ribadieu, et le cousin Pagès avec son fils Amable si peu « aimable », etc., etc., tous, depuis l'affaire Cabassol, s'étaient éclipsés, tous avaient disparu depuis la catastrophe.

> Heureux, tu compteras des amitiés sans nombre,
> Mais adieu les amis, si le temps devient sombre.

Cette morose réflexion, fruit d'une amère expérience, ne venait pas à l'esprit, imperturbablement serein et bienveillant, de M. Desrigny. Non. Si Jeanne Verdelet et ses deux garçons, si Clémentine Sénéchal et sa fille, si Octavie Baticle, si ce brave Ribadieu, et cet excellent Pagès, et ce pauvre et lugubre Amable, avaient cessé leurs visites, eh bien, c'est qu'ils étaient retenus chez eux, c'est qu'ils avaient autre chose à faire; mais il ne fallait pas leur en garder rancune, ni surtout attribuer cette désertion et ce silence à quelque vilain motif.

Pierre Gallois, ce dimanche matin, trouva M. Desrigny se promenant à menus pas dans son petit enclos, et considérant la treille qui garnissait la façade postérieure de la maison.

« Vois, quels beaux raisins je vais récolter! dit-il en attirant Pierre dans l'allée qui divisait le jardin en deux carreaux.

— Le fait est, répondit Pierre, que cette treille est on ne peut mieux exposée.

— En plein midi!

— Et puis vous en prenez tant de soin! C'est comme tout votre jardin....

— Il faut bien s'occuper, mon ami.

— Et ma cousine? demanda Pierre. Comment va-t-elle?

— Toujours dans le même état; elle ne dit mot, et, malheureusement hélas! elle n'en pense pas moins. Elle n'en sort pas, n'en démord pas, de ces sombres réflexions! Elle ne peut parvenir à mater son chagrin et à refouler ses regrets; j'ai beau tâcher de la stimuler, de la distraire, la remonter... pas moyen! A peine me répond-elle par un mouvement de tête. C'est un marasme qui l'accable, une consomption qui la rend indifférente à tout. Je voulais l'emmener aujourd'hui, par ce joli temps, faire un tour dans la forêt, et, lorsque, tout à l'heure, je lui ai parlé de cette sortie, elle m'a regardé avec des yeux étonnés, ahuris, comme ne comprenant pas ce que je lui disais, ou bien n'admettant pas qu'on osât se promener après *notre malheur*, et elle a secoué la tête, a soupiré.... Ce qu'elle regrette surtout, ce qui lui tient le plus au cœur, c'est sa maison, notre petit hôtel de la rue Raynouard....

— Il était si commodément aménagé! Ma cousine y avait toutes ses habitudes....

— Oui, oui, sans doute.... Ah! nous sommes bien dépaysés ici tous les deux! Nous étions si bien là-bas! C'est ce qui l'affecte, ce qui la tourmente, la désole et l'abat plus que tout le reste, plus que le manque de domestiques notamment; c'est de ne plus être sous ce toit béni où elle comptait toujours demeurer, où nous espérions mourir, où nous aurions dû mourir....

— Mon cousin, voyons!

En chemin, M. Destigny interrogea le jeune homme.

— Je me laisse aller, mon enfant.... Je ressemble à ta cousine, quand je songe à notre chère maison de la rue Raynouard. A mon âge, comme à l'âge de ma femme, vois-tu, Pierre, on s'attache beaucoup aux lieux qu'on habite, qu'on a longtemps habités, ils finissent par devenir comme une partie de nous-même.... Allons, assez sur ce point! Rien de plus superflu, et par conséquent de plus sot, que les regrets, les regrets des choses.... Tu vas dire bonjour à ta cousine, et puis nous partirons, si tu veux? Cette promenade que je voulais faire avec elle, tu la feras avec moi.

— Très volontiers, mon cousin. »

Après donc que Pierre eût « dit bonjour » à Mme Desrigny et l'eût baisée au front, comme il faisait d'ordinaire, M. Desrigny annonça à sa femme qu'il sortait avec leur jeune cousin :

« Nous allons en promenade, madame Desrigny.

— Allez.

— Et toi? Tu ne nous accompagnes pas?

— Vous... vous... accompagner?

— Oui, viens-tu avec nous?

— Lai... laissez-moi, bégaya-t-elle. Je n'ai pas le... le cœur à me... me distraire... du tout!

— Eh bien, nous te laissons donc. Ne sois pas inquiète, si nous ne rentrons pas de bonne heure. Nous irons jusqu'à l'extrémité de la forêt, jusqu'à la Faisanderie.

— Bien... bien.... »

En chemin, M. Desrigny, ainsi qu'il se plaisait toujours à le faire, interrogea le jeune homme sur ses travaux, ses expériences, sa situation.

« Ah! je me le reproche bien, mon ami! Je t'ai mal compris autrefois! lui dit-il, en réponse aux explications que venait de lui donner Pierre, toujours on ne peut plus satisfait de son sort. Oui, j'ai commis une grande faute à ton égard. Le commerce n'était nullement ton affaire; j'aurais dû le reconnaître,

j'aurais dû le deviner, d'après tes dispositions; et, au lieu de te retirer de chez M. Champion, je devais t'y maintenir, te mettre à même de poursuivre tes études....

— Mon cousin, je vous serai toute ma vie reconnaissant de tout ce que vous avez fait pour moi. C'est grâce à vous que je suis venu à Paris, que....

— Non, mon enfant, je n'ai pas fait pour toi ce qu'il aurait fallu faire, interrompit M. Desrigny, qui se dérobait toujours aux témoignages de gratitude. Je me suis trompé, lourdement trompé à ton endroit. Ma seule consolation, c'est de penser que tu t'en es tiré sans mon intervention, malgré moi. Et cependant, Pierre, je ne voulais que ton bien, je ne cherchais que ton intérêt, mon enfant.

— Mais, mon cousin, je ne puis penser qu'à toutes vos bontés....

— D'ailleurs, encore une fois, rien de plus stérile et de plus inutile que les regrets, continua M. Desrigny. Ce qui est fait est fait, et tout est bien qui finit bien, — ce qui est le cas pour toi, heureusement! »

Arrivés au pavillon de la Faisanderie, Pierre proposa à M. Desrigny de revenir par l'Ermitage.

« C'est un bien long détour, mon ami.

— C'est que, mon cousin, je voudrais bien déjeuner.

— Et tu ne veux pas déjeuner chez nous? Tu crains d'être trop mal servi?

— Ne croyez pas cela, mon cousin. Mais d'ici nous serons bien plus tôt rendus à l'Ermitage qu'à Montgeron. En outre, cela vous donnera moins de peine, à ma cousine et à vous.... »

Sans se faire prier davantage, et heureux sans doute de la distraction qui se présentait à lui, M. Desrigny accepta l'offre de son compagnon, et tous deux s'acheminèrent vers le restaurant de l'Ermitage, en passant par un carrefour où s'élève un des

plus vieux et des plus beaux arbres de la forêt, le carrefour du Chêne-Prieur.

Il faisait un temps superbe; le ciel n'avait pas un nuage, et un gai soleil, dont l'automne attiédissait déjà les rayons, resplendissait dans l'immensité de l'azur.

On s'attabla sous une tonnelle de vigne vierge, et le déjeuner s'ouvrit par des œufs à la coque, escortés d'excellent beurre et d'une bouteille de chablis.

« A propos, mon cousin, dit Pierre, je vous ai fait expédier hier soir une demi-pièce de vin... du médoc.

— Mais, mon enfant, il ne fallait pas! D'autant plus que ton dernier envoi n'est pas encore épuisé; ta cousine ne boit pour ainsi dire que de l'eau, et moi....

— C'est mon camarade, le Bordelais dont je vous ai parlé, un ancien élève de l'École d'électricité, qui s'est avisé de me rembourser en produits de son pays l'argent qu'il me devait. Je n'en ai que faire, de son vin! Je ne prends pas mes repas chez moi, je mange au restaurant, et, d'autre part, je n'ai qu'une chambre, je ne possède pas de cave, aucun emplacement pour loger des tonneaux. Alors....

— Et tu n'as pu avertir ton camarade de ces circonstances?

— Eh! mon cousin, il vaut encore mieux que nous ayons ce vin, vous ou moi, que rien du tout. Le brigand ne m'aurait jamais remboursé!

— C'est ce que tu m'as déjà dit, le mois dernier, au sujet de ce jambon que j'ai reçu... un jambon de Bayonne.

— Oui, encore un de mes camarades, de mes débiteurs, qui a trouvé commode de se libérer de la sorte.

— Mais tu es donc le banquier de tous tes amis? Tu as donc prêté de l'argent à tous les élèves de ton école?

— Pas à tous, mon cousin, non.... Mais il y en a comme ça quelques-uns qui... qui me *carotteraient*, si je ne consentais à leurs remboursements en nature. Alors j'accepte ces denrées....

— Et tu m'en fais profiter?

— Le jambon était-il passable, mon cousin?

— Excellent, mon ami; et le médoc de même.

— Eh bien, celui que vous allez recevoir est de la même provenance et de la même qualité, ou du moins il m'est garanti comme tel. »

Mais les beaux yeux clairs et vifs de M. Desrigny s'étaient fixés sur son vis-à-vis, son petit-cousin Pierre, et le considéraient sans le quitter....

Non, le vieillard n'était pas dupe de ce mensonge, de ce pieux stratagème.

Après une côtelette de veau flanquée de pommes sautées, suivie d'un triangle de brie et de grappes de raisin, Pierre commanda le café; puis, bien qu'il ne fumât pas, il tira de sa poche un porte-cigares :

« Mon cousin, dit-il, voilà un de ces havanes comme vous les aimez. »

M. Desrigny non plus n'était pas fumeur; néanmoins, dans les occasions exceptionnelles, il se laissait aller volontiers à allumer un cigare; mais il fallait que ce cigare fût, lui aussi, exceptionnel, extra-superfin.

« Pourquoi fumer de mauvais tabac? Autant ne pas fumer du tout! »

C'était une des réflexions émises jadis par lui devant Pierre, et que Pierre n'avait pas oubliées.

« Il est bien fâcheux que ta cousine soit... soit comme elle est! qu'elle se refuse à mettre le nez dehors! murmura, en quelque sorte à part soi, M. Desrigny, après avoir soufflé doucement, pour la retenir plus longtemps et la mieux savourer sans doute, une bouffée de l'exquise fumée de son cigare. — Elle est tombée dans une espèce d'apathie et de mutisme dont je m'efforce en vain de l'arracher.

— Peut-être aurait-elle besoin de distractions? Un voyage, par

exemple, qui la dépayserait, qui lui amènerait devant les yeux d'autres objets, qui....

— Mais c'est qu'elle ne veut pas! Il n'y a pas moyen d'obtenir d'elle qu'elle quitte la chambre, aille prendre l'air, ne fût-ce qu'un moment. J'en ai causé, jeudi dernier, avec notre médecin, le docteur Marc, qui a eu la bonté de venir nous voir....

— Eh bien, mon cousin?

— C'est sa maison, me déclarait-il, — notre ancienne maison de la rue Raynouard, — dont le souvenir la hante et l'obsède, et c'est de cet exil, de cette transplantation, qu'elle souffre surtout. Ainsi que je te le disais ce matin, elle ne peut s'acclimater à sa nouvelle demeure : c'est plus fort qu'elle! Certes, oui, si je parvenais à la décider à ne pas rester toujours ainsi confinée dans sa douleur, à se secouer, faire quelques promenades.... Je tâche de l'intéresser à notre jardin, à mes petites plantations.... Peut-être y réussirai-je peu à peu! Mais le fait est... oui, hélas! le fait est que notre cher petit hôtel de la rue Raynouard... où nous étions si bien.... Ah! oui, oui, je comprends!... »

Et le cousin Desrigny hocha la tête en poussant un gros soupir.

Absalon repentant à pas saccadés l'herbeuse rue.

XVIII

UNE NOUVELLE PISTE

Au magasin d'épicerie de Mme Lerat attenait un vaste hangar ou remise ouvrant d'un côté sur la rue, de l'autre sur le jardin, et qui servait de débarras, était encombré de caisses vides, de mannequins et paniers de toute dimension et de toute espèce.

Absalon était occupé, un après-midi, dans cette *foulerie*, — c'est le nom donné dans le pays à ces remises, pour la plupart anciens vendangeoirs où l'on *foulait* le raisin, à l'époque où les vignes du Barrois étaient bien plus nombreuses et bien autrement productives qu'à présent, et n'avaient pas subi les ravages du phylloxera, de l'oïdium et d'autres fléaux.

Mme Lerat avait dit à Absalon de mettre en ordre quantité

de vieux journaux entassés dans un coin de la foulerie, de les déplier et les couper par moitié, de façon qu'on n'eût plus qu'à les rouler en cornets ou en fabriquer des sacs. C'étaient, presque tous, des numéros de *l'Écho de l'Est*, une des plus anciennes feuilles de la région et des plus répandues.

« C'est un bon papier, plus épais et plus solide que celui des journaux de Paris », avait depuis longtemps remarqué Mme Lerat, qui n'appréciait jamais nos périodiques qu'à ce point de vue tout à fait spécial et intéressé. Les journaux, pour elle, se divisaient en deux catégories : les journaux à bon papier, fort, résistant, capable de faire de solides cornets ou des sacs imperméables et indéchirables, — l'idéal ! — et les autres, les journaux imprimés sur papier mou, fragile, sans consistance, propre à rien.

« C'est *du château* qu'ils me viennent, ceux-ci, tout ce tas ! » avait-elle machinalement ajouté, en les montrant à Absalon.

« Du château », cela voulait dire de la comtesse de Vadinsaux, dont la seigneuriale habitation et le parc étaient un des ornements et des agréments de Savonnières-devant-Bar.

Debout contre une longue table, formée de deux tréteaux supportant un ancien volet dépourvu de ses ferrures, Absalon dépliait ces journaux et les étalait sur cette table un à un, en les empilant les uns sur les autres, quand tout à coup il se redressa, comme mû par un ressort, et demeura les yeux écarquillés, la physionomie empreinte du plus violent saisissement, d'une indicible stupeur.

« Quoi... quoi donc?... Est-ce que?... Oh!... Mais.... Mais.... Je ne rêve pas ! » bégayait-il, tout frémissant.

Un large fragment manquait à l'un de ces journaux, l'angle inférieur de la première page était arraché, ce qui avait d'autant plus frappé l'attention d'Absalon que tous les numéros précédents étaient intacts, en parfait état, et comme, en les

dépliant et les étalant, il lisait, malgré lui et inévitablement en quelque sorte, la date de chacun d'eux, et remarquait qu'ils se suivaient tous bien exactement, il venait de constater que ce numéro ainsi échancré et mutilé était celui du 7 octobre 18... Le 7 octobre! jour de la mort du garde Thévenot, date à jamais gravée dans la mémoire de celui qu'on avait injustement soupçonné de ce meurtre, scandaleusement arrêté et incarcéré.

« Oh! Oh!... »

Les plus menus détails de l'enquête étaient encore tous présents à l'esprit d'Absalon, comme si elle se fût effectuée le matin même, comme si le tragique événement avait eu lieu la veille. Et si longue que pût être sa vie, dût-elle être éternelle, toujours, toujours, il se les rappellerait.

C'était le 7 octobre au matin.

Le journal *l'Echo de l'Est* paraissait le soir, avec la date du lendemain, circonstance signalée par le juge d'instruction et qu'Absalon n'ignorait pas.

Un lambeau de ce numéro du 7 octobre avait été ramassé près du cadavre du garde, lambeau qui avait servi de bourre au fusil de l'assassin, et provenait du bas de la première page de ce numéro, des deux dernières colonnes du feuilleton. Toutes ces particularités avaient été jadis longuement précisées et commentées par le magistrat, qui même avait mis ce fragment de journal sous les yeux d'Absalon, et l'avait à plusieurs reprises instamment questionné et pressé à ce sujet. Sans nul doute, ce chiffon de papier, document important et essentiel, avait été conservé, rangé dans le dossier de l' « Affaire Thévenot », aujourd'hui et depuis longtemps « classée ». On le retrouverait donc sans peine, et l'on n'aurait qu'à le rapprocher de sa source, de ce numéro de *l'Echo de l'Est* duquel il avait été arraché, pour voir jaillir la preuve, la preuve flagrante, indéniable, accablante.

« Et je le tiens, le numéro!... Le voici!... Et l'assassin...

l'assassin,... murmurait Absalon, de plus en plus haletant, c'est quelqu'un du château! Mais qui?... qui donc?... Je ne vois personne ayant le goût de la chasse.... Ni le valet de chambre Dominique, ni le cocher-palefrenier Berdouche, ni le père Bisouard, le jardinier, ni son aide, le petit Beaurosier, ni ses aides précédents,... ni le concierge Maucotel,... personne, personne de la domesticité du château de Savonnières ne s'est jamais avisé de chasser.... Je n'ai jamais rencontré aucun d'eux le fusil au dos ou en mains à travers champs ou dans nos bois.... Alors?... Seuls les maîtres... c'est-à-dire, seul, Adhémar de Vadinsaux, jadis, quand il était plus jeune et mieux portant, prenait un permis de chasse.... »

« Eh bien, Absalon, où en sommes-nous? demanda soudain l'épicière, qui passait en ce moment dans le jardin, devant la porte de la remise.

— Mais, m'ame Lerat, ça avance, ça avance, répondit Absalon, en songeant plutôt sans doute à ses préoccupations personnelles qu'à la question qui venait de lui être posée.

— Vous aurez fini ce soir?

— Fini? Ces journaux?

— Bien oui! Le rangement de ces journaux! Il ne s'agit pas de la lune.... J'ai de la colle toute prête pour confectionner mes sacs, c'est-à-dire que je vous attends.

— Je n'ai plus que deux paquets,... ces deux-ci.... Dites-donc, m'ame Lerat, c'est bien du château, n'est-ce pas, que proviennent tous ces *Écho de l'Est?*

— Oui, mais qu'est-ce que cela vous fait? Du château ou d'ailleurs!...

— Évidemment!

— Ils sont du reste très propres, en excellent état. Ce n'est pas comme les vieux journaux que me vend l'auberge du Cheval blanc, ni comme ceux qui me viennent du café de la Mairie, ou du Rendez-vous des Pêcheurs.... Ceux-là sont le plus souvent

déchirés, tachés, sales.... Aussi je les mets à part, dans ce coin; je n'en fais pas de sacs, de ceux-là.... Vous ne les avez pas mélangés, j'espère bien, Absalon?

— Non, m'ame Lerat, soyez tranquille; je n'ai pris et déplié que ceux-ci,... là!

— Très bien! Allons, hâtons-nous, Absalon!

— Dans une petite demi-heure, trois quarts d'heure au plus, tout sera terminé, m'ame Lerat. »

Absalon se remit à sa besogne, qui, en effet, ne tarda guère à s'achever.

En quittant la place, il n'eut garde d'y laisser ce numéro de *l'Echo de l'Est*, trop détérioré pour être convenablement transformé en sac, mais qui était si précieux pour lui, et il le glissa dans sa poche.

« Ah! Seigneur! Quelle trouvaille! Quelle aubaine! »

Il se rendit ensuite auprès de l'épicière et prit congé d'elle. Mais, au lieu de gagner la rue Haute et de rentrer directement chez lui, il tourna l'angle de la rue Basse, et se dirigea vers le bord de l'eau.

Il éprouvait le besoin de se remuer, de marcher. Cette locomotion faciliterait, lui semblait-il, ses réflexions et ses calculs, l'aiderait à débrouiller ses idées. Il avait besoin aussi de solitude.

Un bras de l'Ornain, qui se détache de cette rivière à quelques centaines de mètres du village, immédiatement au-dessus d'un barrage nommé *la Grande-Brèche*, bordait le parc du château dans toute sa longueur. Sur la rive opposée au parc, et tout près de la berge, un sentier, partant de la route, côtoyait et remontait ce cours d'eau, en épousait tous les méandres, serpentant ainsi à travers champs et prairies. Il aboutissait à un long escalier de pierre de quatre ou cinq degrés, *la Grande-Brèche* proprement dite, qui traverse et « barre » l'Ornain en cet endroit et y forme une cascade bien fournie et bruyante à

cette époque de l'année, à la fin de mars, mais très maigre en été : à peine alors parfois si quelques minces filets d'eau ruissellent çà et là dans les fentes des assises, sur les pierres moussues ou jaunâtres et rocailleuses du barrage.

Le pont franchi, Absalon s'engagea dans ce sentier d'où, presque dès le point de départ, on pouvait apercevoir entièrement, au delà du cours d'eau et à l'extrémité du parc, la façade postérieure du château.

Toutes les persiennes étaient fermées, tout semblait désert ou mort dans la spacieuse et imposante demeure. Sans doute, en cette saison, la comtesse de Vadinsaux se trouvait encore auprès de son fils, toujours débile et souffreteux, blotti dans quelque tiède villa de Nice ou de Cannes.

Oui, le coupable, l'auteur de la mort du garde Thévenot, ce devait être ce frêle jeune homme, ce malheureux poitrinaire. Certes, Adhémar de Vadinsaux n'avait pas commis ce meurtre volontairement ; ce n'était, à coup sûr, de toute évidence, qu'un accident, un accident de chasse....

Mais pourquoi ne pas s'être fait connaître, ne pas s'être dénoncé soi-même? Pourquoi laisser des innocents, — « des innocents comme moi! » grommelait rageusement Absalon, — croupir sous les verrous et demeurer en butte à une odieuse accusation, une telle marque d'infamie?

« Oui, pourquoi? » se répétait le vieux braconnier en secouant coup sur coup la tête, et continuant sa marche.

Et alors il se remémora tout ce qu'on racontait sur Mme de Vadinsaux et son fils ; la fierté, la hautaine sévérité, les airs altiers, secs et cassants de « madame la comtesse douairière », et la pusillanimité et la gaucherie de « monsieur le comte », qui, devant sa mère, était toujours comme un enfant, tremblait, s'effaçait et s'effarait toujours en sa présence.

M. le comte avait eu peur, peur de sa mère, peur des reproches et semonces maternels, peur de se compromettre et de se

trouver engagé, par l'aveu de sa faute et le malheur qui en résultait, dans une grave et fâcheuse affaire de police.

Il avait lâchement gardé le silence, et avait dû... — Absalon, en cherchant bien, pourrait en retrouver des preuves, — avait dû partir, s'enfuir quelques jours après le meurtre, et gagner le Midi, comme il faisait chaque année à l'automne, en raison de sa débile santé.

Oui, voilà comment les choses s'étaient passées, tel était le mot de l'énigme : plus Absalon y songeait et se remémorait tous les incidents de l'affaire, les envisageait, les retournait dans sa cervelle, les pesait et soupesait, plus il demeurait convaincu que, cette fois, il ne s'égarait pas, il était sur la bonne piste.

Autrement, pourquoi cette déchirure à ce numéro du journal, ce numéro de *l'Écho de l'Est* portant précisément la date, l'inoubliable date, du 7 octobre, et dont — précisément encore ! — le fragment manquant avait été trouvé à proximité du cadavre, après avoir servi de bourre au fusil du... du maladroit ?

« C'est certain ! Il n'y a aucun doute ! concluait Absalon, en arpentant à pas saccadés, convulsifs, l'herbeuse rive et la plate-forme maconnée qui dominait le barrage de la Grande-Brèche. *Il* a dû aller à la chasse de très bon matin, ce jour-là, ce 7 octobre.... Il aura fait lever quelque lièvre ou une compagnie de perdreaux sur la lisière du bois, près de la fontaine des Tues, et le malheureux Thévenot, qui me guettait par là, qui cherchait à me pincer en flagrant délit dans ma *tendue*, s'est trouvé, par une déplorable fatalité, dans la direction du fusil, et a reçu la charge en pleine poitrine. »

Néanmoins Absalon avait si souvent fait fausse route dans ses suspicions et accusations, et il s'agissait, cette fois, non plus de quelque pauvre hère, comme le tisserand Grossetête ou l'équarrisseur Tournesol, mais d'un personnage si important, — du seigneur du village, pour ainsi dire, — qu'il comprenait

l'absolue nécessité de se montrer plus circonspect que précédemment et de retenir sa langue.

« Non, non,... je ne dirai rien.... Pas un mot ! Pas même à m'ame Lerat ! »

Et, tout en rebroussant chemin, s'en revenant à petits pas vers le village, il se promit de continuer à réfléchir et méditer sur toutes les menues circonstances de l'affaire, à la mûrement étudier, la creuser....

Comme pour être certain que le journal qu'il avait prudemment enfoui dans sa poche y reposait toujours, il ne cessait d'y appuyer la main et de le tâter.

« Oui, nous allons voir ! Nous allons voir ! grommelait-il d'un ton résolu et menaçant. Il faudra d'abord m'assurer que M. de Vadinsaux a bien été à la chasse ce matin-là, recherche peu facile, après un intervalle de plusieurs années.... Et s'il nie, s'il va répliquer que rien de tout cela n'est exact, qu'il ne sait pas ce qu'on lui veut ? Alors, reprenait Absalon en tapant sur sa poche, alors il faudra avoir recours à ce numéro de *l'Écho de l'Est* du mois d'octobre, le lui mettre sous le nez ! Nous lui demanderons, à M. le comte, comment il se fait que la partie manquante soit justement, soit précisément celle qui a été employée pour la bourre.... Oui, je le prierai, M. le comte, d'expliquer cela ! Nous verrons comment il s'en tirera ! Coûte que coûte, il faudra bien qu'il avoue, je l'y contraindrai bien ! Il faudra bien qu'on reconnaisse, clair comme le jour, qu'on s'est trompé à mon égard, qu'on m'a odieusement accusé.... Et il y en a qui m'accusent encore, il y en a pour qui je suis encore l'assassin du garde.... Mme Brisetuile, par exemple, et Patricot, le boulanger,... et d'autres ! Ils n'osent rien me dire en face, mais, par derrière, ils ne s'en privent pas, je le sais. Eh bien, j'aurai ma revanche, tonnerre de Brest ! Je l'aurai ! Je l'aurai, monsieur le comte ! Malgré vous, s'il le faut ! »

Absalon était tellement absorbé par ces pensées, tellement

transporté et grisé par ces projets, ces plans de bataille, ces espoirs de succès et de triomphe, qu'arrivé au bout du sentier, en traversant le pont, il n'aperçut pas Mme Brisetuile qui passait tout à côté de lui et le regardait.

Comment! Il ne la saluait pas?

« Mme Lerat a beau dire.... Il a vraiment l'air d'un criminel, cet homme-là! l'air de ce qu'il est! »

Telle est la réflexion qu'elle se fit, qui lui vint involontairement à l'esprit.

Mme Maucotel, la concierge du château, était debout devant sa porte, comme Absalon atteignait l'extrémité du mur du parc et la grande grille de la façade.

« Un joli temps, n'est-ce pas donc, Absalon? fit-elle.

— Oui, une belle journée tout à fait, m'ame Maucotel! Nous voilà du reste à Pâques.

— Et c'est fini de l'hiver, heureusement!

— Heureusement! Ma fi, oui! Vos maîtres vont bientôt revenir sans doute? ajouta Absalon.

— Nous les attendons la semaine qui vient. Mme la comtesse a écrit hier.... M. Adhémar est pressé de rentrer.

— Pressé? Pourquoi?

— Il s'ennuie, il n'est jamais bien où il est. Il a passé, cet hiver, deux mois à Menton, un à San-Remo, un autre à Saint-Raphaël.... Il ne sait où se mettre! A peine arrivé ici, il voudra repartir : tous les ans, c'est la même chanson.

— Il va mieux?

— Au contraire! C'est terrible d'être malade comme ça!

— Toujours de la poitrine?

— De tout! repartit Mme Maucotel avec un énergique et significatif haussement d'épaules. C'est de tout! Des poumons, de la gorge, des oreilles, du cœur.... Le voilà maintenant qui est pris par les jambes. Mme la comtesse nous dit, dans sa lettre, qu'il peut à peine marcher.... Quelle existence! Et ce qu'il y a de

plus triste, n'est-ce pas, Absalon? c'est qu'il a parfaitement conscience de la gravité de son mal. On ne lui en fait pas accroire. Ah non! Il y a des poitrinaires qui s'illusionnent, qui s'imaginent qu'ils seront guéris demain et bâtissent quantité de beaux projets.... Avec M. Adhémar, ce n'est pas cela du tout.

— Cependant, objecta Absalon, voilà longtemps qu'il est dans cette situation. Je l'ai toujours connu maladif.

— Oui, plus ou moins, repartit Mme Maucotel. Jadis on avait essayé de le mettre pensionnaire au lycée de Bar.... Chaque mois presque, il fallait le retirer; il nous revenait ici tout hypothéqué.... Mais c'est surtout depuis ses dix-huit ou vingt ans que cela va de mal en pis.

— Quel âge a-t-il aujourd'hui?

— Il a aujourd'hui... voyons! Quatre, cinq, six... il va sur ses vingt-neuf ans. Le pauvre jeune homme! Je doute fort qu'il en voie autant! s'exclama, avec un soupir, Mme Maucotel.

— Qui sait! lança Absalon, en s'apprêtant à poursuivre sa route.

— Dans l'état où il est, reprit la concierge, la vie n'est guère enviable. On a beau posséder fortune et jeunesse, si l'on n'a pas de santé... bernique! Allons, bonsoir, Absalon!

— Bonsoir, m'ame Maucotel! »

Et, tout en remontant la rue Haute et regagnant son misérable gîte, Absalon murmurait :

« Ah! mais... s'il allait mourir avant? Ah! mais... mais.... »

La mort avait frappé M. Demorange en train de relire le sixième livre de l'*Lucrèce*.

XIX

UNE BROUILLE

Si Pierre Gallois était content de son sort et se félicitait chaque jour davantage d'avoir abandonné la carrière commerciale, il n'en était pas de même de son camarade Raymond Boisserand, transformé en Boisfleury sur les affiches théâtrales de la troupe Matteo.

Il était toujours loin de Paris, à Tunis, à Constantine ou à Alger, et, à en juger par les lettres qu'il adressait de temps à autre à Pierre, sa situation ne s'améliorait pas, ses finances étaient peu brillantes ; à plusieurs reprises, il s'était même vu contraint de faire appel à la bourse de « son vieux ».

Malgré l'absence de Raymond, Pierre n'avait pas rompu

toutes relations avec Mme Boisserand. Il ne manquait jamais, au mois de janvier, d'aller lui présenter ses vœux, et il était arrivé deux ou trois fois que Mme Boisserand n'ayant pas de nouvelles de son fils ou estimant qu'il tardait trop à lui en donner, était passée au laboratoire de Pierre pour lui en demander.

C'était même par elle qu'il avait appris la mort de M. Demorange, que Pierre avait continué d'aller voir assez fréquemment, en même temps que M. Champion, mais pas aussi souvent qu'il l'aurait voulu, absorbé qu'il était par ses travaux avec M. Vassely.

Oui, le sagace et prévoyant M. Demorange, le fervent ami et admirateur de Virgile et de La Fontaine, avait été soudain frappé par la mort, un soir d'automne qu'il était assis devant la haute fenêtre de sa mansarde de la pension, en train de relire et scander à mi-voix le sixième livre de l'*Énéide*.

« Cela a été pour nous un véritable deuil de famille, ajouta Mme Boisserand.

— Un si digne homme! Comme nous l'aimions, Raymond et moi, et tous ses élèves!

— M. Boisserand était lié avec lui depuis son enfance; ils étaient du même pays, Lorrains l'un et l'autre.... »

Dans chacune de leurs entrevues, la mère de Raymond ne pouvait s'empêcher d'exprimer à Pierre ses regrets de la conduite de son fils, et de jeter un regard en arrière, de remonter à l'origine de « la catastrophe » :

« Ah! si je n'avais pas laissé mon Raymond fréquenter ce Matteo! C'est lui qui est cause de tout! C'est Matteo qui lui a fourré en tête ces idées de théâtre, ou du moins les a encouragées. Sans lui, elles se seraient dissipées d'elles-mêmes.... Ce serait fini maintenant! Ah! combien mon mari avait raison! »

Et ces retours sur elle-même, ces « retours de conscience », étaient d'autant plus poignants, Mme Boisserand était d'autant plus navrée et désespérée de la décision de Raymond, qu'il

était son seul enfant, et que, d'autre part, les affaires et la santé de M. Boisserand laissaient, depuis plusieurs mois déjà, fort à désirer.

Vieux avant l'âge, perclus de rhumatismes et de douleurs, M. Boisserand était fréquemment cloué chez lui, et sa maison de commerce se ressentait de ces absences forcées. Il avait même dû se résoudre tout récemment à s'en défaire, et cette cession s'était effectuée dans des conditions très désavantageuses. Encore un motif pour en vouloir à Raymond de ne pas être resté dans la voie qu'il lui avait tracée, d'avoir quitté le négoce pour le théâtre.

« Ce garnement! Il n'avait qu'à se laisser faire, qu'à continuer ma route, me succéder! C'était tout indiqué! Ah! l'imbécile! le vaurien! »

Il demeurait sourd aux supplications de sa femme en faveur de Raymond, se refusait à lui écrire ou à le revoir, repoussait énergiquement, obstinément, toute rentrée en grâce.

« S'il se doutait de toute la peine qu'il m'a faite! Le misérable! Moi qui espérais tant le voir à ma place, moi qui comptais sur lui pour la direction de ma maison! Et ce sont des étrangers qui l'occupent à présent, des étrangers qui m'ont succédé! Monsieur a préféré grimper sur les planches, aller amuser les Bédouins, faire rire les Kabyles et tous ces moricauds! »

Pour comble, Mme Boisserand ne pouvait revenir souvent à la charge et plaider aussi instamment qu'elle l'aurait voulu la cause de son fils, car, chaque fois que ce sujet d'entretien retombait sur le tapis, M. Boisserand ne manquait jamais de s'en prendre à sa femme, et, invectivant contre elle avec acharnement, de la rendre responsable de tout le malheur, de tout le désastre :

« Je te le disais bien de ne pas le pousser ainsi à jouer la comédie, de ne pas le laisser se lier avec cet artiste amateur qui perchait là-haut, dans la maison ; — un bonhomme qui ne

m'a jamais plu, ce Matteo, tout infatué de sa petite personne.... Tu n'as pas voulu m'écouter! Et voilà le résultat! Ah! il est beau, il est propre, le résultat! Un fils unique, qui n'a d'autre métier que de débiter le monologue ou chanter la chansonnette à Tripoli, à Oran, à Tombouctou! Ah miséricorde! Si j'avais pu prévoir! »

Un changement de quelque importance était cependant survenu dans la vie de Raymond : il s'était séparé de Matteo, et voici les détails qu'il avait de Tunis mandé à Pierre à ce sujet :

« D'après ce que je t'ai écrit précédemment, la nouvelle que je vais t'annoncer ne te surprendra qu'à demi : j'ai quitté Matteo, je ne fais plus partie de sa troupe.

« Il devenait de plus en plus impossible, mon cher!

« D'abord, son orgueil, sa présomption, sa manie ou folie de réclame, de *bluff*, de *humbug* et de tapage.

Moi seul, et c'est assez!

« Telle aurait pu être sa devise. Et, en effet, sur nos affiches, on ne voyait jamais que son nom se détacher en gigantesques caractères, — la seule *vedette* : MATTEO, L'ILLUSTRE MATTEO, de la Comédie-Française.

« Oui, — je te l'ai conté déjà, — il avait l'aplomb de prétendre appartenir — à quel titre? je n'en sais rien, ni lui non plus — à la Maison de Molière.

« Une de ses habitudes, qui va bien te faire juger l'homme, c'est d'aller chaque jour, à tour de rôle et incognito, dans les bars, cafés, brasseries, estaminets, etc., où nos affiches sont apposées, de lier conversation avec les consommateurs, et de se faire de la réclame à lui-même, de prôner cyniquement et insidieusement sa gloire devant qui veut l'entendre.

« — Vous n'avez pas encore vu le fameux Matteo? demande-« t-il, par exemple, à son voisin de table. Non? Il faut le voir, il

« Cest Vadin Hugo que son monde »

« faut vous dépêcher d'aller le voir! Il en vaut la peine! C'est « un artiste merveilleux, unique au monde!... Parfaitement!... « Matteo, le grand Matteo! Le véritable successeur de Frédérick « Lemaître... qui lui est bien supérieur même! Le génie de « l'art dramatique, le génie incarné!... Comment, vous ne « l'avez jamais vu? Pas possible! Mais vous êtes le seul! Mais « on n'avoue pas ces choses-là! Il faut aller l'applaudir ce soir « même, monsieur! Ne tardez pas! »

« Comme à peu près tous les rôles nous obligent à nous grimer plus ou moins, Matteo court toujours la chance de ne pas être reconnu par ses interlocuteurs de rencontre. Peut-être le fut-il quelquefois cependant, peut-être fut-ce un de ces crédules voisins de café qui, certain soir que Matteo, l'incomparable Matteo, jouait Ruy Blas, et le jouait atrocement, — il n'a jamais compris ce rôle, — s'avisa de le siffler. Et voilà toute la salle de faire immédiatement chorus avec le siffleur, de huer et conspuer à loisir et à plaisir le nouveau Frédérick Lemaître, le prétendu Talma.

« — Messieurs!... Messieurs!... » glapissait Matteo, d'un air navré et avec un geste de courtoise mais ferme réprobation, tout en s'avançant jusqu'au trou du souffleur. — « Messieurs, per- « mettez!... permettez!... C'est Victor Hugo que vous insultez « de la sorte! Vous n'y pensez pas! Messieurs!... Messieurs!... « Respect à Victor Hugo!... »

« Quel farceur que ce Matteo! Ah! nous ne le connaissions pas, mon cher! Il faut l'avoir vu de près, comme j'en ai eu l'occasion, avoir vécu sous sa coupe et sa férule.... Ah! le triste sire!

« M'en voici donc débarrassé!

« J'avais rencontré, l'an dernier, à Port-Saïd, la troupe Dupontavice, concurrente de celle de Matteo, et la bonhomie et la rondeur du père Dupontavice m'avaient charmé dès l'abord. Un autre de ses avantages ou mérites, comme tu voudras, c'est de

« ne pas jouer », c'est-à-dire de ne pas entrer en rivalité avec le personnel de sa propre troupe. Par suite d'un accident de chemin de fer survenu il y a une dizaine d'années et qui lui a causé une fracture du tibia, le père Dupontavice est affligé d'une claudication très prononcée, qui l'empêche de tenir aucun rôle sur la scène, — d' « affronter le feu de la rampe ». Il n'y a donc pas à craindre avec lui de ne voir, en vedette sur les affiches, que le nom de Monsieur le directeur, — toujours Monsieur le directeur, rien que Monsieur le directeur!

Un seul *astre* vous manque, et tout est dépeuplé!

aurait pu s'écrier notre grand premier rôle et unique « étoile » Matteo.

« Un autre avantage que m'offre le père Dupontavice, c'est de me ramener prochainement en France.

« Matteo, j'ignore pourquoi, — ou plutôt je le sais trop bien! toujours à cause de son incurable vanité, toujours afin de primer, et pour être assuré d'être le premier de la bande, le seul en vue, ce qui n'aurait pas lieu à Paris ni dans nos grandes villes, — Matteo ne tient pas à quitter les côtes de la Méditerranée. Avec nombre d'autres, il est d'avis que mieux vaut être haut perché parmi les étrangers, chez les sauvages même, que petit et obscur chez soi, — où nul d'ailleurs n'est prophète, nous enseigne l'Évangile. Il prétend, au surplus, avoir par ici son public, — qui l'adore, bien entendu!

« Or, mon bon vieux, je ne te cache pas qu'il me tarde de revoir notre beau pays de France, d'embrasser ma mère, et de m'efforcer d'attendrir et fléchir mon père, d'obtenir de lui mon pardon. Je comprends bien maintenant ses objections et sa résistance, combien étaient justes ses conseils! Je ne voyais que les dehors du métier d'acteur, le galon, le clinquant, la rampe, *le plateau*, comme nous disons, et les louanges, l'encens qu'on vous brûle sous le nez, les applaudissements et les hourras,

toutes les gâteries de la presse et du public. A présent que je connais les coulisses.... Ah ! il faut en rabattre, mon vieux, et de beaucoup !

« Il y a une chose d'abord, à laquelle pourtant j'aurais bien dû m'attendre, à laquelle je devais être tout préparé, et qui m'a, au contraire, absolument surpris et démonté, une chose qui m'ennuie, m'horripile et m'excède parfois au delà de toute expression, c'est la quantité de rôles qu'il faut apprendre et se fourrer de gré ou de force dans la cervelle. Nous changeons continuellement de spectacle ; presque chaque soir c'est une nouvelle affiche.... Alors tu devines? Toutes les nouveautés de Paris y passent ; il faut les étudier, les répéter, les ressasser.... Nous n'avons pas fini avec l'une, qu'on en aborde déjà une autre. C'est fastidieux, écœurant et éreintant au possible. Comment autrefois n'avais-je pas songé à cela ? Non, je n'y pensais pas.... C'est stupide, mais c'est ainsi. Je vivais avec l'idée d'un répertoire presque fermé, d'un répertoire de chefs-d'œuvre, allant de Corneille, de Racine et de Molière à Victor Hugo, Dumas fils, Émile Augier et Sardou, — et je ne voyais pas plus loin... pas plus loin que le bout de mon nez. Ah ! cher ami, quelle besogne ! quelles corvées ! Je me dis parfois, me rappelant les avis du bon M. Demorange — dont la mort m'a navré — et son opinion sur les métiers manuels, — tu te souviens? — que mieux vaudrait certainement être relieur, mieux vaudrait coudre, rogner et habiller des bouquins, que de s'infiltrer et s'entasser sous le crâne une si abondante et si indigeste provende, un tel *farrago*.

« En attendant, mon cher Pierre, il me faut jouer ce soir un des chefs-d'œuvre de ce ramas d'inepties, *le Parapluie de Madame*, et prendre demain matin le bateau pour Alger, où mon nouveau patron, M. Dupontavice, compte séjourner un mois. Nous voguerons ensuite vers les côtes de France. Heureux jour !

« J'oubliais de te parler de ma dernière visite à Matteo, — une scène épique, mon vieux!

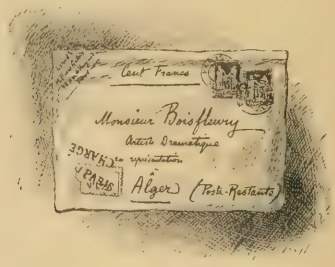
« — Rentrez chez vous, monsieur! Allez retrouver monsieur « votre père et lui prêter main-forte dans son commerce : c'est « le meilleur conseil que je puisse vous donner. Vous ne ferez « jamais rien au théâtre, monsieur, jamais rien! C'est moi qui « vous le déclare. Vous n'avez aucun talent, aucune disposition, « rien, rien, rien! Allez, monsieur! »

C'est ainsi qu'en partant il me fit ses adieux.

« Et moi, mon cher Pierre, je prends congé de toi en te serrant bien affectueusement la main.

« RAYMOND BOISSERAND. »

« P. S. — Si tu pouvais m'envoyer cent francs poste restante à Alger, tu m'obligerais infiniment. Toujours au nom de Boisfleury. J'abuse, mon vieux! Excuse-moi. »



« Taisez-vous ! » murmura le comte, les mains tendues.

XX

ABSALON PRÉPARE SA REVANCHE

Depuis son rangement de journaux dans la remise de Mme Lerat, et l'imprévue et passionnante découverte qui en était résultée, Absalon n'avait pu réussir à vérifier ses hypothèses ni à poursuivre efficacement son enquête. Il en était toujours au même point, toujours à supposer que, le 7 octobre 18..., Adhémar de Vadinsaux était allé à la chasse de bon matin dans le vallon de la fontaine des Tues et du Fond-de-l'Enfer, qu'il avait fait lever quelques perdreaux ou un lièvre, et qu'en tirant sur ce gibier il avait atteint le garde Thévenot embusqué de ce côté; qu'effrayé du terrible accident et de ses conséquences, il n'avait rien osé dire, et, le lendemain ou le surlendemain, avait, comme de coutume, en cette saison,

à l'approche de l'hiver, quitté son château de Savonnières-en-Barrois pour les tièdes parages de la Côte d'Azur.

Absalon avait l'intuition, la certitude, qu'il ne se méprenait pas cette fois, qu'il tenait le vrai fil pouvant le guider dans ce labyrinthe. Oui, c'était bien « quelqu'un du château » qui avait tiré sur le garde Thévenot, et ce quelqu'un c'était, ce ne pouvait être que le jeune comte de Vadinsaux. Mais, depuis ce tragique événement, dix années s'étaient écoulées, et comment, après un si long intervalle, retrouver l'emploi du temps du coupable et reconstituer toutes les péripéties de l'accident?

Cependant Adhémar de Vadinsaux était de retour, ainsi que sa mère: Absalon l'avait appris, et avait même entrevu le jeune homme, se promenant ou se traînant, aidé de sa canne, dans les allées du parc. Que faire? Comment l'aborder? Comment diriger contre lui une telle accusation, une simple insinuation même, sans posséder un plus probant témoignage de sa culpabilité?

Chaque matin de ce radieux mois de mai, aussitôt levé et sorti de sa chambre, c'est-à-dire vers les onze heures, Adhémar allait faire un tour de promenade dans le parc, et il ne manquait jamais de s'asseoir, le dos au soleil, sur un certain banc, placé à l'extrémité d'une allée, non loin d'un portillon aménagé dans la grille de clôture.

Il était très malade, le jeune comte, et, malgré ses incessantes précautions, ses mille remèdes et les innombrables soins dont il était entouré, la phtisie continuait implacablement ses ravages, le minait de plus en plus. Maigre, hâve, les joues creuses et terreuses, les yeux brillants au fond de leur orbite comme des diamants noirs, les pommettes saillantes et rosées, les épaules déjetées et voûtées, la poitrine toute étroite et resserrée, les bras et les jambes grêles, décharnés, secs comme des manches à balai, n'ayant des pieds à la tête et à proprement

dire que la peau sur les os, Adhémar de Vadinsaux faisait peine à voir.

« Il n'en a pas pour six semaines....

— Le pauvre garçon! Depuis le temps qu'il se consume et se meurt!

— Il peut s'éteindre d'un instant à l'autre.

— Et ce sera pour lui une délivrance. Pensez donc! Toujours souffrir! Toujours et toujours se droguer! Ne vivre que pour cela! Ce n'est pas une existence que la sienne!

— C'est vrai, hélas! c'est vrai! »

Voilà ce qu'on répétait partout, à Savonnières comme à Bar, lorsqu'on venait à parler du jeune comte de Vadinsaux.

Sans avoir arrêté de plan, sans savoir comment il entrerait en matière, et même s'il se déciderait à lui adresser la parole, Absalon se tenait au courant de tous ses faits et gestes, et le guettait sans relâche.

Plusieurs fois, il l'avait aperçu assis sur le banc, au fond du parc, et il était passé à peu de distance de lui, sans oser tourner la tête. Il n'avait cependant qu'à s'approcher de la grille, à faire quelques pas.... Personne autre qu'Adhémar de Vadinsaux ne pouvait le voir, et, ce qui se dirait entre eux, eux seuls pouvaient l'entendre.

Ce mouvement, ces trois ou quatre pas, Absalon les fit, un matin, et se risqua à saluer M. le comte.

« Bonjour, Absalon, répondit celui-ci.

— Je... je voudrais, monsieur le comte, si... si vous... si vous permettez.... »

M. de Vadinsaux s'imagina que le pauvre homme, ainsi embarrassé et bredouillant, cherchait à lui demander l'aumone, et il fouilla aussitôt dans sa poche et en tira son porte-monnaie.

« Non, monsieur le comte, non, ce n'est pas cela! fit Absalon avec un geste de vive protestation, en même temps qu'il pous-

sait la petite porte et se rapprochait du malade. Je voudrais vous dire.... Vous souvenez-vous du garde forestier Thévenot, celui qu'on a trouvé mort un matin? »

A cette soudaine question, dès les premiers mots, Adhémar de Vadinsaux se redressa brusquement, et une lueur étrange enflamma son regard, embrasa ses yeux tout à coup démesurément ouverts et immobilisés, anxieusement et effroyablement fixés sur Absalon.

Il n'y avait pas de doute : c'était lui le coupable, le meurtrier; cette involontaire attitude le décelait et l'attestait manifestement. Absalon ne manqua pas d'en faire la remarque, d'abord en lui-même, puis tout haut :

« Oui, vous vous souvenez, je vois cela.... Alors c'était vous, monsieur le comte?

— Taisez-vous! Taisez-vous! murmura le comte, les mains tendues, comme pour implorer Absalon.

— C'est à cause de vous que j'ai été emprisonné, accusé, insulté, vilipendé.... Encore aujourd'hui, à cause de vous, monsieur le comte, je passe, auprès de plus d'un de nos voisins, pour un criminel! Cela vous est facile aujourd'hui de me dire de me taire, ah oui! quand c'est vous qui auriez dû parler autrefois. Vous m'avez laissé empoigner par les gendarmes....

— Absalon!

— Un mot de vous m'aurait épargné toute cette honte et cette infamie.... Et vous avez gardé le silence, monsieur le comte; vous avez préféré que ce fût moi, n'est-ce pas?... Un pauvre diable, un meurt-de-faim, oui, un coureur de forêts, un braconnier comme moi.... C'était un coupable tout trouvé, tout indiqué.... J'ai eu de la chance tout de même d'échapper aux griffes des juges; j'aurais pu être condamné....

— Non, Absalon, non!

« Je tire... et je vois tomber un homme ... »

— Comment, non? Toutes les apparences étaient contre moi, et, si je m'en suis tiré, ce n'est pas de votre faute, monsieur le comte. Ah non! je vous l'affirme!

— Absalon, je vous demande pardon.... Je n'ai pas osé, à cause de... de ma famille... de ma mère....

— Oui, je sais, je m'en doutais bien; et vous avez trouvé plus commode de m'abandonner à mon sort....

— Je vous jure, Absalon, que je ne vous aurais pas laissé condamner! Je me serais déclaré auparavant. Mais quand j'ai vu qu'on vous relâchait....

— Après deux mois et demi de prison, de prison préventive, comme *ils* appellent ça. Sans compter que, pour certains de nos concitoyens, je reste toujours le coupable....

— Non, Absalon, je vous assure....

— Interrogez Mme Brisetuile.... Vous la connaissez, Mme Brisetuile, l'amie de Mme Lerat, l'épicière? Vous verrez ce qu'elle vous répondra. Et le grand Patricot, le boulanger? Et Fransquin, le vannier de la rue Haute? Jusqu'au père l'Épaisseur, le garde champêtre, qui me reluque toujours drôlement, me regarde de travers....

— Ce sont des idées que vous vous forgez, Absalon, insinua timidement Adhémar.

— Non, non, pas du tout, je ne sais que trop à quoi m'en tenir, monsieur le comte; je ne connais que trop la belle réputation qu'on me fait : inutile de me berner!

— Mais, Absalon, je n'ai nullement cette intention, je vous le jure. Les reproches que vous m'adressez....

— Oh oui! Et que vous méritez!

— Il y a longtemps que je me les adresse moi-même. Ah! cette fatale partie de chasse, ce terrible accident causé par ma maladresse, ma malchance! cette mort horrible, que je revois encore.... Ah mon Dieu! »

Et le comte de Vadinsaux, secoué par un tremblement con-

tinu qui lui courait de la tête aux pieds, enfouit son visage dans ses mains.

« Oui, je me revois encore à ce matin d'octobre, reprit-il au bout de quelques instants, en relevant le front, l'œil songeur, plongé dans de lointains souvenirs, tandis que ses bras retombaient le long de son corps. Je n'avais pu dormir, cette nuit-là, et l'idée m'était venue, dès l'aube, de prendre mon fusil et d'aller battre la campagne.... Je montais la route du Fond-de-l'Enfer et venais de tourner à gauche, pour me diriger vers notre ferme... notre ferme de Vadinsaux... j'étais dans le creux de la prairie, au delà des derniers jardins, quand, tout à coup, un lièvre me part dans les jambes. Sans même l'ajuster, je tire... et j'entends un cri, un cri sourd, effroyable... un râle! et je vois tomber un homme à cinq pas devant moi, tout contre une touffe d'arbres derrière laquelle il se tenait.... C'était le garde Thévenot.... Je le reconnais en me penchant sur lui, pour lui porter secours.... Mort! Je l'avais tué!... »

Et Adhémar s'arrêta de nouveau, suffoquant, le regard empreint de douleur et d'effroi.

« Tué!.... Tué par moi!.... Ah mon Dieu! mon Dieu! soupira-t-il. Quelle fatalité! Ah ciel! »

Après un poignant silence, interrompu par des gémissements ou de brèves et suprêmes exclamations, Adhémar, d'une voix toujours haletante et oppressée, poursuivit :

« Et vous, Absalon, vous?... Vous êtes un remords pour moi... un remords qui m'assiège jour et nuit.... Que de fois j'ai pensé à ce que vous aviez souffert... souffert par ma faute! Je suis même heureux de cette rencontre, de tout ce que je viens de vous dire.... Il me semble que, désormais, j'aurai un poids de moins sur la conscience! Mais, Absalon, je voudrais... je voudrais faire quelque chose... je vous dois une compensation pour tout le tort et toute la peine que je vous ai causés, une large indemnité....

— Oh! laissons cela, monsieur le comte, laissons cette question!

— Si, si! Je prétends....

— Non, je ne veux rien et n'accepterai rien.

— Ce serait cependant la meilleure preuve que vous me pardonnez, le meilleur moyen de m'enlever ce remords qui m'accable.... Oui, Absalon, j'ai bien mal agi.... Encore une fois, pardon! Pardonnez-moi!

— Mais, monsieur le comte, je ne suis pas ici le seul en cause, reprit Absalon. Il en est d'autres qui ont éprouvé de bien plus cruelles souffrances, qui ont été bien autrement atteints....

— Hélas! oui, je comprends....

— Il y a une veuve, des enfants.... C'est à eux que vous devez une indemnité, si toutefois de telles pertes peuvent s'indemniser!

— Que pourrais-je faire, Absalon? Dites!

— Vous êtes maître de votre fortune, monsieur le comte, je veux dire de la part d'héritage qui vous vient de votre père.... Eh bien, songez à quel chiffre de dommages-intérêts vous auriez été judiciairement condamné, à la somme qu'il vous aurait fallu verser à cette famille, si tragiquement privée de son chef....

— C'est vrai, et si je n'avais craint d'avoir avec ma mère des discussions.... Ah! j'ai pensé à tout cela bien souvent, bien souvent!

— Mais vous n'êtes plus un enfant, vous êtes un homme, monsieur le comte, et, quand une décision est indispensable, il faut savoir la prendre, il faut avoir ce courage.

— Cela vous est facile à dire! Il vous est facile de parler de volonté, d'énergie, de courage.... Mais voyez donc dans quel état de santé je me trouve! »

Par courtoisie et commisération, Absalon protesta :

« Votre santé n'est pas pire qu'elle n'était l'an dernier, au contraire. Vous avez meilleure mine....

— Meilleure mine! Je n'ai qu'à me regarder dans la glace pour être édifié, se récria M. de Vadinsaux avec un sourire amer et désabusé et en branlant mélancoliquement la tête. Mais, mon pauvre Absalon, je ne puis faire un pas sans cette canne, encore suis-je essoufflé tout de suite; il me faut m'asseoir, reprendre haleine.... Non, pas d'illusions.... Ne me dites pas que cela va mieux. Non, non!

— Cependant, je vous assure....

— Oh! assurez tout ce que vous voulez! Je ne vois que trop quel est mon état, et je ne puis me leurrer.... Non, inutile d'essayer....

— Monsieur le comte!

— Je sais, Absalon, JE SAIS — et M. de Vadinsaux appuya sur ces deux mots en les répétant — à quoi m'en tenir, et j'ajoute que tous ceux qui m'approchent, tout le monde autour de moi sait également....

— Mais....

— Mais laissons ce sujet, Absalon. Eh bien, quoi qu'il advienne, que je meure demain ou que j'atteigne la vieillesse, il me semble que je m'en irai satisfait, si je puis réparer.... tenter de réparer ma faute, tout le mal que j'ai causé à la femme et aux enfants de ce garde, et à vous aussi, Absalon.

— Ne parlons pas de moi.

— Mais comment? Comment effectuer cette... cette réparation, sans avouer... sans revenir sur le passé, sans compromettre ma réputation, l'honneur de ma famille? dit Adhémar de Vadinsaux, d'une voix hésitante et anxieuse.

— J'y ai songé, répliqua Absalon. Oui, je me suis demandé ce que vous pourriez faire.... Oh! pas pour moi! Qu'il ne soit pas question de votre serviteur, encore une fois, monsieur le comte! Mais pour la famille Thévenot.... Eh bien....

— Eh bien?

— J'ai entendu raconter que vous aimiez les sciences, que vous vous étiez toujours intéressé à la... la physique, la mécanique....

— Autant qu'une patraque comme moi peut s'intéresser à quelque chose, murmura M. de Vadinsaux. Ah! oui, Absalon, si j'avais eu la santé, reprit-il en haussant la voix, certes, oui, je me serais occupé de sciences, d'électricité particulièrement....

— Justement, monsieur le comte! Le garde Thévenot avait un neveu qu'il avait adopté, qui vivait avec lui là-haut, dans sa maison de la Vierge-du-Hêtre, et qui est maintenant à Paris, qui est devenu un savant... un savant électricien. Il a une foule d'inventions dans la tête, il a déjà fabriqué de très belles choses, paraît-il, et je sais de bonne part que, s'il avait devant lui quelques capitaux, une centaine de mille francs, cela lui permettrait de mener à bien ses projets. Vous avez dû le connaître autrefois, ce neveu de Médéric Thévenot; il se nomme Pierre Gallois.

— Effectivement, je l'ai connu, je me le rappelle, répondit M. de Vadinsaux. Il est venu plus d'une fois jouer ici, sur ces pelouses, quand nous étions enfants.... Il est plus jeune que moi de quelques années, de quatre ou cinq ans....

— A peu près.

— En outre, je suis au courant de certains de ses travaux: j'ai lu des articles de lui.... N'est-il pas attaché au laboratoire de l'École nationale d'électricité?

— C'est cela même! C'est ce que je lui ai entendu conter à Mme Lerat. Et je sais qu'on l'exploite, dans ses inventions, qu'on le gruge... forcément! parce qu'il est obligé d'emprunter, de recourir à des financiers....

— Mais qui vous a indiqué ce chiffre de 100 000 francs?

— C'est lui-même, monsieur le comte, Pierre Gallois lui-

même, par hasard, en causant avec Mme Lerat; et il ne se doutait guère, ah certes non! il ne se doutait guère, ni moi non plus! que je vous répéterais cela un jour. Il faut même qu'il ne soupçonne jamais l'origine ou le motif de ce don....

— Comment? Il saura toujours....

— Non, monsieur le comte, non! Il ne faut pas qu'il sache que... que *c'est le prix du sang!* Il refuserait, vous pensez bien! Il faut que ce don... ou legs... ait pour prétexte, prétexte bien déclaré et bien spécifié, l'amour de la science; que ce soit un témoignage d'encouragement et une aide à un inventeur....

— Je vous comprends, Absalon.

— C'est là, monsieur le comte, la réparation que je vous demande, — que je réclame!

— Vous l'aurez, Absalon, je m'y engage.

— Vous me le jurez?

— Je vous le jure!

— Et si vous me manquiez de parole? Jusqu'à ce jour, nous sommes seuls, monsieur le comte, seuls tous les deux, à connaître le nom du meurtrier du garde Thévenot. Ce nom, il ne sera divulgué que dans le cas où votre serment ne serait pas tenu.

— Je le tiendrai, Absalon, je le tiendrai! C'est sur mon honneur que je vous le fais, ce serment. Et vous, ajouta le comte, me pardonnez-vous?

— Toujours sous cette même condition et réserve que vous accomplirez envers Pierre Gallois cet acte de réparation.

— Je vous le jure encore! articula le comte.

— Je vous pardonne donc », prononça lentement et gravement, avec une sorte de solennité, le vieux braconnier.

Et comme on entendait grincer un pas sur le sable des allées, — quelque domestique sans doute qui était à la recherche du comte, dont l'absence se prolongeait plus que de coutume :

« Je vous quitte, monsieur le comte.... N'oubliez pas!

— Encore un mot, Absalon! Comment avez-vous découvert que c'était moi? Comment avez-vous pu savoir?... »

Absalon fut sur le point de tirer de sa poche le journal dont la page mutilée avait été pour lui l'indice, le *fiat lux*, si longtemps et si péniblement cherché. Mais à quoi bon maintenant exhiber cette pièce, puisqu'il avait bien mieux, puisqu'il possédait les aveux mêmes du coupable?

« C'est mon secret, monsieur le comte, fit-il. Vous voyez que je ne me trompais pas.

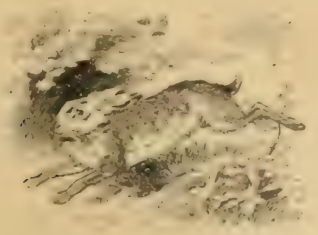
— Oui, mais....

— D'ailleurs, soyez-en persuadé, je la possède, cette preuve, je l'ai en main, prêt à vous confondre, s'il le fallait... s'il l'avait fallu! Et les juges eux-mêmes m'y auraient aidé, eux-mêmes auraient été forcés de prendre ma défense contre vous....

— Oh! je n'attaque pas, je ne conteste pas! bégaya Adhémar de Vadinsaux, qui était comme à bout de souffle. Encore une fois pardon, pardon! » murmura-t-il.

Puis, comme Absalon s'éloignait, il fit un suprême effort, l'interpella une dernière fois, de sa voix de plus en plus voilée :

« Absalon! Absalon! Que je vous dise encore.... Écoutez!... Combien je suis heureux que vous soyez passé par ici, que nous ayons causé... que j'aie pu... décharger ma conscience!... Merci, Absalon! »



Mme Thévenot prie le docteur Maclet d'examiner le jeune homme.

XXI

M. DEMORANGE AVAIT RAISON

Raymond Boisserand — Boisfleury — avait enfin dit adieu aux côtes d'Afrique et remis le pied sur le sol natal. Son impresario, le petit père Dupontavice, avait jadis, à ses débuts, promené sa troupe dans le nord-est de la France, et il lui était resté bon souvenir de ces premières étapes théâtrales. Il se proposait, cette fois, de commencer par Reims, de se rendre ensuite à Châlons, puis à Bar-le-Duc, à Toul et à Nancy, « une région où il était, disait-il, sûr de son public », et il escomptait d'autant mieux le succès de ces représentations, qu'il possédait « un numéro » exceptionnel, « épatant », qu'il amenait avec lui le nègre abyssinien Kivira, inimitable mangeur de feu et dévoreur de lapins vivants, admirable et incomparable charmeur

de serpents et dresseur de singes, qui jonglait avec dix poignards à la fois, et se les plantait ensuite dans le gras du bras, comme il eût fait dans une motte de beurre. C'était une fortune qu'un tel sujet, et le père Dupontavice ne jurait plus que par Kivira.

Avant de gagner Reims, Raymond s'arrêta à Paris pour embrasser sa mère et solliciter de son père un pardon qui ne lui fut pas refusé. M. Boisserand était d'ailleurs bien affaissé, bien vieilli. Une récente attaque d'hémiplégie l'avait rendu presque impotent. Il s'exprimait avec difficulté, confusément, quoiqu'il conservât toute sa lucidité, et ne marchait qu'à menus pas, en s'appuyant sur une canne.

« Tu es content?... Tu te trouves heureux?... » demanda-t-il à Raymond.

Pour ne pas lui causer de peine et aggraver son état, Raymond ne lui avoua pas ses déboires et ses tristesses, et répondit affirmativement.

« Allons, tant mieux... tant mieux! Ton bonheur, c'est tout ce que je désirais! » acheva-t-il.

Raymond n'eut pas la joie qu'il s'était promise et sur laquelle il comptait de revoir « son vieux » : une importante affaire, un traité à discuter avec une compagnie anglaise pour l'exploitation d'un de ses brevets, avait obligé Pierre Gallois à partir pour Londres peu avant l'arrivée de son ex-condisciple et le retenait là-bas.

Bien que doué d'une excellente santé, le « grand premier rôle » Boisfleury ne tarda pas à se ressentir du brusque changement de climat et de la différence considérable de température qui existe entre la région méditerranéenne et le nord-est de la France.

De concert avec le nègre jongleur Kivira, quoique par d'autres talents, il faisait, depuis trois semaines, les délices du public rémois, quand, une nuit, il fut éveillé en sursaut par une sorte d'étouffement, un mal de gorge très aigu.

Épouvanté, il se leva sur son séant, puis sauta à bas de son lit, et courut à sa fenêtre pour respirer plus à l'aise.

Il lui semblait avoir comme une déchirure dans le larynx.

Seraient-ce les prodromes d'une angine couenneuse?

Il se recoucha, finit par se rendormir, et, chose étrange et qui le surprit et le ravit audelà de toute expression, lorsqu'il se réveilla vers les huit ou neuf heures du matin, la douleur avait totalement disparu, au point qu'il se demanda s'il n'avait pas rêvé cet accident, s'il n'avait pas été le jouet d'un affreux cauchemar.

Il n'en courut pas moins sur-le-champ conter la chose à un médecin et prendre de lui conseil.

« Vous fumez? demanda tout d'abord celui-ci.

— Très peu; une cigarette ou deux après mes repas,... jamais plus de deux.

— Eh bien, à partir d'aujourd'hui, il ne faut plus fumer du tout, plus une seule cigarette, plus un brin de tabac. Pas de liqueurs fortes non plus, pas de mets trop épicés, rien qui puisse irriter les muqueuses de la gorge. Évitez aussi avec le plus grand soin les refroidissements; enveloppez bien votre cou. De la chaleur, voilà ce qu'il vous faut, et c'est pourquoi le climat du Midi vous était préférable. Vous n'avez rien de grave, je vous l'affirme, rien qu'une légère inflammation, que des gargarismes calmeront promptement, mais qui pourra revenir et s'étendre davantage, si vous ne prenez pas de précautions. »

Et le docteur lui remit une ordonnance relative à ces gargarismes, composés d'acide borique, de guimauve et de miel rosat.

Effectivement, après quelques jours de cette médication, Raymond n'éprouvait plus aucun symptôme de malaise, et avait recouvré toute sa tranquillité d'esprit et sa sécurité.

Selon le programme arrêté par son chef, la troupe Dupontavice quitta Reims et se transporta à Châlons, d'où, après un séjour d'un mois, elle se dirigea vers Bar-le-Duc.

Raymond Boisserand n'ignorait pas les attaches que son ami Gallois avait dans cette ville, et, dès son arrivée, il se fit un devoir d'aller présenter ses hommages à Mme Thévenot, cette « maman Fanny » dont il avait maintes fois ouï parler.

« Votre visite m'était annoncée, monsieur, lui dit-elle; mon Pierre nous a justement écrit ce matin à votre sujet.... Sans nous être jamais vus, nous nous connaissons de longue date, n'est-ce pas?

— C'est vrai, madame, repartit Raymond. Je suis lié avec Pierre depuis notre rencontre à la pension de M. Champion, où tous les deux nous étions internes, dans la même classe. Il y a dix ans de cela....

— Je sais, je sais, fit Mme Thévenot, et vous ne vous êtes jamais perdus de vue, n'avez jamais cessé d'entretenir ensemble les meilleurs rapports. »

Elle ne manqua pas d'offrir à Raymond ses services.

Dans la maison voisine de la sienne, il y avait une chambre meublée à louer: elle lui proposa de l'aller voir, et le présenta à la propriétaire, Mme Birglin, vieille dame veuve, qui avait occupé jadis une brillante position, et que des revers récents contraignaient à accroître, par cette location, ses très modiques ressources.

La chambre, qui faisait face au coteau de Corotte et dominait tout le vallon de la rue de Véel, plut du premier coup à Raymond. Il ne put s'empêcher de s'extasier :

« La jolie vue! Quel beau paysage! On voudrait demeurer là toute sa vie. Malheureusement!...

— Combien de temps monsieur espère-t-il rester à Bar? hasarda en douceur et félinement Mme Birglin.

— Deux mois; trois, si les recettes sont fructueuses et nous encouragent à prolonger notre séjour. »

Le soir même, Raymond s'installait dans son nouveau gîte au superbe point de vue, et, gracieusement invité par Mme Thé-

venot, s'assevait à sa table et partageait le modeste dîner de la mère et de la fille.

« Excusez-nous de vous recevoir si chétivement, lui dit-elle; il faut si peu pour vivre à deux femmes seules! Quand il y a des hommes, c'est différent : on a une cave bien montée, une cuisine abondamment fournie....

— Mais tout est parfait, madame; mais je suis confus, répliquait Raymond. Vous allez me faire regretter d'avoir accepté avec tant de sans façon.

— Je vous l'ai dit : nous vous traitons comme une ancienne connaissance.

— C'est cela! Et rien ne pouvait m'être plus agréable ni me toucher davantage. »

Mais, hélas! les recettes théâtrales n'avaient jamais été bien brillantes à Bar-le-Duc, et si M. Dupontavice avait gardé bon souvenir de son ancien passage dans cette ville, il y avait là sans doute quelque confusion, un mirage de jeunesse, une erreur d'optique. Kivira lui-même, avec ses serpents qui se dressaient, se balançaient et semblaient si étrangement danser aux sons de la flûte; avec ses singes si gentiment habillés, si dociles et si délurés; avec ses paquets d'étoupe enflammée à plein gosier, et les prodiges de toute sorte qu'il accomplissait à l'aide de ses innombrables poignards ou sabres, yatagans, criss, kandjars, etc., — Kivira lui-même ne parvenait pas à récolter la quantité de piécettes espérées ni les bravos auxquels il avait droit.

O Athéniens! que de mal pour vous plaire!

Aussi le père Dupontavice, après une courte incursion à Verdun et une autre à Commercy, songeait-il à déserter ces parages inhospitaliers et à filer sur Toul ou Nancy, quand Raymond fut repris de son mal de gorge.

Cette fois, ce ne fut pas la nuit, durant son sommeil, ni soudain et brusquement, que l'accès se produisit. Cela débuta par

un vulgaire rhume de cerveau, accompagné d'un léger mais persistant enrouement. Notre Boisfleury avait cependant tout à fait renoncé à la cigarette; il n'avait subi aucun refroidissement, avait pris toutes les précautions qui lui avaient été recommandées.... Et, malgré les tisanes et les gargarismes, l'enrouement ne cessait pas, le mal de gorge, sans être absolument douloureux, devenait de plus en plus tenace et gênant; une fatigue ou pesanteur générale en résultait; bientôt la fièvre s'en mêla, le malade dut garder le lit.

Mme Thévenot n'avait pas attendu jusqu'à ce point pour mander le médecin. A la première alarme, dès qu'elle avait vu Raymond se préoccuper de ce rhume opiniâtre, et hésiter à affronter l'air du dehors, elle avait guetté le passage du docteur Michel, qui faisait tous les matins, entre neuf et dix heures, sa tournée de la Ville-Haute, et elle l'avait prié d'examiner le jeune homme. Elle-même l'avait mené près de lui, dans la chambre à la si belle vue.

« Qu'est-ce que c'est que ce garçon-là? Il est de Bar? avait, chemin faisant, le long du corridor et dans l'escalier, demandé le docteur.

— Non, monsieur Michel; c'est un Parisien, un ami de mon neveu Pierre Gallois.

— Ah! Et que fait-il à Bar?

— C'est un des acteurs de la troupe de passage.

— De la troupe Dupontavice?

— Oui, monsieur Michel.

— Comment se nomme-t-il donc?

— Raymond Boisserand; mais, au théâtre, on l'appelle Boisfleury.

— Boisfleury! Mais je le connais! Je ne connais que lui! Je l'ai encore vu jouer la semaine dernière dans *l'Honneur et l'Argent*, de Ponsard.... Il a du talent, Boisfleury, continua le docteur Michel; c'est même, et de beaucoup, le meilleur acteur

du père Dupontavice, qui se moque de nous, avec son nègre mangeur de feu et avaleur de sabres, ses serpents à sonnettes et ses singes costumés en cuisiniers ou en amiraux. Vous avez vu cela, madame Thévenot?

— Oui, monsieur Michel. M. Boisfleury nous a donné des billets, à ma fille et à moi.... Je n'étais jamais allée au théâtre, ni Agathe non plus.... Nous nous sommes bien amusées.

— Tant mieux pour vous, je vous en félicite; moi, je suis d'avis qu'il faut laisser les moricauds, les sapajous et les boas aux baraques de la foire de mai : ce n'est pas leur place sur la scène d'un théâtre. Je ne me suis pas gêné pour le lui dire, l'autre jour, au père Dupontavice, répliqua le docteur Michel, qui avait volontiers son franc parler et le mot pour rire. Ne voulait-il pas que son nègre déchiquetât devant nous des lapins tout vivants? Fi donc! Il se croit encore au Caire ou à Tunis, cet ostrogoth-là, et il nous prend pour des Arbicos. Aussi, il ne fait pas fortune; il geint continuellement, et crie de tous côtés que nous n'avons pas le culte de l'art.... Il appelle ces pitreries-là *de l'art*, il a cet aplomb! »

Comme M. Michel s'en allait, après avoir ausculté et interrogé le malade, et descendait l'escalier, toujours en compagnie de Mme Thévenot :

« Eh bien, notre Boisfleury ne jouera plus longtemps, fit-il en laissant rebondir sur les marches sa lourde canne, et scandant ainsi ses paroles; non, plus longtemps, madame Thévenot! Voilà une gloire moissonnée dans sa fleur!

— Quoi donc, docteur? Il est perdu? C'est de la phtisie : je m'en doutais!

— Mais non! Mais non! Que me chantez-vous là? Qui vous parle de phtisie? Il ne s'agit pas de cela du tout! Je vous dis que Boisfleury ne pourra plus jouer : cela ne signifie pas qu'il va rendre l'âme, voyons! Vous êtes folle! se récria le docteur avec sa brusquerie coutumière, empreinte de jovialité et de

bonhomie. Fichtre non! il n'est pas perdu, — ou du moins, s'il est perdu, ce n'est que pour le théâtre, *pour l'art*, dirait le père Dupontavice, — et il serait à souhaiter que vous alliez — ou allassiez — aussi bien que lui. Seulement il a un endroit faible, le larynx, les cordes vocales, et avec sa profession....

— Je comprends, murmura Mme Thévenot.

— Ce n'est pas malheureux! repartit de son ton goguenard le docteur Michel. En d'autres termes, reprit-il, Boisfleury a la gorge délicate, et toute fatigue de cet organe lui est interdite. Il s'en apercevra bien de lui-même, du reste; il lui sera de plus en plus impossible d'élever la voix, impossible de discourir longtemps sans se fatiguer et s'enrouer, devenir aphone; comme il s'aperçoit et sent déjà bien, ainsi qu'il vient de me le dire, que la fumée de tabac, les liqueurs fortes, tout ce qui irrite les muqueuses de la gorge ne lui convient pas, lui répugne, lui est pénible et douloureux. Mais le coffre est excellent, et tout le reste idem. Voilà, madame Thévenot! Vous voilà renseignée sur l'état de Boisfleury, qui, encore une fois, va forcément redevenir Boisserand comme ci-devant.

— Et comment ça lui est-il venu, monsieur Michel, cette maladie-là?

— Ça lui est venu justement du métier qu'il exerce, de la fatigue qu'il impose à sa voix; mais que cette fatigue disparaisse, et le mal aussi disparaîtra. Si vous saviez le latin, madame Thévenot, je vous citerais l'adage *Sublata causa tollitur effectus*, qui, nulle part, n'est mieux de circonstance que dans les affections de la gorge.

— Mais comme je ne sais pas le latin....

— Cela veut dire : « Supprimez la cause, vous supprimez l'effet ». Supprimez les efforts réitérés, la fatigue, le surmenage, et vous supprimez l'enrouement, la toux, et ce qui s'ensuit.

Pierre se fit un plaisir de promener Raymond dans sa forêt du Haut-Jura.

— Bien, monsieur Michel, je vous remercie. Et... vous comptez revenir?

— Certainement, que j'y compte! Je repasserai demain matin. Il n'y a aucun danger, je vous le répète, conclut le docteur, absolument rien à redouter, mais votre protégé a un commencement de fièvre, et il est toujours bon de surveiller cela. »

Cette fièvre, pendant une douzaine de jours, fut rebelle à tout médicament, et, malgré les rassurants pronostics de M. Michel, Mme Thévenot crut devoir aviser Pierre de la situation de son camarade, et aussi des formelles prévisions ou prédictions du docteur, relativement à l'impossibilité où allait se trouver Raymond de poursuivre la carrière théâtrale.

Pierre, à son tour, jugea convenable de communiquer cette lettre à la mère de Raymond, et, sur-le-champ, Mme Boisserand prit le train pour Bar-le-Duc, et vint se rendre compte par elle-même de l'état de son fils. Les bons soins dont Raymond était l'objet de la part de Mme Thévenot la touchèrent au vif, et elle se confondit en remerciements.

« Je n'ai fait que ce que tout autre aurait fait à ma place, répliqua maman Fanny.

— Je ne saurais trop vous bénir, repartit Mme Boisserand. D'ailleurs, après tout le bien que votre neveu Pierre nous avait dit de vous, l'affection et le culte qu'il vous a voués, je ne devrais pas être surprise.... »

Pierre Gallois, qui se trouvait de loisir en ce moment, vint aussi voir Raymond. Le malade se remettait lentement de sa secousse. Dès que sa convalescence fut assez avancée et lui permit les longues marches, Pierre se fit un plaisir de le promener dans *sa* forêt du Haut-Juré, et de lui montrer la sylvestre maison de la Vierge-du-Hêtre où il avait été élevé, où il avait grandi sous les regards pleins de sollicitude de maman Fanny et de l'oncle Médéric, l'infortuné garde tombé sous le

maladroit coup de fusil du jeune comte de Vadinsaux. Il ne manqua pas non plus de le conduire à Savonnières, et de le présenter à la bonne petite Mme Lerat, auprès de qui justement se trouvaient son inséparable, Mme Brisetuile, et le vieil Absalon, occupé à nettoyer la devanture de l'épicerie et à en frotter les carreaux.

Comme ils étaient tous les quatre, l'épicière et sa compagne, Pierre et Raymond, réunis dans l'arrière-boutique, autour de la table ronde où Mme Olympe Lerat dite la Souris venait de disposer les verres, et comme elle s'apprêtait à déboucher une première canette de « double bière de mars », un glas funèbre retentit soudain : on sonnait « une agonie » à l'église du village.

« Vous entendez, m'ame Lerat? fit Absalon en se précipitant dans la pièce.

— C'est pour le château, sûrement! déclara l'épicière.

— Bien sûr! ajouta Mme Brisetuile, qui, cette fois et par extraordinaire, ne contredit pas son amie.

— Pour le château? répéta Pierre d'un ton interrogatif.

— Oui, c'est pour le comte, pour M. Adhémar, qu'on sonne, repartit Mme Lerat. C'est son agonie.

— Pauvre homme! soupira Pierre.

— Voilà si longtemps qu'il souffre, si longtemps! s'exclama Mme Brisetuile. Vous le croyiez mort peut-être, monsieur Pierre?

— Non, madame; ma cousine Agathe m'écrit chaque semaine, et elle n'aurait certainement pas manqué de m'informer de ce décès.

— Depuis le mois dernier, le comte ne quitte plus le lit, reprit Mme Brisetuile, il n'a plus la force de se lever, et, ce matin même, Mme Maucotel, la concierge du château, me disait qu'il était dans une espèce de coma.... Une telle mort est une délivrance, ajoutait-elle.

— C'est l'avis de tout le monde, assura Mme Lerat. L'infortuné ! quelle triste existence il a eue !

— Un vrai calvaire ! fit Mme Brisetuile.

— Et il paraît, dit Pierre Gallois, que, contrairement à tant de phtisiques qui ignorent leur état et ne se voient pas mourir, Adhémar de Vadinsaux, lui, ne se faisait aucune illusion sur sa lamentable santé et le sort qui l'attendait à brève échéance.

— Aucune, murmura Absalon, qui en savait par lui-même quelque chose.

— C'est au point qu'il a pris toutes ses dispositions pour ses obsèques, ajouta Mme Lerat, réglé toutes les formalités, jusqu'aux plus menus détails. Notre curé me contait cela la semaine dernière. « Rien de plus pénible, de plus douloureux, « me disait-il, que d'entendre ce moribond, qui est en « pleine jeunesse, s'occuper de ces questions et tenir de tels « discours. »

C'est durant une de ces promenades dans les sentiers du Haut-Juré et sur les coteaux de Savonnières que Raymond Boisserand fit part à « son vieux » de ses nouveaux desseins et de ses résolutions.

La carrière du théâtre lui était fermée. D'autres médecins, dont un savant spécialiste de Nancy, avaient confirmé la sentence du docteur Michel : Raymond était atteint d'une laryngite, qui, d'ordinaire et dans les circonstances courantes, n'offrait aucun danger et ne présentait que de minimes inconvénients ; mais voulait-il élever et forcer sa voix, lui fallait-il se faire entendre d'un nombreux auditoire, ses cordes vocales ne tardaient pas à se fatiguer, l'enrouement et l'aphonie à se produire ; une pesanteur du cerveau, un malaise général, une fièvre plus ou moins intense survenaient ensuite, l'envahissaient peu à peu et l'accablaient.

« Plus moyen de jouer, mon pauvre vieux ! C'est fini ! Me

voilà, à vingt-six ans, contraint de changer de métier, de chercher une autre carrière.... Et puis, vois-tu, il faut bien l'avouer aussi, j'en ai assez de figurer en public avec des singes savants et des serpents valseurs. Matteo me choquait et m'horripilait par sa fatuité, sa gloriole et ses *bluffs* continuels; le père Dupontavice, lui, a une si étrange façon de comprendre ses devoirs d'impresario! Tout ce qui lui paraît curieux ou amusant appartient à l'art, selon lui, et rien ne saurait rabaisser l'art, rien ne peut le faire déchoir. On va loin avec des théories de ce genre. Non, non, assez! Je veux bien réciter du Molière ou de l'Hugo, je me refuse à marcher sur les mains et à exécuter le saut périlleux en compagnie de quadrupèdes ou de reptiles plus ou moins bien dressés. Non, non, pas de cela! Et quand je dis : Je veux bien réciter, c'est une façon de parler, puisque je ne peux plus réciter, je ne peux plus tenir de rôle.

— Et alors? interrogea Pierre.

— Alors, mon vieux, sais-tu ce que mon père a dit en apprenant que, par suite de ma maladie de gorge, j'étais obligé de renoncer au théâtre? « A quelque chose malheur « est bon! » Voilà! Voilà comment il a pris l'affaire, et toute la morale et la conclusion de l'histoire. C'est ma mère qui vient de m'écrire cela.

— Mais que penses-tu faire?

— Tu te souviens de notre ancien maître, le bon, sage et avisé M. Demorange? Tu te souviens de ses conseils sur l'utilité d'apprendre aux enfants un métier manuel?

— Fort bien. Alors tu vas t'établir relieur?

— Oui, mon vieux, et à Bar même, dans ta chère et très aimée ville natale, ce qui formera un lien de plus entre nous.

— J'en suis heureux.

— J'ai fait connaissance d'un relieur au bas de la côte de l'Horloge....

— L'Alsacien Schirmeck, un très brave homme.

— Un excellent homme et un très habile praticien, qui n'a d'autre défaut que de vieillir, comme tous les mortels. Il voudrait céder son fonds et se retirer dans sa propriété de Marbot, et nous avons décidé que j'entrerai chez lui le premier du mois prochain en qualité d'ouvrier, autant pour me refaire la main que pour étudier de près la maison et voir si elle me convient.

— C'est la plus ancienne et la meilleure maison de reliure de la ville.

— C'est ce que m'a déjà dit Mme Thévenot. Ce fonds ne me coûterait pas cher. M. Schirmeck me le céderait, tout compris, matériel et clientèle, pour la somme de cinq mille francs, que mon père, j'en suis sûr, n'hésitera pas à m'avancer.

— J'en suis sûr aussi, et le mécontentement qu'il éprouvait, qu'il éprouve peut-être encore, le grief qu'il persiste à garder au fond du cœur contre toi, involontairement, malgré le pardon accordé, tout cela disparaîtra....

— Oui, et tout sera pour le mieux! conclut Raymond. Et béni soit M. Demorange! » ajouta-t-il.

« M. Adhémar de Vadinsaux m'a donné lecture de son testament. »

XXII

ÉPILOGUE

Malgré tout le chagrin que lui causait la mort de son fils, chagrin forcément atténué par les circonstances mêmes de cette mort, prévue et attendue depuis si longtemps, — cette délivrance, — la comtesse de Vadinsaux éprouva un étonnement qui n'avait d'égal que son dépit, quand elle reçut communication du testament du défunt.

Adhémar l'avait bien instituée sa légataire universelle; c'était bien à elle qu'il laissait la fortune qui lui venait de son père; mais de ce patrimoine il avait distrait d'abord une somme de cinq mille francs destinée aux indigents de Savonnières : — passe pour ce legs! soit! — plus « une somme de cent mille francs à M. Pierre Gallois, de Bar-le-Duc, préparateur au laboratoire de l'École nationale d'électricité à Paris, comme preuve de ma haute estime pour sa personne et de mon admiration pour

ses travaux, et comme encouragement à un compatriote dont je voudrais faciliter les recherches ou inventions ».

Que venait faire là ce M. Pierre Gallois, ce « compatriote », avec qui Adhémar n'avait, de son vivant, entretenu aucun rapport, qu'il n'avait peut-être jamais vu, sinon dans son enfance, dix-huit ou vingt ans auparavant? Qu'est-ce que cela signifiait? Un legs de cent mille francs à quelqu'un qu'on n'a jamais fréquenté, jamais connu, autant dire! Mais c'était incompréhensible! c'était de l'aberration!

En outre, par ce même testament, une rente annuelle de douze cents francs était constituée à Urbain Gravisse dit Absalon, de Savonnières-devant-Bar, « qui ne la refusera pas », ajoutait le testateur. Oui, malgré les protestations d'Absalon et la défense expresse qu'il avait faite au meurtrier du garde Thévenot de s'occuper de lui, le comte de Vadinsaux avait tenu, non moins expressément et comme il le spécifiait encore en propres termes, « à assurer à ce brave homme le pain de ses vieux jours ».

Mme de Vadinsaux n'y comprenait rien.

Que voulait dire cette sorte de prière d'accepter : « ... qui ne la refusera pas »? Encore plutôt! Est-ce que ces choses-là se refusent jamais? Au contraire, ce malandrin d'Absalon ne devait-il pas être ravi, enchanté? Pouvait-il s'attendre à pareille aubaine? Mais que venait-il faire là, lui aussi?

Lorsque la comtesse exprima ces sentiments, cet ébahissement, au notaire, maître Picardel, celui-ci lui déclara sans ambages, en premier lieu, que le testateur possédait bien toute sa raison.

« Monsieur Picardel! Laisser cent mille francs à un individu qui ne nous est rien, qu'on ne connaît ni d'Ève ni d'Adam! Cent mille francs! Comme s'il s'agissait d'une babiole, d'un simple petit souvenir d'amitié.... Voyons, voyons, monsieur Picardel, cela n'est pas sérieux!

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux, madame la comtesse. M. le comte, votre défunt fils, avait bien toute sa tête, était bien en pleine possession de toutes ses facultés....

— Le pauvre garçon, il ne le prouve guère! Sa longue maladie les avait sans doute quelque peu oblitérées, ses facultés.

— Non, non, ne croyez pas cela, madame la comtesse. En second lieu, il n'y a pas d'erreur non plus, et il ne peut y en avoir, sur l'identité du légataire : nous nous trouvons bien en présence de M. Pierre Gallois, l'inventeur....

— Qu'est-ce que ce monsieur a à faire ici, je vous le demande? C'est comme cet Absalon! Est-ce aussi pour encourager les nobles travaux de ce fainéant, de ce vagabond, pour l'aider dans ses braconnages, que mon fils.... Non, non, monsieur Picardel, tout cela est étrange.... Il y a là-dessous quelque... quelque intrigue, quelque micmac! je ne sais quoi !

— Ne supposez rien de semblable, madame, repartit maître Picardel. Absalon est un type populaire à Savonnières, une figure de notre contrée....

— Une illustration locale, dites-le donc!

— Non, madame la comtesse, n'exagérons rien! M. votre fils, qui aimait son village natal, n'a voulu oublier personne....

— Ce que je voudrais bien savoir, interrompit Mme de Vadinsaux, c'est d'où lui sont venues ces idées, qui a pu lui fourrer en tête des volontés aussi... aussi baroques?

— En me remettant son testament, un matin du mois de mai dernier, qu'il m'avait fait appeler....

— A mon insu?

— Je l'ignore, madame la comtesse. J'ai reçu de M. votre fils un mot qui me priait de passer d'urgence au château le lendemain matin....

— Et je n'étais pas là?

— Je l'ignore, répéta maître Picardel.

— J'étais sans doute absente, ce matin-là, et il avait compté là-dessus pour que votre visite demeurât secrète.

— M. Adhémar de Vadinsaux est venu au-devant de moi dans le parc, m'a introduit lui-même dans sa chambre....

— C'est cela!

— Et avant de me remettre son testament, qui était renfermé dans une enveloppe non cachetée, — cette enveloppe-ci, — il m'en a donné lecture....

— Et vous n'avez pas tenté de le détourner de faire un legs de cent mille francs à un étranger, de commettre cette sottise?

— Madame la comtesse, j'ai attiré son attention sur ce point, comme il était de mon devoir de notaire de votre famille. J'ai insisté; je lui ai demandé si c'était bien à M. Pierre Gallois, l'inventeur, originaire de Bar-le-Duc, qu'il entendait attribuer ce legs, et quels puissants motifs il avait pour agir de la sorte; et il m'a confirmé de vive voix ce qu'il avait écrit. Il tenait absolument, absolument, m'a-t-il répété, à encourager ce jeune savant.

— Mais vous auriez dû vous y opposer!

— Oh! madame la comtesse! Aurait-ce été là mon devoir? se récria le tabellion. Me substituer à mon client? Prétendre lui imposer mon opinion, ma volonté? Non, madame la comtesse!

— Mais enfin, monsieur Picardel, à votre avis, d'où lui est venue cette idée, cette idée que je qualifie encore une fois d'étrange et d'inconcevable, de léguer cent mille francs à cet inventeur?

— Mon Dieu, madame, sans doute tout simplement du goût que M. votre fils a toujours marqué pour les sciences physiques, et de son désir d'affirmer et de proclamer ce goût, cette sollicitude. Ajoutez à cela le vif amour que M. Adhémar n'a cessé de témoigner à son pays d'origine, et le très légitime et très louable intérêt qu'il a toujours porté à ses compatriotes,

La comtesse de Vachusaux entra pour interroger l'épicière.

exemple son legs aux indigents de Savonnières et à ce vieil Absalon....

— Ah! oui, encore celui-là!

— Ne cherchons donc pas midi à quatorze heures, madame la comtesse. Il n'y a dans tout cela rien de très surprenant, et de semblables dispositions se présentent tous les jours.

— Comment, monsieur Picardel, vous ne trouvez pas ce testament extraordinaire?

— Mon Dieu, madame la comtesse, j'en ai tant vu! J'en vois tant!

— Oh! vous avez beau dire! persista à répondre Mme de Vadinsaux. Je connaissais bien mon fils.... Il y a autre chose! Lui qui ne faisait rien sans me consulter.... Rédiger un testament en cachette.... Qui donc, qui donc s'est insinué près de lui, l'a circonvenu de la sorte? »

Et son cerveau continua à travailler et fermenter. Il fallait un coupable à l'altière, sèche et irascible comtesse, et, d'hypothèse en hypothèse, de déduction en déduction, elle en vint à s'imaginer que le coup partait de Mme Lerat, de « la Souris », que c'était elle, en raison de son affection pour la famille Thévenot et en particulier pour Pierre Gallois, qui avait conduit l'intrigue, enjôlé et entortillé le malheureux Adhémar. N'avait-elle pas eu le soin même de faire attribuer quelque chose à son fidèle protégé, faire assurer à Absalon « le pain de ses vieux jours »? Encore une preuve que c'était bien elle l'instigatrice de tout le complot.

La comtesse de Vadinsaux, qui ne savait pas cacher ses impressions, ne dissimula pas longtemps son ressentiment, et, un après-midi qu'elle revenait de l'étude de maître Picardel et passait devant l'épicerie, elle y entra pour interroger la Souris et lui dégoiser ce qu'elle avait sur le cœur.

« Je voudrais bien savoir, madame Lerat, pourquoi vous

vous êtes mêlée de conseiller à mon malheureux fils de léguer de l'argent à votre ami, M. Pierre Gallois? »

On devine l'ahurissement de la brave Mme Lerat à cette singulière accusation.

« Moi, j'ai conseillé?... Mais je ne suis pour rien là-dedans, madame la comtesse! Je ne comprends pas....

— Qui serait-ce donc, alors? Ce ne peut être que vous!

— Je vous certifie....

— Vous seule aviez assez d'empire sur lui!

— Mais je ne le voyais jamais, M. votre fils! Jamais il ne venait ici! Comment aurais-je pu....

— C'est bien mal de votre part!

— Mais je vous jure, madame la comtesse....

— Je vous croyais d'autres sentiments à mon égard, madame Lerat.

— Encore une fois, je vous jure sur mon honneur que je suis complètement étrangère à....

— C'est comme les douze cents francs de rente à Absalon : encore un de vos amis, celui-là!

— Mais, madame la comtesse....

— N'est-ce pas? Nous savons à quoi nous en tenir?

— Mais, madame... madame! Il y avait des années, trois ans pour le moins, que je n'avais adressé la parole à M. Adhémar!

— Vous avez toujours exercé sur lui une très grande influence, et j'ajoute une influence des plus pernicieuses....

— Oh!

— Des plus funestes!

— Moi?

— Vous-même, madame Lerat!

— Première nouvelle! Ah! si jamais... si jamais... balbutiait l'excellente petite vieille, toute suffoquée, si je... je m'étais jamais doutée!... Ah! Seigneur mon Dieu! Moi, une influence....

— Désastreuse, madame Lerat! J'en ai eu maintes fois la preuve!

— Peut-on!... Mais je tombe des nues en vous entendant parler de la sorte!

— Tombez! Tombez!

— Je... je n'en reviens pas! Moi, être accusée de.... Oh! c'est trop fort!

— C'est ainsi pourtant! »

Absalon, qui se trouvait dans une pièce voisine, en train d'astiquer des cuivres, de passer au tripoli, entre autres, les plateaux et les poids des balances, ne perdait pas une syllabe de l'algarade, et, devant une telle extravagance, un aussi aveugle, déraisonnable et incurable entêtement, il avait peine à ne pas éclater de rire.

Un mot de lui eût suffi pour éclairer la situation et innocenter Mme Lerat; mais, quelles que fussent sa reconnaissance et son affection envers sa bienfaitrice, si profond et absolu que fût son dévouement pour elle, il ne trahit pas le serment fait à Adhémar de Vadinsaux, il demeura bouche close.

Il ne devait pas d'ailleurs profiter longtemps de la libéralité qui lui avait été faite malgré lui, et il n'abusa pas de ce pain « assuré à ces vieux jours ». Huit mois après le décès de l'involontaire meurtrier du garde, la mort venait le saisir à son tour, le pauvre coureur de bois; lui aussi allait prendre place dans l'agreste cimetière de Savonnières, et non loin même du caveau monumental où le comte de Vadinsaux dort son dernier sommeil à côté de son père et de ses aïeux. Et il partit, le vieil Absalon, l'ancien et incorrigible braconnier, l'âme tranquille, la conscience en repos, comme rasséréné par une mystérieuse réhabilitation, une occulte revanche, et emportant avec lui son secret, — le secret de la tragique fin du garde Médéric Thévenot.

Pierre Gallois était en pleine voie de succès quand le legs du comte lui arriva, lui tomba du ciel. Grande fut sa surprise, à lui aussi et comme bien on pense, à la chute de cette « tuile » : jamais il ne s'était douté que le châtelain de Savonnières fût un aussi fervent ami des sciences et s'intéressât autant à ses travaux.

Malgré sa chance et ses aubaines, Pierre n'avait pas abandonné son modeste poste au laboratoire de l'École d'électricité, auprès de M. Vassely, qu'il continuait à aider dans ses essais et ses recherches, et il venait de toucher une forte somme pour la cession d'un de ses brevets à une compagnie anglaise. En attendant qu'il employât les cent mille francs du comte à la fabrication d'appareils dont il avait besoin pour ses expériences, il crut ne pouvoir mieux faire que de les placer sur un immeuble, de les joindre à ses propres gains et consacrer le tout à une importante acquisition qu'il avait décidé d'effectuer.

Il s'agissait du petit hôtel de la rue Raynouard, si cher à M. et Mme Desrigny, et qu'une bande noire convoitait pour le jeter bas et le remplacer par une haute et vaste maison de rapport.

Mais le montant de cet achat, deux cent cinquante mille francs, dépassait les ressources personnelles de Pierre, si lucrative qu'ait été sa dernière invention, son moteur électrique, et ce fut grâce à la généreuse pensée d'Adhémar de Vadinsaux, ou plutôt d'Absalon, de ce vieux vagabond et traîne-misère, qu'il put réaliser son projet le plus intimement et pieusement caressé, le plus inespéré de ses rêves.

Le jour où il se rendit à Montgeron pour y chercher son cousin et sa cousine Desrigny et les ramener tous deux rue Raynouard, les réintégrer dans leur ancienne demeure, fut certainement pour Pierre Gallois le plus beau de sa vie, une de ces journées à marquer entre toutes d'une pierre blanche. Il goûta là une inexprimable joie, un bonheur dont rien ne peut donner l'idée.

Adoucir les derniers ans de ses bienfaiteurs, les mettre à

même de reprendre leur quiète existence d'autrefois, tel était le but que ne cessait de poursuivre Pierre, le vœu qui le hantait sans relâche.

Et le voilà exaucé, ce vœu si ardent. Mme Desrigny est réinstallée dans son moelleux fauteuil de moquette, son ouvrage à la main, devant la fenêtre de son petit salon du premier étage. M. Desrigny s'est remis à lire ses journaux favoris ; à relire, le soir, ses « réussites » vis-à-vis de sa femme, sur le guéridon de ce même petit salon, après avoir terminé son dîner, comme jadis, par un petit verre de son vin d'Espagne préféré, — un petit verre de pacaret. Vincent, le bon vieux valet de chambre, qui était resté au service de M. Desrigny durant près de trente ans, a bien voulu quitter son fils, le serrurier de Villeneuve-Saint-Georges, et il a repris ses fonctions auprès de son ancien maître.

« Ah ! mon pauvre Pierre, je me suis singulièrement trompé à ton égard ! Quelle faute j'ai commise ! s'écrie parfois M. Desrigny, malgré les vives protestations du jeune inventeur. Te fourrer dans le commerce, malgré toi, au lieu de te laisser achever tes études chez M. Champion ! Ah ! mon enfant ! Combien j'ai eu tort !

— Mais non, mon cousin, mais non !

— C'est ta cousine qui est cause de cela.... Il faut bien que je te l'avoue.... C'est elle qui a voulu....

— Mais, mon cousin, je ne saurais trop vous remercier, elle et vous, vous bénir tous les deux. Je ne vous sépare pas dans ma tendresse. C'est à vous deux que je dois d'être venu à Paris, d'avoir pu étudier....

— Si ta cousine m'avait laissé faire....

— Je n'ai rien à regretter, mon cousin, et je ne puis que vous dire merci, merci du plus profond de mon cœur, à vous qui avez toujours été si bon, qui avez répandu tant de bienfaits autour de vous....

— Descendons, mon petit Pierre, descendons, ne manque pas alors d'interrompre M. Desrigny, que les compliments et les remerciements effarouchent plus que jamais. Voici Vincent qui monte.... Il vient nous prévenir que le déjeuner est servi. »

Chaque année, si occupé qu'il soit, Pierre prend un mois de vacances qu'il va passer à Bar-le-Duc, auprès de maman Fanny, toujours aussi active et vaillante, et de Raymond Boisserand, dont la maison de reliure est connue et réputée dans toute la région de l'Est.

Peu de temps après son installation à la tête de cet établissement, Raymond a épousé Agathe Thévenot, et il est ainsi devenu le cousin et comme le frère de son « vieux ».

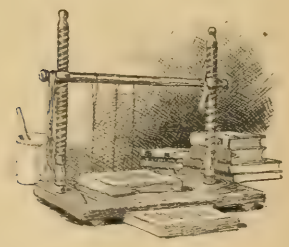


TABLE DES MATIÈRES

			Pages
Chapitre	I.	— Un tout divers	1
—	II.	— Absalon	11
—	III.	— Changements d'existence. — L'institution Champion	35
—	IV.	— Une occasion	45
	V.	— Absalon continue ses recherches	55
	VI.	— Deux sages	69
—	VII.	— Absalon continue	81
—	VIII.	— Un sort qui se décide	97
—	IX.	— Dans le commerce	105
—	X.	— Sombre horizon	117
—	XI.	— Une grave résolution	125
—	XII.	— Au laboratoire	135
	XIII.	— Absalon se décourage	157
—	XIV.	— L'affaire Cabassol	145
—	XV.	— Absalon à renonce	155
—	XVI.	— Où Matteo reparaît	167
—	XVII.	— Ruiné !	179
—	XVIII	— Une nouvelle piste	195
—	XIX	— Une brouille	205
—	XX.	— Absalon prépare sa revanche	215
—	XXI.	— M. Demorange avait raison	227
—	XXII.	— Épilogue	245

68665. — Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.

PQ 2207 C5R4
Cim, Albert
La revanche d'Absalon

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY